

Le HIBOU des RUINES

Andrée Vertiol



PRIX :
1^{fr}-50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Pour recevoir, chez vous, sans vous déranger, et
régulièrement tous les 15 jours, nos délicieux romans
de la **COLLECTION "STELLA"**,

ABONNEZ-VOUS

UN AN (24 romans). ..	}	France .. 30 francs.
		Etranger.. 40 »
SIX MOIS (12 romans)	}	France .. 18 francs.
		Etranger.. 23 »

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste (ni chèque postal, ni mandat-carte) à
M. le Directeur du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue
Gazan, Paris (XIV^e).

Les Publications de la Société Anonyme du **PETIT ECHO de la MODE**

LISETTE, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Abonnement : un an, 10 francs ; Etranger : 16 francs

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° : 1 franc, Franco, 1 fr. 15.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant toutes les deux semaines.

Le Numéro : 0 fr. 50

Abonnement : un an (24 numéros), 12 fr. ; Etranger : 18 fr

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 32 pages,
donne pour **dames, messieurs et enfants**, des modèles simples,
pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet

:: :: :: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: :: ::

Le numéro : 1 franc.

Abonnement : un an, 4 francs ; Etranger : 5 francs.

c9260

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de
:: :: qualité morale et de qualité littéraire. :: ::
Elle publie deux volumes chaque mois.

Volumes parus dans la Collection :

- Mathide ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 28. *Le Devoir du fils.* — 56. *Monette.*
- Antoine ALHIX : 33. *Comme une plume...* — 40. *Chemin montant.*
- Jean d'ANIN : 107. *Laquelle ?*
- Henri ARDEL : 41. *Deux Amours.*
- M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratlenne.*
- Louis d'ARVERS : 15. *Le Mariage de lord Loveland.* — 62. *Le Chapelon.* — 84. *Un Serment.* (Adaptés de l'anglais.)
- Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur.*
- Salva du BÉAL : 18. *Trop petite.* — 31. *Le Médecin de Lochrist.*
- Julie BORIUS : 20. *Mon Mariage.*
- Baronne S. de BOUARD : 106. *Cœur tendre et fier.*
- Marie Anne de BOVET : 24. *Veuvage blanc.*
- BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
- Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre.* — 25. *Illusion masculine.* — 34. *Un Réveil.*
- Rhoda BROUGHTON : 98. *L'Obstacle.*
- Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale.*
- A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse.*
- Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia.*
- CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 113. *Anceltse.*
- A. CHEVALIER : 114. *Mère et Fils.*
- H. de COPPEL : 53. *La Filleule de la mer.*
- Jeanne de COULOMB : 26. *L'Impossible Lien.* — 48. *Le Chevalier clairvoyant.* — 60. *L'Algue d'or.* — 79. *La Belle Histoire de Maguelonne.*
- Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré.*
- Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour.*
- Jean FID : 116. *L'Ennemie.*
- Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga.*
- Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtrie par la vie !* — 100. *Dernier Atout.*
- Jacques des GACHONS : 96. *Dans l'ombre de mes jours.*
- Claire GÉNIAUX : 12. *Un Mariage "in extremis".*
- Pierre GOURDON : 89. *Aimez Nicole !*
- Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonner.* — 58. *Le Cœur n'oublie pas.* — 78. *De l'amour et de la pitié.* — 110. *Les Trônes s'écroulent.*
- M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux.*
- Marc HELYS : 22. *Aimé pour lui-même.* (Adapté de l'anglais.)

(Suite au verso.)

Volumes parus dans la Collection (Suite).

- Jean JÉGO : 109. *Sous le soleil ardent.*
L. de KÉRANY : 10. *La Dame aux genêts.* — 16. *Le Sentier du bonheur.* — 43. *La Roche-aux-Algues.*
René LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort.*
Eveline LE MAIRE : 30. *Le Rêve d'Antoinette.*
Pierre LE ROHU : 104. *Contre le flot.*
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
Raoul MALTRAVERS : 92. *Une Belle-mère.*
Lionel de MOVET : 27. *Chemin secret.*
B. NEUILLÈS : 7. *Tante Gertrude.*
Claude NISSON : 13. *Intruse.* — 52. *Les Deux Amours d'Agnès.* — 85. *L'Autre Route.*
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alicio PUJO : 2. *Pour lui !* — 65. *Phyllis.* (Adaptés de l'anglais.)
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embarquée.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Viviane.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Jean THIÉRY : 46. *Victimes.* — 59. *Le Roman d'un vieux garçon.* — 88. *Sous leurs pas.* — 108. *Tout à moi !*
Marie THIÉRY : 23. *Bonsoir, madame la Lune.* — 38. *Au delà des monts.* — 57. *Rêve et Réalité.* — 102. *Le Coup de volant.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Petite.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.*
Andrée VERTIOL : 14. *La Maison des troubadours.* — 39. *L'Idole.* — 44. *La Tartane amarrée.* — 72. *L'Etoile du lac.* — 94. *La Fleur d'amour.*
Commandant de WAILLY : 101. *Le Double Jeu.*

EXIGEZ PARTOUT la "Collection STELLA".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contrefaçons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

Demandez bien "STELLA". C'est la seule collection éditée par la Société du "Petit Echo de la Mode".

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

c92610

ANDRÉE VERTIOL

Le Hibou des Ruines



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

Le Hibou des Ruines

I

« Marie-Félice adora son mari; elle trembla le sachant téméraire; elle pleura le sachant infidèle... et elle ne se consola jamais de sa mort. »

Après cette citation, M. Hurel-Brinon se retourna vers sa petite-fille Chantal Aubery et Mme Marguerite-Marie Lubersac, auxquelles il avait tenu à faire admirer ce fastueux tombeau du duc Henri de Montmorency dont Moulins s'enorgueillit à juste titre.

« Le 30 octobre 1632, continua le savant archéologue, Henri de Montmorency venait de payer de sa tête sa participation à la révolte de Gaston d'Orléans; l'admirable Félicie des Ursins, sa veuve, en vertu d'une lettre de cachet, fut envoyée à Moulins, avec l'autorisation de se retirer au couvent de la Visitation.

« Dès lors, elle n'eut qu'un désir : se consacrer à Dieu dans la vie religieuse. Cette détermination prise, elle fit reconstruire le monastère et édifier cette chapelle afin d'y transporter le corps de son époux...

« La duchesse manda le sculpteur François Auguier et le chargea de l'exécution du mausolée que nous admirons...

« Bien qu'Auguier se fût adjoint son frère, comme

lui de Paris, et Thomas Regnaudin, un artiste de Moulins, le tombeau ne fut achevé qu'en 1653...

« Il y avait longtemps que la veuve inconsolable n'était plus de ce monde, quand la Révolution chassa les Visitandines de leur couvent (1)... Hélas ! le tombeau fut profané ; les corps jetés à une fosse commune... mais, le mausolée lui-même et ses admirables statues échappèrent à la destruction... »

A remuer ces souvenirs, le conférencier et ses auditrices se sentaient émus ; ces statues de marbre, pensaient-ils, si belles... mais si insensibles... Les êtres qu'elles représentaient avaient vécu... aimé... souffert. Chantal, désireuse de chasser cette impression pénible, de dominer une sensibilité qu'elle jugeait démodée, étudiait les détails du mausolée et s'extasiait sur la beauté des statues allégoriques qui lui font une garde d'honneur...

Les yeux de Mme Lubersac, au contraire, demeuraient rivés à l'effigie de la duchesse placée sur le tombeau à côté de celle de son époux.

— Quelle expression l'artiste sut donner au visage de cette femme, murmura-t-elle. Vraiment, sa douleur est tangible... et sa bouche entr'ouverte semble jeter à jamais les plaintes de son cœur déchiré.

— Ses mains sont jointes en un geste de supplication et ses yeux levés vers le ciel, remarquez-le aussi, madame.

« Nous le savons, les prières de l'ardente Italienne furent exaucées sur un point : si, près de Dieu, elle ne rencontra pas l'oubli du bien-aimé, du moins, elle y trouva la résignation.

— Moi, je l'avoue, dit Chantal de sa voix claire qui, aisément, prenait des intonations moqueuses, je ne saurais comprendre la duchesse ! Jeune, séduisante, comblée des dons de la fortune, elle eût pu se distraire, refaire sa vie. Au lieu de cela, elle renonce au monde, aux parfums, aux fleurs... au beau ciel de sa patrie, et elle se confine dans le monastère d'une petite ville, elle se soumet à la règle sévère des Visitandines. Elle ! l'une des plus grandes dames de France !

(1) Ce couvent des Visitandines est occupé par un lycée.

« Ne prétend-on pas que de ses belles mains, Marie-Félice ne dédaignait point de sarcler des légumes, et de prêter son aide aux sœurs cuisinières!

« Cette immolation, ces renoncements, pourquoi?... Afin de mieux attester ses regrets d'un époux, qui, assurent encore les chroniques, lui fut souvent infidèle.

Le savant sourit avec indulgence à cette boutade.

— Je te répondrai par une deuxième citation qui explique et éclaire la conduite de la duchesse.

« Marie-Félice des Ursins aima le duc de Montmorency de tous les amours qu'on peut avoir au monde... puisqu'elle n'aima jamais que lui! »

Après un dernier éloge accordé au tableau de Pierre de Cortone qui, sur le maître-autel de la chapelle, domine un singulier reliquaire d'ébène et d'orfèvrerie, M. Hurel-Brinon regagna la salle rectangulaire qui précède la chapelle et fut autrefois le chœur des religieuses.

Là, de nouveau, il s'arrêta pour faire admirer à ses compagnes un plafond peint par un élève de Lesueur, représentant des scènes de la vie de la Vierge.

Un instant, la douce image de Marie, dans le tableau de l'Annonciation, parut retenir l'attention de Mme Lubersac... En réalité, celle-ci évoquait là cette épouse que la hache du bourreau laissa pour jamais inconsolée...

Et, sous les cloîtres, où des colonnes doriques remplacent les piliers carrés d'antan, elle poursuivait toujours l'ombre de la disparue.

« Là, songeait-elle, Marie-Félice promena ses réminiscences cruelles; en ce préau, aujourd'hui orné de rosiers admirables, elle cultivait des fleurs pour orner le tombeau de son époux.

« Et ces travaux rustiques n'abîmaient pas les mains de la duchesse... des mains demeurées si fines et si blanches que... par humilité... peut-être pour une autre raison d'ordre sentimental, elle ne les montrait jamais nues... »

Chantal regardait une collection d'estampes, représentant les monuments les plus célèbres du monde. Et, devant Saint-Marc de Venise, le Colisée,

les antiquités de la Grèce, celles de l'Égypte, elle se pâma.

— Grand-père! que je voudrais connaître ces merveilles! L'an prochain, ferons-nous enfin ce voyage dont je rêve?...

Et, comme le vieillard hochait tristement la tête, elle ajouta :

— Quelle drôle d'idée de placer ces gravures sous les yeux des lycéens, eux aussi doivent rêver de s'envoler hors de leur demi-prison... Comme ils doivent regretter de ne pouvoir cueillir ces magnifiques roses... dont je vous fais compliment, madame, ajouta-t-elle en s'adressant à la femme du concierge qui s'était avancée pour la saluer.

Laissant sa petite-fille admirer les roses, à Mme Lubersac seule, le savant nomma les personnages illustres qui, en ces lieux, visitèrent la moderne Artémise : Henriette de France, Mme de Longueville, la reine de Suède, Louis XIV lui-même.

Et il insista pour attester que la princesse, devenue, il est vrai, Visitandine, apprit avec calme la mort de Richelieu, et, en un sacrifice sublime, pria et ordonna des prières pour celui qui condamna son mari à être décapité.

Suspendue aux lèvres du savant, la jeune femme écoutait. Et, sur son visage à l'ovale parfait, de la pâleur chassait le délicat coloris, un pli amer se creusait au coin de sa bouche droite et une lueur douloureuse s'allumait au fond de ses prunelles du bleu rare et si particulier de certains vitraux anciens.

Mais... le chapeau violine de Marguerite-Marie mangeait son front et jetait de l'ombre sur ses traits... puis, surtout, la vue du vieillard était trop affaiblie pour lui permettre de faire toutes ces remarques. Il s'étonnait seulement du silence de la jeune femme, quand elle reprit :

— Aimer un mari d'un pareil amour et... pardonner à son meurtrier, prier pour lui! Est-ce croyable? Vraiment cette femme, qui mourut en pressant ses lèvres sur le crucifix de sainte Chantal, me paraît, comme celle-ci du reste, plus grande que nature.

— Ces femmes aimaient leurs époux et Dieu

davantage, la foi et l'amour engendrent des miracles :

Mme Lubersac ne protesta pas, mais, en allant vers la sortie, inconsciemment, elle pressait le pas.

Peut-être avait-elle hâte de quitter ces lieux où, insensibles aux consolations du monde, dédaigneuses de ses plaisirs, deux veuves inconsolables... auprès de Dieu seul trouvèrent de l'apaisement.

Sur la place où la cathédrale fait face à la tour, qu'on nomme la Mal-Coiffée, et au pavillon Renaissance devenu un musée (1), le petit groupe se disloqua.

M. Hurel-Brinon ne résistait pas au désir d'entrer au musée, où, grand amateur d'antiquités gallo-romaines, il avait toujours quelque chose à revoir... Chantal déclara vouloir admirer la roseraie qui entoure les bâtiments du musée, et Mme Lubersac, prétextant un essayage, avec allègement, recouvra sa liberté.

Elle ne fit que passer chez sa tailleuse, mais ne regagna pas tout de suite l'hôtel de briques roses agrémenté d'arabesques tracées par des briques noires, qui, depuis des siècles, appartenait aux Hurel-Brinon; troublée encore, il lui eût été pénible de retrouver Chantal qui, fort indépendante, d'ailleurs, se privait volontiers de la société de sa dame de compagnie, surtout quand elle la sentait triste.

Marguerite-Marie, errant un peu à l'aventure, traversa la place de l'Hôtel-de-Ville où la tour de l'Horloge évoque le temps passé; elle tentait de s'intéresser aux pignons aigus, aux lucarnes historiées des vieilles maisons de bois, assez nombreuses en ce quartier avoisinant l'ancien palais ducal; mais non... son esprit fuyait obstinément les réminiscences historiques pour se reporter à une période relativement proche que cependant — ô inconséquence humaine! — elle eût voulu bannir de sa pensée.

Ainsi absorbée, elle revint vers le petit-square qui étend ses pelouses devant le musée, et, assise sous un vernis du Japon, elle demeura rêveuse.

En face d'elle, se remarquait un hôtel, bâti encore en briques, avec des pavillons en saillie.

(1) Seuls vestiges du fastueux château des ducs de Bourbon.

Ce logis appartenait à la marraine de Mme Lubersac, la générale des Ryaux, née Hurel-Brinon, et cousine germaine du savant.

La jeune femme fut tentée de soulever le heurtoir de la belle demeure, mais, après un instant d'hésitation, elle s'éloigna. Qu'irait-elle faire là?... le grand salon Henri II était fréquenté par toute la société, fort ancienne et un peu fermée, du Bourbonnais... souvent par des étrangers... Au cours de sa vie, dans les différentes garnisons du général, sa femme, accueillante et empressée à rendre service, connut beaucoup de monde; on ne l'oubliait pas, et nombreux étaient les touristes qui, passant à Moulins en allant ou revenant des villes d'eau avoisinantes, s'y arrêtaient pour voir Mme des Ryaux.

Encore plus ce jour-là qu'un autre, Marguerite-Marie redoutait d'affronter une réunion nombreuse... mais la cathédrale, très près, dressait ses hautes flèches et sa façade lourde. Là, du moins, la jeune femme serait tranquille; à défaut de consoiations, elle aurait du silence, du calme!...

Résolument, elle pénétra donc dans l'antique colégiale agrandie depuis moins d'un siècle.

De son allure souple, ses pieds minces martelant le dallage, Mme Lubersac traversa la longue nef où des piliers s'alignent, trop lourds pour soutenir l'élégante voûte ogivale, et vint s'agenouiller devant le ciborium doré qui, en l'encadrement de ses arcs légers, laisse apercevoir le trône épiscopal et, plus haut, la statue, toute noire, de Notre-Dame de Moulins.

Dans l'un des bas-côtés, un visiteur examinait avec un intérêt profond de très curieux vitraux dont certains furent, malheureusement, endommagés par une récente explosion de la poudrerie... mais cet étranger se détourna de sa contemplation et suivit d'un regard singulièrement ému la silhouette de Marguerite-Marie, si élégante dans une simple robe violine.

Elle, inconsciente de l'hommage rendu à sa beauté et à sa distinction, s'était prosternée, et, de ses mains voilant son visage, elle tâchait de se recueillir... de prier. Hélas! ses lèvres s'agitaient... mais des distractions l'assailaient et, toujours, son cœur

se refusait au sacrifice qui, seul entre Dieu et son âme, maintenait un voile... une barrière.

Des pas résonnèrent sous les voûtes... Marguerite-Marie leva les yeux et vit, tout près d'elle, un homme encore jeune, d'une taille élevée, d'un physique peu banal, dont les prunelles claires ressortaient étrangement dans un teint d'Arabe.

Cet étranger abordait un prêtre d'une maigreur ascétique, au nez busqué, aux traits accentués, que la jeune femme appréciait.

Ensemble, les deux hommes se dirigèrent vers la sacristie; sans doute le voyageur désirait connaître le fameux triptyque; ce chef-d'œuvre parmi les tableaux de nos primitifs dont l'auteur demeure inconnu.

Aucun pressentiment n'agitait Mme Lubersac, lorsque, quelques minutes plus tard, elle pénétra dans la sacristie du chapitre que quittait le touriste... Non, quand elle passa près de lui et sentit son regard l'envelopper, rien ne vint lui révéler que cet inconnu aurait pu lui donner la clé du mystère que, depuis des mois, elle cherchait à éclaircir.

Le célèbre triptyque n'avait pas été refermé. En dépit de son trouble, Marguerite-Marie paya un nouveau tribut d'admiration à cette merveille, à la fraîcheur du coloris, à la composition, à la facture du tableau.

Mais, très vite, du domaine de l'art, elle retombe dans la réalité.

— Monsieur le chanoine, demanda-t-elle d'une voix tremblante, n'avez-vous rien appris ?

— Rien ! En dépit de multiples démarches, je n'obtiens pas la confirmation de la triste nouvelle. Malgré les apparences, cette nouvelle pourrait être dénuée de fondement. On a vu tant et tant d'erreurs !

Elle baissait la tête, et des larmes perlaient à ses longs cils.

— On ne sait rien... il est possible qu'il soit vivant... Et je pleure... Si je le savais mort... je pleurerais davantage ! Qu'est-ce que je souhaite ?...

— Vous devez, mon enfant, désirer connaître la vérité. Il est dangereux de marcher dans les ténèbres... surtout lorsque, écarté du chemin tracé, on a perdu

la divine lumière... le phare seul capable de guider notre frêle esquif.

— Oh ! monsieur le chanoine, à un certain point de vue, le souvenir du passé suffirait à me garder de certaines tentations.

L'abbé Courcelles fronça ses épais sourcils et son regard pénétrant, empli de pitié, s'attacha un instant au joli visage de son interlocutrice.

— Voici une manifestation de l'orgueil... sous forme de présomption !... A vingt-six ans... seule... jetée en quelque sorte à côté de votre situation sociale... comblée de certains dons qui attirent les hommages, oseriez-vous être assurée de résister aux embûches ? Votre fragilité passée ne vous effraye-t-elle point ? Une première fois, abandonnant votre devoir, vous avez fui devant la souffrance... Qu'avez-vous rencontré ? Votre conscience est-elle tranquille ?...

Le sacristain entrait, escortant un nouveau visiteur... Marguerite-Marie, ce jour-là, fut donc dispensée de répondre aux questions de l'abbé Courcelles.

II

La générale des Ryaux recevait. Grande, d'un embonpoint qui n'avait rien d'excessif, ses épais cheveux, joliment argentés, retenus par un peigne de jais au sommet de la tête, la vieille femme qui, vue au repos, avait de la majesté, perdait beaucoup de cette dignité dans le feu de la conversation.

Le verbe haut, la parole assurée, les gestes autoritaires, elle tranchait toutes les questions. Par des sentences... des ordres tumultueux, elle dirigeait un clan, presque à la façon dont jadis son époux dirigeait son régiment de dragons.

L'enfance et la jeunesse de Suzanne Hurel-Brinon avaient préparé cette personnalité. Fille unique, idolâtrée d'une mère restée veuve très jeune, sans enfants elle-même, comblée par la vie, habituée à

voir sa mère et, plus tard, son mari, satisfaire ses moindres caprices, elle devait en venir à se croire infaillible... et, par suite, à ne supporter ni contradiction ni conseil.

Plus qu'une autre, cependant, la générale aurait eu besoin de conseils... car bonne, généreuse, la main toujours ouverte pour soulager l'infortune, elle avait si peu de pondération, et ressentait les offenses avec tant d'exagération que, en dépit de ses excellentes qualités et des meilleures intentions, elle faisait du mal. Mieux encore que de Mme de Staël, on pouvait dire de Mme des Ryaux : ayant jeté à l'eau des amis pour une vétille, elle eût risqué de se noyer afin de les repêcher.

Par ce jour gris du pluvieux mois de mai 1923, la générale présidait une réunion déjà nombreuse vraiment triée sur le volet ; son amour-propre trouvait motif à s'exalter ; ceux et celles qui faisaient cercle autour du tapis d'Aubusson, assis en de solennels fauteuils, étaient tous des gens notoires : il y avait là des officiers supérieurs, des personnalités du monde savant et des femmes qui portaient de beaux noms.

La maîtresse de maison, assise sur une cathèdre de bois sculpté, à l'ombre légère d'un superbe phœnix, parlait politique : âprement, elle attaquait le modérantisme imbécile de ceux qui prêchaient l'apaisement.

— L'union sacrée, mes bons amis, c'était bon pendant la guerre ; aujourd'hui, nous devons suivre l'exemple des extrémistes... Dressons-nous devant eux, cherchons un Mussolini et suivons-le sans crainte de recevoir quelques horions... avec la volonté très arrêtée de rendre les coups avec usure.

« Lâche qui cargue sa voile », disaient les aventureux Normands...

A cet instant, la porte s'ouvrit et Blaise, le valet de chambre à l'allure martiale, qui, durant nombre d'années, fut l'ordonnance du général des Ryaux, introduisit Mme Lubersac.

En habituée des lieux, sans hâte, sans timidité, la jeune femme traversa l'enfilade des salons où des glaces de Venise se renvoyaient son image... Et, peut-être parce qu'elle s'absorbait en ses inquié-

tudes, la présence de ces visiteurs importants ne l'émouvait pas plus que les châtelaines et les gentilshommes magnifiquement évoqués sur les tapisseries murales.

Mais, l'accueil de la maîtresse de céans, ses regards courroucés eurent le don d'amener un vif coloris sur les joues si joliment arrondies de la visiteuse.

— Chantal ne t'accompagne pas ! Me diras-tu pourquoi ? s'exclama la générale, avant même de répondre aux salutations de Mme Lubersac.

— Chantal m'accompagnait en effet... mais...

— Hé bien... quand nous atteignons les Allées de Russie, une automobile a passé...

— Celle des Lornes !

— Mlle Nicole est descendue, et, littéralement, a enlevé son amie.

— Qui, volontiers, s'est laissé enlever. Ne proteste pas, ma petite-nièce raffole pour l'instant de cette jeune fille ultra-moderne et s'évertue à la copier.

Et la générale qui, en d'autres moments, n'eût pas supporté qu'on proférât un mot de blâme visant Chantal Aubery, prononça un véritable réquisitoire contre celle qui osait manquer d'égards à sa grand'tante.

— Quelles épouses, quelles mères deviendront ces gamines de dix-sept et dix-huit ans qui rejettent toute autorité, tout frein, et prétendent se diriger à leur guise... nous les voyons arborer des modes indécentes, danser, pour le plus grand danger de leur vertu, des danses exotiques, dignes des nègres et des négresses, lire tous les romans et prendre part à des conversations fort libres... eût-on dit de notre temps.

Quelques sourires, bientôt réprimés, se jouèrent sur les lèvres des visiteurs de la générale dont les entretiens s'émaillaient de comparaisons et de récits rabelaisiens, d'épithètes qu'eût goûtées la maréchale Lefèvre.

Mme Lubersac laissait passer l'orage.

— Cette pauvre Chantal, dit-elle quand elle jugea que le nuage s'éloignait, elle est si bonne, si généreuse, et elle vous aime tant, chère marraine ! Son cœur est excellent, et les défauts que vous lui

reprochez résultent en majeure partie de son triste état d'orpheline...

Ce souvenir évoqué fit dévier la pensée de Mme des Ryaux ; elle le constatait, son cousin, M. Hurel-Brinon, dont la science et la notoriété la flattaient, n'était point là ! Et depuis trois semaines, il négligeait de venir rendre ses devoirs à sa cousine.

Elle eut alors des phrases amères contre ces collectionneurs, ces archéologues qui sacrifient leurs devoirs les plus essentiels et leurs relations les plus intimes à un congrès ou même à des stations interminables dans les musées.

Un jeune littérateur déjà connu osa protester et dire en quelle estime, non seulement à Moulins, mais parmi tous les savants et les archéologues de la France entière on tenait M. Hurel-Brinon, ce digne descendant d'une longue lignée de grands bourgeois, jadis conseillers ou argentiers des ducs de Bourbon.

Mme des Ryaux daigna sourire ; le romancier l'avait deviné : la générale tenait infiniment à l'illustration de sa race... presque autant qu'aux brillants états de service de son époux.

Dans sa satisfaction, elle permettait à l'entretien de s'orienter vers des sujets généraux lorsque Blaise, aidé de sa fille, une élégante soubrette, apporta le thé accompagné de vins doux et d'excellents gâteaux.

Marie-Marguerite s'empressa de faire les honneurs de ce lunch délectable ; elle eût désiré qu'il se prolongeât beaucoup... car la dernière tasse, le dernier verre n'étaient pas replacés sur les plateaux qu'elle entendit, avec un vif déplaisir, sa marraine la prier de chanter.

Sans tenter une inutile résistance, la dame de compagnie se rapprocha du piano et, soutenue par une vieille fille, qui à son talent d'accompagnatrice devait d'être admise à l'hôtel des Ryaux, elle préluda par l'air de la Sauge du *Jongleur de Notre-Dame* et continua par une des charmantes mélodies de Schumann : *L'Amour d'une femme*.

Mme Lubersac était douée d'une voix d'un charme et d'un timbre rare, à la fois profonde et légère, forte et veloutée, qu'elle maniait avec un sentiment inné de l'art et une excellente méthode.

L'entendre était donc un vrai régal et Mme des Ryaux, désireuse de plaire à ses invités, imposait à sa filleule l'obligation de chanter à chacune de ses réceptions. Cette obligation était pénible à la jeune femme, dans la situation fautive où elle se trouvait; la mettre ainsi en vedette, n'était-ce point un manque de tact... presque de cœur; ne l'exposait-on point à recevoir les compliments exagérés des hommes, à surprendre les remarques, les sous-entendus des femmes jalouses, qui tous ne jugeaient plus leur égale la dame de compagnie salariée de Mlle Chantal Aubery.

Dame de compagnie salariée... femme séparée... du rouge montait au front de Marguerite-Marie en répétant ces mots.

Elle si fière jadis de son nom, si indépendante, si remplie d'amour-propre, comment ne pas souffrir de cette déchéance!

Dame de compagnie! Elle, la fille du colonel baron Renaud de Mâlecroix... l'un des plus brillants cavaliers de l'armée... un soldat, à la façon des mousquetaires... mondain, viveur hélas! pendant que dura la paix, mais qui donna sa mesure... et sa vie quand sonna la revanche.

Après maints exploits, ayant mérité dix citations, digne fils de la vieille France, Renaud de Mâlecroix mourut d'un trépas téméraire... fou, mais héros assez pour forcer l'admiration des plus sages.

Avant de finir en héros, le colonel de Mâlecroix, descendant d'une illustre lignée, fut le mari aimable et galant d'une charmante femme, mais le plus triste des administrateurs; il confondait inconsciemment le capital et le revenu; l'argent fondait en ses mains avec une facilité qui le stupéfiait.

Devenu veuf, il ne se corrigea pas... parfois il éprouvait des remords, car il aimait sa fille... son optimisme le consolait vite. D'abord, il escompta un héritage... l'héritage ne vint pas... Ce fut la ruine, amenée par des placements désastreux où l'illusionniste, croyant tripler ses capitaux, les perdit.

Il ne se découragea point... sa solde demeurait et Marguerite-Marie, belle, distinguée, avec sa santé, sa voix, son intelligence, ferait un superbe mariage...

Les brillantes relations de son père l'y aideraient.

Renaud de Mâlecroix comptait sans la guerre.

A vingt ans, Marguerite-Marie se trouva seule au monde avec quelques bribes d'un héritage qui aurait dû être beau.

Elle vécut des heures d'autant plus cruelles que sa nature et son éducation ne l'avaient pas préparée à supporter la gêne, la médiocrité, l'humiliation.

Un mariage accepté à la légère et très vite rompu ne fit qu'aggraver la situation et augmenter la tristesse de la jeune femme.

Mme des Ryaux, très liée avec Mme de Mâlecroix, avait tenu à être la marraine de sa fille, chose naturelle, car le général témoignait aussi un attachement particulier à Renaud, qui était son aide de camp.

Aux jours d'épreuve, la générale se montra si secourable et si généreuse pour sa filleule, que celle-ci restait à jamais son obligée.

Marguerite-Marie chantait toujours.

Et, possédée par son art, par les souvenirs de ce passé évoqués si souvent, elle trouvait des accents poignants tandis qu'elle répétait :

« Mon cœur, tu frémis, tu doutes... tu bats à te rompre... Hélas ! Il m'a choisie entre toutes... O mon cœur, tu ne le crois pas ! »

Nul dans le salon de la générale ne songeait à la situation plus ou moins fautive de la cantatrice ! On écoutait... on était sous le charme.

Et, en bas... sur la place de l'ancien Palais... un passant venait de s'arrêter... ce touriste que la vue de Marguerite-Marie troublait si violemment.

Et à entendre cette mélodie de Schumann, l'émotion de l'étranger paraissait portée à son comble ; de la pâleur envahissait son teint bronzé, ses yeux clairs s'embrumaient, son torse robuste fléchissait ; puis, la chanteuse se tut... on perçut le tumulte des applaudissements.

Alors, lentement, comme à regret, l'inconnu s'éloigna.

Et, en s'éloignant, il pensait :

« Cette voix... cette ressemblance... Cette femme posséderait-elle un cœur... une âme comparables à ceux de ma bien-aimée ? »

III

Quatre glaces incrustées dans des boiseries blanches du plus pur xviii^e siècle reflétaient le mobilier de bois blond ultra-moderne, les coussins voyants, les tapis des Balkans et les bibelots étranges du salon que Chantal Aubery avait prétendu installer à sa guise.

Etendue sur un divan, enveloppée des plis d'une robe de soie flottante, couleur canari, qui flattait son teint ambré et accentuait le noir de ses cheveux et de ses yeux, la jeune fille feuilletait une revue.

Non loin d'elle, Marguerite-Marie brodait des roses sur de la toile bise.

— Alors, vraiment, chère amie, vous croyez que je dois encore écrire à ma tante ? dit brusquement Chantal, en fermant la revue.

— Votre grand-père lui-même instamment vous l'a recommandé.

— Cette lettre hebdomadaire à Mme Felletin née Aubery est un des ennuis de ma vie ! Ecrire lorsqu'on n'a rien... mais absolument rien à dire à une personne indifférente, quelle corvée !

« Une autre obligation, cependant, est plus ennuyeuse encore que cette correspondance : celle de faire des séjours semestriels en la triste demeure de Larcy !

« Cette année, une grippe, que je qualifierai d'heureuse, me permit d'éviter la visite pascale... mais voici les grandes vacances.

— Chantal ! n'exagérez-vous point ? Je n'arrive pas à comprendre comment Mme Felletin vous inspire aussi peu d'affection.

— Ni moi à expliquer la sympathie qui vous attire vers elle... Car, me rendant à Pévidence, je constate que la perspective de notre prochaine retraite en pleine campagne creusoise vous est agréable.

— Je l'avoue, ces horizons, tristes à vos yeux, mais si tranquilles, dont les digitales roses sont le sourire, me plaisent et me reposent.

« Et, pour votre tante, je ressens de l'estime, de la confiance... une sorte d'admiration.

— De l'admiration !

— Si courageusement, si dignement, elle supporta l'épreuve !

— Et vous vous sentez en confiance ? Se sentir en confiance avec Mme Sévère, c'est renversant.

— Mme Felletin se nomme Séverine.

— En famille !... Au nombre de ses prénoms, on voit, au contraire, inscrit en premier, sur les registres, celui de la sainte vénérée dans la Creuse, à laquelle mon aïeule avait, paraît-il, de la dévotion... ce nom étant ridicule, on en fit Séverine... il conviendrait, cependant, si bien à la châtelaine de Larcy.

— Mme Felletin n'est pas sévère ; elle est seulement grave et triste.

— Nous ne nous entendrons pas, Marite !... Sur ce point, du moins... Je suis trop jeune, et trop folle pour savoir apprécier ces qualités sérieuses, cela viendra probablement... avec le temps.

« En attendant, cette année, j'entrevois une distraction pour nos vacances !

— Et en quoi consistera cette distraction ?

— Chercher à percer l'incognito du châtelain de Roc-Aigu !

— Du châtelain de Roc-Aigu !

— Parfaitement. Vous tombez des nues ! Vos beaux yeux bleus, frangés de noir, trahissent le plus intense étonnement. Je ne vous ferai donc pas languir !

« Maurice Felletin, qui déjeunera ce matin avec nous, nous contera l'événement plus en détail... Je me borne à vous dire que, cet hiver, les ruines dont vous aimez la fière silhouette furent achetées par un étranger, un Américain, prétend-on. Livré à une équipe d'ouvriers, l'antique manoir devint vite habitable.

— Quel dommage ! Roc-Aigu était si pittoresque, si romantique !

— Rassurez-vous ! Ces réparations ont été faites

de façon telle que l'extérieur du château n'a été modifié en rien.

« Quant à l'intérieur, on en est réduit aux hypothèses : M. X... ne reçoit personne, ne sort jamais, sauf dans une auto fermée conduite par un chauffeur nègre.

« Les jolis bois où nous aimions chercher des cèpes, cueillir des digitales et des fraises, sont entourés de multiples fils de fer barbelés.

« Des allées ont été tracées parmi les chênes et les charmes, mais deux chiens policiers sont les cerbères de ce parc. Le mystérieux châtelain s'y promène à la lueur des étoiles, à moins que, par les nuits sombres, surtout, il ne remplisse de flots d'harmonie les salles médiévales.

« Vous pensez à quel point est surexcitée la curiosité des naturels du pays, de Plantaire et de Babyle en particulier !

« Quel est cet homme ?... Un lépreux, un demi-fou ?

— Un neurasthénique, peut-être, un de ceux dont la guerre fit des monstres, murmura Mme Lubersac.

— On ne sait rien, chère amie ! Rien, vous dis-je, pas même un nom, car l'acte d'achat de Roc-Aigu fut passé par un notaire de Guéret qui est muet comme une carpe. Alors, moi, en attendant de percer le mystère dont il s'entoure, je nomme l'inconnu, l'invisible châtelain : le Hibou des Ruines.

— Pourquoi ne pas respecter le mystère dont cet homme s'entoure. Ce mystère, probablement, cache des tristesses, de la douleur, une infirmité, que sais-je. Il ne me paraît pas délicat de chercher à soulever les voiles dont s'enveloppe cet étranger.

— Vous êtes logique ! Défendant jalousement les secrets de votre cœur, vous entendez respecter ceux des autres... mais moi, dont la vie est sans mystère, je ne renoncerai point à l'innocente distraction qui m'est offerte.

Marguerite-Marie, l'air anxieux, hochait la tête.

Alors Chantal abandonna le divan et, avec sa vivacité accoutumée, vint entourer de ses bras le cou de la jeune femme.

— Ma grande amie, vous ne me priverez pas de

ce plaisir, cette recherche mettra de l'intérêt dans notre vie morose ; j'en serai plus aimable avec tante Sévère et... en attendant, vous allez être assez gentille pour me libeller un brouillon de la lettre qu'on me condamne à écrire. Etant donnée votre sympathie pour Mme Felletin, les choses à dire, les mots à employer naîtront sous vos jolis doigts... la destinataire se déclarera ravie.

« En retour, si, quand nous serons à Larcy, vous étiez peu inspirée, le jour où vous devriez écrire à tante Suzanne... par un échange de bons procédés, je deviendrais votre secrétaire. Mme la générale est autoritaire, exigeante, toujours grondeuse, parfois, mais si souvent bonne et magnifiquement généreuse... que je la préfère à tante Séverine.

« Avouez-le, ces deux femmes sont les antipodes, les antithèses l'une de l'autre. Elles n'ont, il est vrai, aucune parenté.

Marguerite-Marie, les paupières abaissées, demeura un instant silencieuse, puis elle reprit :

— Si, à une époque de ma vie, Mme Felletin s'était trouvée près de moi plutôt que ma marraine, mon existence eût été tout autre !

La jeune femme se leva et vint s'asseoir devant le bureau modern style afin de répondre au désir de Chantal.

Et, tout naturellement, elle exprimait des pensées, narrait des petits faits qui conviendraient à la châtelaine froide, concentrée, figée, c'était réel, mais bonne, dévouée, qui cachait un cœur, une âme rare, sous des dehors rébarbatifs.

— Ce brouillon est tout simplement un chef-d'œuvre, s'exclama Chantal, presque trop bien. Mme Séverine, qui ne manque point de finesse, pourrait soupçonner le subterfuge.

« Qu'importe ! Elle pensera « qu'on ne peut que gagner en bonne compagnie ».

Et, aussitôt, de cette écriture haute d'un demi-centimètre qui avait le don d'impatienter sa tante, la jeune fille couvrit les quatre pages d'un papier ocre, à bordures violettes, pas beau du tout, mais que Chantal admirait parce qu'il était à la mode.

Elle achevait de tracer l'adresse quand Anne, une

femme de chambre fort stylée, introduisit Maurice Felletin.

Grand, large d'épaules, le jeune homme plaisait par sa physionomie animée, ses beaux yeux bruns qui, toujours, regardaient en face, son air de parfaite santé physique et morale... Mais combien Mlle Nicole Griffet de Lornes, et, d'après elle son amie Chantal, le trouvaient peu chic ; ses vêtements n'étaient point irréprochables ; leur coupe dénotait un tailleur de second ordre ; il possédait d'abondants... trop abondants cheveux d'un joli châtain doré... hé bien ! au lieu de les aplatir, de les lisser, de les rejeter en arrière... « au rat léché », ne s'avisait-il point de les porter en brosse !

Sa moustache poussait au gré de sa fantaisie.

Et ses dents ! des dents un peu fortes, mais blanches et saines, qu'il montrait souvent en un agréable sourire, il prétendait les conserver telles que dame Nature les lui donna. Malgré les insinuations de Mlles Nicole et Chantal, si chic, si modernes, il refusait de faire vêtir d'or au moins une de ses incisives.

Non sans une aisance simple, Maurice salua, échangea des shake-hands avec les jeunes femmes ; il répondait aux questions que lui posait Marguerite-Marie, concernant la santé de Mme Felletin, quand M. Hurel-Brinon, entrant à son tour dans le salon de sa petite-fille, s'intéressa aux affaires qui amenaient le jeune industriel à Moulins.

Celui-ci était en ville, afin de renouveler un traité avec la municipalité à laquelle il fournissait les pierres nécessaires au pavage de certaines rues.

Depuis la fin de la guerre, Maurice Felletin, lauréat de l'École supérieure de commerce, dirigeait les importantes carrières de grès, qui avaient enrichi sa famille.

Perfectionnant, développant l'entreprise, il s'était rendu acquéreur de plusieurs collines environnantes ; il avait installé des ateliers, où les blocs de grès se taillaient en petits carrés réguliers, et un decauville pour transporter les matériaux, des carrières aux ateliers, et des ateliers à la gare.

Ce travail, spécialement dans leurs goûts, retenait

en ce coin de la Creuse, beaucoup d'habitants qui, sans cela, eussent abandonné le sol ingrat de leur petite patrie.

Le père de Maurice, qui n'avait pas eu d'enfants d'un premier mariage, se remaria, étant âgé, avec une femme jeune qui lui donna ce fils. Maurice se trouvait être le propre neveu du mari de Mme Séverine et aussi son filleul.

Celle-ci s'était beaucoup attachée à cet enfant ; elle l'appréciait et eût été heureuse de l'unir à Chantal, la fille de ce frère François qu'elle aima plutôt en mère qu'en sœur ! Et, M. Hurel-Brinon, avant de mourir, ne pouvait que désirer de voir l'avenir de sa petite-fille aussi bien assuré.

Mais Chantal, qui subissait l'influence de son amie, se déclarait féministe à outrance ; elle entendait choisir son mari et assurait que jamais elle ne consentirait à végéter, à s'enterrer à la Brionne, ce bourg perdu dans la campagne creusoise et à y mener l'existence dont se contentèrent Mmes Aubery, ses aieules maternelles, châtelaines de Larcy.

En employant des mots-et des phrases dont elle n'approfondissait point le sens, elle affirmait vouloir vivre sa vie à sa guise et n'accepter comme compagnon qu'un homme ayant des idées assez larges pour s'accommoder de ses goûts indépendants.

Et ce brave Maurice, traditionaliste rétrograde, en dépit de sa gaité, ne saurait lui convenir :

Surtout... malgré ce positivisme... malgré cette affectation de traiter l'industriel en bon compagnon — Marguerite-Marie le pressentait — Chantal, fort romanesque au fond du cœur, eût souhaité inspirer un grand amour à Maurice Felletin.

- Chantal, vraiment jolie avec sa robe jaune aux manches très courtes, un peigne rouge dans ses cheveux, des anneaux à ses bras fermes, riait de toutes ses dents blanches, se mettait en frais de coquetterie pour leur convive qui, non sans humour, narrait les événements locaux.

Elle riait et s'amusait au point de ne pas remarquer que son grand-père touchait à peine à des mets préparés cependant suivant ses goûts.

Très pâle, le vieillard semblait souffrir, et, lorsque

Mme Lubersac en fit la remarque, il avoua éprouver une douleur à la base des poumons.

Dès la fin du repas, s'excusant avec cette politesse dont il ne se départait jamais, il regagna son appartement particulier.

Chantal, accoutumée à voir son ajeul souvent fatigué, ne s'inquiéta pas, et quand Maurice prit congé, elle lui dit gaiement :

— Nous nous reverrons fin août, puisque, à ce moment, nous irons à Larcy... Alors, le Hibou des Ruines n'aura qu'à se cacher !

« Foi de Chantal Aubery, je prétends le rencontrer... lui parler !... Et, vous le savez, ce que femme veut, Dieu le veut !

— S'il ne sort que la nuit, le verrez-vous ?

— Il sortira bien, une fois ou l'autre, à la clarté du soleil !

— Ses chiens policiers l'escorteront !

— Je corromprai les cerbères !

Et, comme Maurice secouait la tête en signe de dénégation :

— Voulez-vous que nous fassions un pari ?

— Si vous le désirez...

— Deux cents francs formeront l'enjeu. Et le gagnant versera cette somme à la maison de retraite de la Brionne. Les vieux prêtres hospitalisés là y gagneront toujours !

Maurice tint le pari, mais toute gaieté avait disparu de ses yeux quand la lourde porte cochère se referma sur lui.

Ni l'industriel ni celles qu'il quittait ne pouvaient prévoir que dès la semaine suivante, pour un triste événement, Moulins les verrait de nouveau réunis.

En effet, le lendemain, M. Hurel-Brinon ne quitta pas son lit ; l'oppression et les douleurs dont il s'était plaint augmentèrent ; le docteur, très inquiet, appela deux de ses confrères en consultation ; ceux-ci confirmèrent son diagnostic. Le malade était atteint d'une congestion pulmonaire et, vu son âge, tout espoir semblait perdu.

Le malade ne s'illusionna pas sur l'issue de sa maladie ; il prit ses dernières dispositions, fit à sa petite-fille les plus tendres adieux et les plus instantes

recommandations. Puis, après l'avoir confiée à Mme Lubersac, les lèvres sur l'image du Dieu qu'il servit fidèlement durant toute sa vie, le savant, digne représentant d'une probe et docte lignée, mourut sans se départir de son calme... de sa sérénité.

IV

Chantal, qui somnolait, la tête appuyée au capiton gris du wagon, se redressa subitement et jeta un regard vers la portière ouverte...

On était encore à ces jours froids qui, jusqu'à la fin juin, précédèrent la période de chaleur intense qui, cette année, a sévi sur la France.

On avait traversé les riches plaines de l'Allier où paissent tant de vaches blanches, et on venait de quitter la vallée du Cher, également fertile et bien cultivée.

— Les coteaux de la Creuse ! murmura la jeune fille avec un soupir, sont-ils laids ! d'aspect misérable !

— Ils ont leur heure de poésie quand les genêts sont en fleurs ! Et, même en cet instant, ces blocs de granit, de formes si étranges, dressés ou couchés parmi les fougères, ne manquent pas de pittoresque ; certains évoquent des monstres pétrifiés et pourraient donner naissance à une légende...

— J'admire les heureux effets de votre imagination, chère amie, moi je vois ici seulement, au premier plan, des pentes abruptes, rocheuses, où la terre aride ne produit que des broussailles et des arbres chétifs... les lointains bleuissants ont quelque charme... uniquement parce qu'ils dérobent leur laideur sous un joli voile de gaze.

« Vraiment je songe avec terreur que, moi déjà si triste de la mort de mon cher bon-papa, je devrai vivre durant de longs mois au milieu d'un pareil site ! Car... je ne m'abuse point, l'été terminé, ma tutrice ne consentira pas à mon départ...

— Mme Felletin n'est point femme à revenir sur sa parole... Or, elle-même a décidé que nous passerions l'hiver à Moulins chez la générale...

« Du reste, réfléchissez, ma chérie, en grand deuil, avec votre chagrin, où voudriez-vous aller ?...

Des larmes roulaient sur les joues de Chantal.

— Vous avez raison, Marite, je refuserais n'importe quelle villégiature mondaine. Si je m'y laissais entraîner à prendre quelque plaisir, je l'expierais par beaucoup de chagrin et de remords.

« Je veux porter mon deuil dignement... mais j'aurais préféré demeurer chez moi. Souvent j'y avais l'illusion que grand-père était encore là !

— Vous êtes toute pâle, un peu anémiée ; le changement d'air vous sera salutaire. Votre ajeul lui-même, chaque année, vous conseillait ce séjour...

— C'est pour cela que je n'ai pas tenté de résistance... mais que je vais donc m'ennuyer à Larcy !

— Vous exagérez ! Vous vous calomniez ! N'êtes-vous pas de celles qui, partout, savent s'occuper, se créer des distractions. Je suis là afin de vous tenir fidèle compagnie ; avant huit jours, Anne doit nous rejoindre ; votre service personnel sera donc fait à votre gré !

— Ma femme de chambre, très moderne, s'entendra-t-elle avec le ménage antédiluvien qui sert ma tante ?

— Antédiluvien, mais si dévoué à leur maîtresse et à vous, si attaché au souvenir de votre père...

— Oh ! mon Dieu... en pensée, je revois avec plaisir les visages accueillants de Plantaire et de Babyle. Lui... la lune dans son plein, avec des joues rouges, si luisantes qu'elles semblent vernissées, ses yeux obliques et sa bouche qui finit aux oreilles...

« Quel contraste avec son épouse si longue, si plate, qu'on la croirait taillée en une planche !

— Pensez au bonheur de Plantaire et de Babyle en revoyant « leur petite caille », leur « oiseau tombé du nid » et votre cœur sera réchauffé.

« Ces braves gens, ils vous aiment ; ils vous servent avec joie... c'est rare aujourd'hui !...

— Vous avez raison, et, une fois de plus, je rends hommage à votre sagesse et à votre résignation.

— Ma sagesse !... ma résignation !... Hélas ! Elles sont plus apparentes que réelles.

Mme Lubersac courbait son joli visage. Résignée, elle ne l'était qu'aux petits ennuis de l'existence et s'obstinait à rejeter la croix... encore, elle ne se soumettait point ; elle n'avouait pas sa faute ; pleine d'orgueil, remplie de présomption, n'attirerait-elle pas le danger ? Si la tentation se présentait, son âme serait mal défendue.

Ces pensées graves, ces réminiscences cruelles, la jeune femme tenta de les chasser et fit un effort afin de s'intéresser au paysage.

On dépassait Guéret. Ses platanes, sa vieille église, ses jardins fleuris, une oasis rapidement traversée.

Le paysage redevenait sauvage ; à gauche, les collines se haussaient, plus dénudées : partout, parmi des genévriers rabougris, des rochers perçaient l'herbe rase ; mais, comme un sourire sur de laides bouches, au creux de quelques-uns de ces rochers jaillissaient des hampes roses de digitales.

A droite, des murs de pierres sèches ceinturaient de maigres prairies où, mélancoliques, paissaient quelques vaches blanches.

— L'usine Felletin, dit Marguerite-Marie. Là aussi, Chantal, vous avez un ami !

Du sommet d'un coteau, en maints endroits fouillé, déchiré, creusé par la main de l'homme, un decauville descendait chargé de blocs de grès qu'il déversait sous des hangars où d'autres wagonnets semblables reprenaient ces blocs taillés en pavés pour les conduire à la gare ; au delà des hangars et de décombres amoncelés se voyait une cité ouvrière, ses maisons propres accompagnées des mêmes jardinets et des mêmes poulaillers.

Le train filait vite ; brusquement, une vallée se creusa, d'aspect fertile, dans l'encadrement de deux coteaux dont de magnifiques châtaigniers couvraient les pentes ; sur un pont de pierre, on franchit un ruisseau, un bourg montra ses toits de tuiles et d'ardoises, un clocher aigu, et, un peu en recul, des bâtiments gris à l'allure de couvent.

— La Brionne, dit à son tour Chantal, nous arri-

vons. Et, c'est très drôle, j'éprouve du plaisir à revoir Larcy!... On a vraiment dans le cœur des sentiments insoupçonnés!...

De la main elle désignait sur une légère éminence une habitation qui, avec son corps de logis aux larges lucarnes, une tourelle et une grosse tour, surmontée d'un clocheton en forme d'éteignoir, méritait bien la désignation de château.

Autour, c'étaient d'importants bâtiments de servitude, un jardin enclos de murs, un bois de charmes, et un étang ceinturé de roseaux qu'ombrageaient des épicéas centenaires.

Aussitôt après Larcy, séparé de la propriété par une gorge étroite où courait un filet d'eau, un autre coteau se haussait, comme pour montrer au loin les remparts, les murailles crénelées et les tours de défense de la redoutable forteresse qui jadis commandait à tout le pays.

— Roc-Aigu le Noir! cria un employé.

Chantal était debout.

Elle eut un geste vers la demeure mystérieuse et sa voix retrouvait des intonations gamines tandis qu'elle disait:

— Méfiez-vous, bel oiseau des Ruines, voici venir l'ennemi!

Puis, elle saisit les sacs et les colis afin de les passer à Marguerite-Marie qui, déjà, descendait.

Les voyageurs allaient vers la sortie. Sur le pas de la porte, un homme s'effaça, et fit le geste de saisir la valise que portait Mme Lubersac... Celle-ci, en levant les yeux pour remercier, revit ce visage bronzé aux claires prunelles, aux lèvres rasées, de l'étranger qu'elle avait rencontré à la cathédrale de Moulins.

Encore, il parut ému à la vue de la jeune femme. Chantal en fit la remarque et, avec un intérêt très vif, elle suivit du regard l'étranger, pendant que, traversant la cour de la gare, il se dirigeait vers une automobile noire qui stationnait à quelque distance; un nègre grand et fort, vêtu d'une livrée cannelle, était près de la voiture.

Absorbée, intriguée, Chantal ne remarquait point Plantaire qui, sa casquette à la main, attendait les

voyageuses à côté d'un landau démodé mais confortable, attelé de deux robustes percheronnes.

La jeune fille, s'apercevant enfin de sa distraction, salua si gracieusement le vieux serviteur que la bouche de celui-ci, en un sourire de satisfaction, se fendit jusqu'aux oreilles.

— Dites-moi, mon bon Plantaire, questionnait-elle gentiment, ce monsieur qui est descendu avec nous de l'express serait-il le châtelain de Roc-Aigu ?

— Non, bien certainement, notre demoiselle, le châtelain de Roc-Aigu a pris les habitudes des orfraises et des chats-huants qu'il a délogés.

« Il ne sort que la nuit, prétendent les gens, car personne ne l'a vu !

« C'est étonnant même qu'il reçoive un visiteur.

L'auto sombre ayant démarré, le vieillard reprit, après avoir chargé les sacs et les menus colis :

— Si ces dames le veulent, nous allons partir ; je reviendrai pour les bagages avec la carriole, à moins que la charrette des vaches ne soit utile. Les jeunes dames emportent, dit-on, en voyage, tant et tant « d'affutiaux » !

— De nos jours, répliqua Mme Lubersac, ces affutiaux tiennent peu de place.

— C'est bien possible ! Babyle raconte qu'on ne distingue pas les robes des dames d'avec leurs chemises... mais elle parle trop là-dessus, cette vieille pie, et entretient l'indignation de Madame contre les modes du jour.

Il ferma la portière, monta sur le siège. Et, en rassemblant les rênes, il maugréait :

— Tout ça... c'est des paroles pour ne rien dire. Les femmes en ont-elles jamais fait autrement qu'à leur tête !...

Et, philosophe, le brave homme toucha de son fouet Grisotte et Percheronne, qui partirent à paisible allure.

V

Mme Lubersac écrivait à la générale.

Chantal s'était refusée à tenir certains engagements et, comme la dame de compagnie protestait, la jeune fille avait répondu :

— Chère amie, une fois de plus, soyez gentille, servez-moi de secrétaire... Mme des Ryaux désire beaucoup de détails et ne veut pas de tristesses... Or, le jour où je fis l'imprudente promesse de lui écrire souvent, j'étais gaie, j'étais heureuse ! Aujourd'hui, je me sens si changée que je préférerais écrire plutôt à tante Séverine qu'à tante Suzanne.

Marguerite-Marie, après avoir embrassé Chantal, s'était mise en devoir de lui obéir.

Sa missive achevée, la jeune femme fit quelques rangements dans la chambre qui était devenue son domaine particulier à Larcy.

Une vaste pièce, avec, au plafond, des poutrelles apparentes, peintes en gris et assez grossièrement équarries. Les meubles, en cerisier, cirés et reluisants, manquaient d'élégance.

Mais, deux bergères recouvertes d'une jolie soie Louis XV occupaient les coins de la cheminée en bois sculpté que dominait une curieuse peinture. La table à écrire, large et commode, montrait des pieds et des tiroirs artistement fouillés ; elle supportait un matériel complet d'écrivain, notamment une écritoire d'étain si antique qu'elle dut servir à nombre d'Aubery, baillis ou échevins...

Enfin, une main amie, en un beau vase de Nevers, avait disposé quelques hampes de digitales.

Ces détails artistiques, cette attention faisaient oublier à Marguerite-Marie les rideaux de reps vert, raides et fanés, l'affreux papier jaunâtre semé de fleurs amarante qui recouvrait les murs, et le défaut de style de l'ensemble de l'ameublement.

Ce logis familial, édifié, agrandi par plusieurs

générations de travailleurs, plaisait à la jeune femme.

Elle l'appréciait, en le comparant à ces installations luxueuses, mais un peu bohèmes, qu'aimait son père Renaud de Mâlecroix... De ces appartements fanfreluchés disparaissaient parfois des objets de prix. Hélas ! ils payaient des heures de folie !...

Marguerite-Marie songeait combien inconsciemment, elle souffrit de ce manque de stabilité qu'offrait le ménage de son père, tandis qu'elle descendait l'escalier de pierre aux paliers carrés et, ensuite, en traversant le vestibule un peu sombre où s'alignaient des sièges de bois et où brillait une fontaine de cuivre dont Mme Felletin n'appréciait pas la valeur.

Dans la cour carrée, un massif de sauges mettait une note éclatante ; des prairies voisines venaient des voix joyeuses, les idées tristes de la jeune femme l'abandonnèrent ; le ciel bleu, la lumière, le grand air lui dilataient le cœur.

Une grille séparait la cour, qu'on nommait la cour d'honneur, de celle qui environnait les bâtiments de servitude ; parmi ceux-ci, parfaitement entretenus, un seul, une ancienne maison de métayer, semblait-il, étonnait par son air de vétusté ; les murs, veufs de leur toiture, tout lézardés, portaient la trace d'un incendie, la porte et les fenêtres demeuraient béantes.

Marguerite-Marie constata ce fait, mais ne chercha pas à comprendre pourquoi Mme Felletin, si ordonnée, conservait cette ruine... elle se dirigeait vers une petite porte à claire-voie, qui s'ouvrait, sur la droite, près d'un énorme charme et accédait à la terrasse longeant la façade est du château... Là, un rideau de tilleul donnait de l'ombre et de la fraîcheur ; des massifs d'hortensias, de bégonias, de pétunias, de la gaité et des parfums.

La terrasse était solitaire. Marguerite-Marie cueillit une rose aux Bengales qui, tapissant le mur gris, élevaient leurs branches fleuries jusqu'aux toits, puis elle descendit quelques degrés d'un escalier de pierre et se trouva dans le vaste jardin potager où des carrés de légumes, bien entretenus,

s'encadraient de plantes médicinales et de fleurs rustiques, où des arbres fruitiers, taillés en espaliers, montraient leurs cordons chargés de fruits.

La jeune femme eut un geste dépité : Chantal n'était pas là!... Où donc se cachait-elle?

Seul, Plantaire, courbé vers la terre, sarclait une bordure de fraisiers.

Au bruit léger des pas de la promeneuse, le bonhomme se redressa, et, en saluant avec un sourire :

— Notre demoiselle n'est pas là. Elle a passé tout à l'heure, mais elle ne s'est point attardée à cueillir quelques fraises ou quelques fleurs, à me causer un brin, ce qui m'eût comblé d'aise... Non, elle a pris le chemin du Val-Perdu, et, en le suivant, elle courait comme une perdue!

Plantaire hochait sa tête grise.

— Faut pas être sorcier pour deviner où elle allait.

Et, Marguerite-Marie demeurant muette, le vieillard ajouta, en écarquillant ses yeux ronds :

— Notre demoiselle voulait voir de ses jolis yeux si les bois de Roc-Aigu étaient devenus inaccessibles... quatre rangs de fils de fer barbelés... des chiens-loups énormes!

« Il sait se garder, le châtelain! Et plus il se cache, plus on voudrait le voir!... les femmes s'entend. Car, depuis la mère Eve, ce défaut ne s'est pas perdu... C'est dans leur sang! Qu'y faire!

Marguerite-Marie protesta.

— Pour ma part, je ne cherche jamais à savoir ce qu'on désire me cacher; je n'en ai même nulle envie!

— Notre dame est ainsi... Donc, ça ferait deux femmes de ma connaissance qui ne seraient pas curieuses... c'est beaucoup pour un seul homme!... Il est vrai que Babyle est curieuse pour trois!

Plantaire reprenait sa pioche; et la dame de compagnie, errant à l'aventure, gagna, au delà des murs du potager, un sentier qui, menant à la Brionne, passait près de l'étang de Larcy; puis, longeant les bâtiments de servitude, elle se dirigeait vers le chemin charretier qui conduit au Val-Perdu, quand elle aperçut Mme Felletin, en compagnie d'un

ouvrier qui paraissait étudier par quel moyen on pourrait étayer l'un des murs de la maison en ruine.

De loin, Marguerite-Marie regardait la châtelaine; celle-ci, avec sa taille élevée encore très droite, son port de tête altier, lui apparaissait imposante; le teint terreux, la bouche grande et des lèvres trop minces attestaient que jamais elle n'avait pu être jolie.

Et, cependant, des yeux fort beaux, un front bien modelé, les cheveux très brillants et très noirs accusaient une ressemblance indéniable entre Chantal et sa tante.

Avec une politesse, désormais surannée, Mme Felletin tendit la main à Marguerite-Marie.

— Avez-vous bien dormi? N'avais-je rien oublié dans votre chambre?

— Rien, chère madame, pas même un beau bouquet de digitales. Et, croyez-le, aucune de vos attentions ne m'a échappé!

— Vous êtes indulgente, sincère aussi. Tout de suite, je le compris; jamais mon vieux logis ne vous a déplu!

Les prunelles sombres de Mme Séverine cherchèrent les prunelles bleues de la jeune femme.

Et, tout en se dirigeant avec elle vers le Val-Perdu, elle reprit :

— Les natures légères tâchent de s'étourdir, afin d'oublier leurs souffrances... les autres, au contraire, recherchent le calme qui leur permet d'étudier... de mettre à profit, si cela se peut... leurs épreuves.

— Oh! madame, ne me rangez point parmi ces femmes résignées et réfléchies! J'admire celles qui supportent bravement et savent mettre à profit la douleur, mais je ne les imite pas... Si je fuis le monde, c'est qu'il me fait peur: je le juge cruel... pour les abandonnées, pour les isolées... surtout quand elles sont pauvres!

« J'apprécie le travail, la promenade, la lecture, parce que ces occupations m'arrachent à moi-même, sans me meurtrir.

— Ceci prouve, mon enfant, que vous avez du sérieux et beaucoup de ressources dans l'esprit.

« Lorsque je fis votre connaissance, voici bientôt

deux ans, ja vous jugeai favorablement, tout de suite; or, ma première impression est presque toujours juste... Depuis, mes observations ont confirmé ce jugement.

— Oh! madame, c'est que je ne suis pas sincère... que je dissimule... Si vous connaissiez toute la vérité, vous me condamneriez!...

— Non, la vieillesse est plus indulgente que la jeunesse... elle sait que si parfois nous valons moins que nos actes, souvent aussi nous valons davantage.

Sans répondre, Marguerite-Marie, aux côtés de la châtelaine, suivait le chemin encaissé rempli d'ornières qui, espérait-elle, la conduisait vers Chantal.

Mme Felletin, devinant que la jeune femme désirait lui faire des confidences, prit le parti de les provoquer en lui témoignant de la confiance.

— Ce matin, dit-elle, Chantal m'a peinée.

— Encore une légèreté, une boutade!

— Un manque de cœur!... Comme je cherchais avec un ouvrier le moyen de consolider la maison en ruine que je conserve telle une relique, j'ai surpris sur ses lèvres des sourires moqueurs... J'ai là une faiblesse, admettons-le, mais personne plus que cette enfant ne devrait la respecter.

« Peut-être, ne le savez-vous pas! C'est dans cette maison de métayers, devenue la proie des flammes, que le père de Chantal, mon jeune frère, trouva la mort en voulant sauver Sornin, un petit berger qui dormait dans le grenier.

« Mon François! Je l'avais élevé! Il m'aimait, comme il eût aimé notre mère! Et moi... je l'aimais trop! S'il avait vécu, j'aurais été l'aïeule de ses enfants... non, une tante ridiculisée... détestée!

— Oh! chère madame, c'est le cas de le croire, Chantal vaut mieux que ses actes... seulement, elle juge ou veut paraître juger la sentimentalité démodée. Être sensible, c'est vieux jeu, déclare cette Nicole Griffet qui est l'oracle de son amie.

— Cette Nicole n'était pas là... Hélas! les sourires de ma nièce dénotent un manque de cœur! Malgré votre désir de la défendre, pour diminuer mon chagrin, je comprends votre intention et vous en remercie, vous ne pouvez pas excuser Chantal. Quoi!

elle sait que son père, mon bien-aimé frère, ma joie, mon orgueil, fut carbonisé dans cette maison. Et elle rit de la fidélité de mon souvenir!...

— Elle rit parfois, afin de ne pas pleurer.

— Il eût mieux valu qu'elle pleurât !

— Puis, elle n'a pas eu de mère!... Mme Aubery disparut très jeune, n'est-ce pas?...

— Trois mois après cet horrible événement, la pauvre petite veuve inconsolable mourut à la naissance de cet autre François, le dernier de notre nom, qui survécut à peine six mois à ma belle-sœur.

« Alors, je n'osais pas enlever Chantal à son grand-père, si accablé lui-même. Ai-je eu tort de faire ce sacrifice?...

Marguerite-Marie, embarrassée par cette question, ne répondit pas tout de suite.

Et Mme Felletin laissa tomber la conversation. Sans doute éprouvait-elle du regret, presque de la honte, à s'être laissé entraîner à des plaintes, à une révélation de ses sentiments intimes.

Elle fit encore quelques pas, puis, au carrefour :

— Au revoir, chère enfant, je vous quitte ici, j'ai à examiner une clôture, récemment réparée... et, surtout, je préfère ne pas retrouver Chantal en ce moment.

Mme Lubersac continua donc seule sa promenade; la confiance de Mme Felletin l'avait émue, touchée, comme la meilleure des preuves de sa sympathie.

Ainsi, cette femme si froide en apparence était douée d'un cœur ardent que de cruelles épreuves avaient replié sur lui-même, mais point complètement étouffé. Elle n'avait pas eu d'enfant... mais, en son jeune frère, elle possédait un fils.

Et cette tendresse encore dilatait, réchauffait son cœur!...

Pauvre Mme Séverine, comment s'étonner qu'elle fût triste, froide... Dans son passé, combien de peines!... et, dans le présent, quelles étaient ses joies?... Nul ne l'aimait.

Jamais Marguerite-Marie ne se souvenait d'avoir entendu Mme Felletin faire une allusion relative à

son mariage ; néanmoins, par la générale, elle connaissait tous les détails du triste roman.

Jeune, Séverine Aubery avait aimé d'un amour timidé, patient, exclusif, un des voisins de campagne de Larcy, Pierre Felletin.

Celui-ci, longtemps dédaigneux de cet amour, céda subitement aux sollicitations de sa mère qui, mourante, se désespérait à la pensée de laisser son fils engagé dans une liaison coupable. Il demanda donc la main de Mlle Aubery.

Et, chose étonnante, bien que Mme Felletin fût morte, le mariage se célébra un mois après ce décès, naturellement, dans la plus stricte intimité.

Devançant quelque peu une mode, si répandue ensuite, les nouveaux époux partirent pour Paris, dès le soir de leur mariage.

Le surlendemain, la jeune mariée se trouva seule à l'hôtel. Son mari, repris dans des liens qu'il croyait rompus, avait abandonné sa femme.

Blâmé, désavoué de toute sa famille qui entourait de soins et d'affection la pauvre délaissée, Pierre Felletin n'osa jamais reparaitre à la Brionne.

Vingt ans après, très malade, le malheureux connu à son tour l'abandon.

Mme Séverine, sacrifiant sa rancune, eut le dévouement d'aller soigner son mari, héroïsme récompensé, car le coupable, ému par cette grandeur d'âme, fit une mort édifiante.

Marguerite-Marie pensait encore à cette triste histoire, quand elle atteignit la gorge où, enjambé par un pont étroit, un ruisseau grossi de l'apport d'une fontaine s'élargissait jusqu'à former un petit lac dans lequel les vaches de Larcy venaient s'abreuver.

Au pied d'un saule qui trempait ses branches dans l'eau étonnamment claire, Chantal était assise.

Elle tenait un livre qu'elle ne lisait pas et parut ravie de voir finir sa solitude.

— Venez vite près de moi, chère amie, s'écria-t-elle.

Et, lorsque Marguerite-Marie fut assise, elle ajouta :

— Pendant que vous étiez assez aimable pour

écrire à tante Suzanne, je ne perdais pas mon temps.

— Ceci est discutable !

— Ne discutons point, écoutez-moi plutôt. J'ai entrevu... oh ! entrevu seulement, et de loin, hélas ! le mystérieux châtelain... c'est un premier pas ! Et il nous est prouvé que le Hibou des Ruines ne redoute ni la lumière du jour ni l'éclat du soleil.

« Il se promenait en compagnie du voyageur si poli que votre vue bouleverse ; mais, malheureusement, ils ne s'aventuraient pas vers la lisière du parc. Les chênes et les charmes, trop souvent, les dérobaient à ma vue ; néanmoins, en faulant mes yeux entre les moindres interstices, j'ai pu faire quelques remarques : constater, d'abord, que la taille du châtelain, moins élevée que celle de son ami, est plus élégante et sa démarche tout aussi sportive. De superbes chiens policiers gambadaient autour d'eux et, contrairement à leur maître, ne craignaient pas de se rapprocher beaucoup des fils de fer barbelés, ce qui, entre parenthèse, ne me ravissait guère ! Encore, il y a un instant, j'entendais les aboiements des terribles cerbères, d'où je conclus ceci : les promeneurs n'ont pas encore regagné la forteresse. Peut-être, en rentrant, passeront-ils de ce côté. Si l'étranger, au teint d'Arabe et aux yeux de Lorrain, était averti de votre présence, il accourrait !

« Attendons ! Nous sommes bien en cet endroit poétique, l'eau du lac est aussi bleue que le ciel, et ce fouillis d'herbes et de fleurs aquatiques la sertit, tel un saphir sur un anneau.

Marguerite-Marie courbait la tête ; on eût dit qu'elle fixait son image et celle de Chantal dans le miroir de la fontaine ; en réalité, elle songeait qu'elle avait eu à son doigt un anneau de fiançailles où brillait un magnifique saphir... Où était-il cet anneau ? Où était celui qui le lui offrit ?... Mort... tout semblait l'attester, le prouver. Et cependant !... En elle, jusqu'ici, la jeune femme entendait une voix qui protestait contre cette évidence.

— Décidément, les promeneurs doivent avoir regagné leur repaire, dit tout à coup Chantal en se levant... à moins qu'ils n'aient dirigé leurs pas vers

le côté opposé du parc ; les pentes en sont plus agrestes que celles qui dévalent au Val-Perdu.

« Et, réflexions faites, il sera mieux demain de pousser notre promenade jusque-là, nous aurons le prétexte d'y cueillir des fleurs ; elles abondent en ce site sauvage... pas une habitation ne s'y aperçoit et, certainement, cette solitude doit plaire à notre triste voisin... M'accompagnez-vous, Marite ?

— Il le faudra ! Je réproûve votre curiosité, mais je me défie de votre imprudence et des chiens policiers !...

Chantal contournait le lac et franchissait le petit pont ; c'était un entonnoir profond, entièrement tapissé de mousses aquatiques et de capillaires.

— Cette eau est-elle bleue, limpide... un saphir encore serti d'émail vert... une turquoise plutôt...

Mme Lubersac, elle, ne songeait plus cependant à son anneau de fiançailles... Non, elle revoyait des prunelles presque de cette teinte azurée, qui, deux fois, remplies d'une émotion intense, s'étaient attachées à elle.

La jeune femme avait lu de l'admiration dans beaucoup de regards d'hommes... mais les yeux de cet étranger exprimaient autre chose qu'une banale admiration... D'où naissait ce trouble, cet émoi ?

Avec une persistance non dépourvue de charme, Marguerite-Marie creusait cette question, si absorbée qu'elle en oubliait les confidences de Mme Felletin et les déceptions que lui causait sa nièce.

L'heure du déjeuner sonnait à la pendule régulatrice des travaux domestiques ; les promeneuses hâtèrent le pas.

Et Chantal esquiva, ce jour-là, les affectueuses observations que sa dame de compagnie avait projeté de lui faire au sujet de son attitude vis-à-vis de sa tante.

VI

— Chère amie! Combien vous êtes belle! Quelle élégance pour une messe à la Brionne! Vous qui, à Moulins, affichiez une telle simplicité!

Et Chantal, en un deuil du dernier chic, regardait, non sans une lueur de malice au fond de ses yeux noirs, sa dame de compagnie, délicieusement jolie dans une robe de crêpe marocain d'un gris très doux qu'enjolivaient des arabesques brodées d'un ton à peine plus argenté.

Sous la toque de même teinte, un peu de rose anima les joues nacrées du fin visage, tandis que Marguerite-Marie se demandait pourquoi elle s'était parée ainsi.

Et autant pour elle-même que pour Chantal, elle formula le motif qui avait déterminé le choix de cette toilette évidemment d'une élégance excessive.

— Ne faut-il pas que je porte cette robe avant qu'elle soit complètement démodée?... Voici dix-huit mois que la générale eut la bonté de me l'offrir!...

Puis, rompant les chiens, elle ajouta :

— Nous allons à pied, n'est-ce pas ?

— Aller à pied à la Brionne! Un dimanche! Voyons, chère amie, vous oubliez les rites immuables de Larcy!

« La semaine, ferait-il un soleil d'Afrique, une pluie diluvienne ou un froid de canard, Plantaire, tout entier à ses occupations, n'attelle que dans des circonstances exceptionnelles... Mais, le dimanche, sa bêche et sa pioche observant, comme lui, le repos dominical, c'est toujours au pas solennel de Grisotte et de Percheronne, dans le landau ou le break également démodés, qu'on se rend aux saints offices. Et je serais fort surprise, si nous n'entendions pas notre jardinier, devenu cocher, nous faire

son discours de circonstance : « Quand on en a les moyens... », etc.

« Venez, ma chère, et, une fois de plus, vous allez vous convaincre de la véracité de mes dires.

Oubliant un instant son chagrin, cependant très réel, Chantal eut un rire joyeux et, saisissant la main de sa compagne, l'entraîna vers la cour d'honneur.

En effet, dans l'allée, entre le massif de sauges, et le perron, l'équipage attendait.

— Ah ! nous allons rouler carrosse !

Plantaire, en écarquillant les yeux, avec une légère variante, imposée par la sécheresse qui sévissait déjà, employa la phrase consacrée :

— Quand on en a les moyens, comme notre dame, on ne salit pas ses chaussures dans la poussière des chemins !...

« Mais, nos jeunes dames et moi sommes en avance ! Madame ne paraîtra pas de cinq minutes... Ma montre avançait sur la pendule et c'est ma montre qui se trompe !

— Et Babyle !

— Si on ne la pressait point, elle attraperait la messe au *Sanctus* !

« Il lui faut du temps pour s'ajuster, surtout depuis qu'elle s'est avisée de porter chapeau.

« Ça lui va comme un tablier à une baleine !

« Un chapeau sur la tête de Babyle ! Mais, bien qu'elle critique les autres, elle veut suivre les modes.

— Son bonnet blanc lui allait mieux ; je suis de votre avis, Plantaire.

— C'est-à-dire, notre demoiselle, que son bonnet lui allait moins mal ! car notre femme, tout comme moi, ne peut point ne pas être laide !

« Dans le temps, c'est même sa laideur qui me décida à l'épouser... Je voulais qu'elle n'eût rien à me reprocher.

« Je n'ai guère réussi ; elle ne cesse de me tracasser. Enfin... faut pas se plaindre :

« Babyle pourrait être une coquine... elle est honnête... elle est remplie de défauts, elle pourrait avoir des vices.

« Mais l'heure sonne... Madame descend ! Elle appelle la retardataire !

Plantaire, toujours patient et philosophe, ouvrit la portière, la referma et monta sur le siège où, bientôt, son épouse aussi longue et plate qu'il était court et gros, aussi jaune qu'il était rouge, prit place à son côté.

Sur ses cheveux, couleur queue de vache, elle avait posé une coiffure, en forme de tiare ornée de larges pensées de velours violet, qui allongeait encore son visage aux yeux bridés, mais elle jugeait que cette capote lui communiquait une distinction à laquelle jamais n'atteindrait Plantaire.

Et cette supériorité la rendait d'humeur si joyeuse qu'elle discourait presque aimablement avec son époux et accompagnait des sourires les plus gracieux ses bonjours aux métayers et aux voisins de Larcy qu'on dépassait.

Bien que la route fit un détour, il y avait à peine deux kilomètres entre le manoir et la Brionne.

Cette distance fut rapidement franchie par les percheronnes qui, pleines d'expérience, sachant que le trajet serait court, prenaient, disait Chantal, leur allure des jours de fête.

En un quart d'heure, on atteignit l'entrée du bourg.

A droite, au milieu d'un enclos, se dressait une maison surmontée d'un clocheton. De chaque côté, des bâtiments de servitude, précédés du cloître, entouraient une cour sablée avec un massif de fleurs autour d'une statue de la Vierge... Un mur, surmonté d'une grille, séparait la cour de la route.

Cet établissement représentait une bonne œuvre de Mme Felletin. Son mari lui avait légué sa fortune, faible dédommagement de l'injure et de l'humiliation qu'il lui infligea.

Il possédait là une habitation ; agrandie, organisée pour cet usage, elle était devenue une maison de retraite où des prêtres âgés, malades, si souvent sans ressources, recevaient les soins de religieuses qui dirigeaient également un patronage.

Pendant que l'équipage longeait le mur de clôture, le son d'une trompe se fit entendre.

Une automobile parut. Ce n'était pas la limousine que Chantal et Marguerite-Marie avaient vue à la gare... et, cependant, le même nègre, vêtu de sa livrée cannelle, servait encore de chauffeur.

Sur la place de l'Eglise, Plantaire arrêta les percheronnes. On descendit.

— Le châtelain mystérieux vient aux offices ? questionna Chantal, déçue de voir cet incognito sitôt découvert.

— Non, certainement, notre demoiselle, mais ses drôles de domestiques, qui, pourtant, ont l'air de sauvages, ne manquent jamais d'assister à la messe. Et on ne saurait le nier, ils se tiennent mieux que beaucoup de Français.

Marguerite-Marie affectait de ne pas tourner les yeux vers l'automobile, malgré les exclamations étouffées de Chantal.

Celle-ci eut une invitation directe.

— Chère, regardez le déballage, le spectacle en vaut la peine.

Mme Lubersac regarda donc ; elle vit descendre du siège de devant une jeune négresse, coiffée d'un éclatant chapeau rouge, et de celui de derrière, deux négrillons tout drôlets en des costumes canari, puis cet étranger, d'une taille élevée, d'un type si peu banal...

Et une ondée pourpre couvrit les joues de la jeune femme.

Parce qu'elle croyait, parce qu'elle espérait revoir cet homme, elle avait apporté à sa toilette un soin inusité... elle, si sûre de son cœur !... si gardée, prétendait-elle, par son orgueil et ses souffrances passées !... Quelle fragilité, au contraire !... Et les craintes du chanoine Courcelles, tout à coup, lui apparurent fondées !...

Maurice Felletin s'était rapproché de ces dames ; il causait maintenant avec sa tante et Chantal. Marguerite-Marie, qui était demeurée à l'écart, ne fut pas fâchée d'être bloquée par Babyle, trop heureuse de trouver une auditrice.

— Les autres dimanches, disait-elle, il vient une seconde négresse, âgée celle-ci, et coiffée en madras. D'après le facteur, elle « s'est pris une entorse à la

cheville » ; un médecin de Guéret serait venu déjà plusieurs fois au château afin de la soigner.

« Je connais aussi le nom du chauffeur, un drôle de nom, Bashir Snouf; les livres, les journaux, les revues, les lettres qu'on dépose dans une boîte qui est à l'entrée de l'avenue, portent tous cette adresse. Ce pauvre négro ne risque point se montrer indiscret, probablement, il ne sait pas lire!

— Cela prouve que le châtelain cache son nom; il a évidemment une raison pour cela.

— Le malheureux! Bien qu'Américain et riche à millions, il voulut se battre pour la France.

« Il eut, toujours d'après le facteur, la moitié de la figure emportée par un éclat d'obus. Il est devenu si horrible qu'il ne peut supporter d'être vu.

« Sa belle conduite ne fut guère récompensée! mais il ne faut pas s'en étonner: si souvent ce sont les coquins qui réussissent!

La cloche, en lançant un dernier appel, mit fin au discours de Babyle, et, sur les pas de Mme Felletin, Marguerite-Marie s'avança vers l'église; au moment où elle y pénétrait, la supérieure du couvent l'aborda.

— Comme l'an dernier, dit-elle la voix suppliante, Mme Lubersac ne voudrait-elle pas prêter son aide si précieuse à nos chanteuses? M. le curé et toute l'assistance seraient si heureux de l'entendre.

La jeune femme avait de la sympathie pour Mère Saint-Louis, une religieuse au dévouement inlassable, dont le visage pâle et rond, aux yeux de pervenche, reflétait tant de bonté; elle ne fut même pas tentée de rejeter sa prière.

Mais, en gagnant la chapelle de la Vierge où était placé l'harmonium, elle se sentit inquiète, mécontente d'elle-même à constater qu'elle n'éprouvait point cette répugnance, cet ennui que lui causait habituellement l'obligation de chanter en public... Encore, la présence de cet inconnu modifiait ses sentiments... l'évidence était là...

Marguerite-Marie eut peur. Combien sa volonté se révélait faible!...

Mais, elle était assise devant l'harmonium... le prêtre montait à l'autel; il fallait chasser cette inquié-

tude; elle y parvint et, de son mieux, possédée par son art, elle dirigea les chants de la messe.

Bien qu'elle mit la sourdine, parfois, il était impossible de ne pas distinguer ses notes harmonieuses parmi les voix inexpérimentées des jeunes filles.

Deux fois l'étranger tourna la tête afin d'apercevoir l'organiste.

Et ce petit fait ne passa point inaperçu aux yeux de Chantal qui, aux affûts, fit plusieurs remarques intéressantes.

Aussi, la messe finie, le landau s'ébranlait à peine qu'elle disait à son amie :

— Sûrement, le doute n'est plus permis; vous avez fait la conquête de l'hôte de Roc-Aigu!

« Avec quelle émotion il écoutait vos chants! De quels regards admiratifs, de quels effluves amoureux ne vous entourait-il pas encore, il y a un instant, quand il a passé près de nous sur la place de l'église!

— De l'admiration, dites-vous. Hé bien! j'ai eu l'impression que ces prunelles claires qui, évidemment, sont attirées vers moi, reflétaient, avec de l'émotion intense, beaucoup de tristesse.

— La vue de Mme Lubersac, commença Mme Felletin...

— Dites simplement Marguerite-Marie, chère madame, vous me ferez plaisir.

— Hé bien, mon enfant, votre vue éveille chez cet homme un souvenir douloureux, puisque son regard est triste...

« Votre voix, votre visage peuvent lui rappeler la voix et le visage d'une personne aimée... d'une morte très regrettée.

— C'est cela! Une ressemblance! J'ai rencontré un jour cet homme, qui m'était inconnu, à la cathédrale de Moulins; il examinait les vitraux; à ma vue, il ressentit une émotion extraordinaire.

— Pourquoi ne pas croire que c'était le coup de foudre!... Vous êtes assez jolie pour le produire! Et la tristesse, l'émotion s'expliquent!... Ce doit être douloureux, un coup de foudre... même moral!...

« Tiens! voici Maurice! Je crois celui-ci à l'abri

des chocs de ce genre, ajouta Chantal en se penchant à la portière; j'entends le ronflement de son bateau-sport! Très gentille, sa nouvelle acquisition!

Comme tous les dimanches, le jeune homme venait passer la journée à Larcy.

On arrivait à la chaussée de l'étang et, sur le siège, Babyle s'agitait.

— Arrête, Plantaire! criait-elle. Pour sûr, la Grisotte va nous jeter dans l'eau. Tout comme moi, elle n'aime pas ces machines.

Et ses longs bras levés tournaient, telles les ailes d'un moulin à vent, afin, disait-elle, d'avertir Maurice du danger.

— Tais-toi donc, vieille corneille, bougonnait Plantaire; nous ne risquons aucun accident.

« Premièrement, M. Maurice restera derrière. Et, deuxièmement, Percheronne d'une part et les rênes tenues par moi, maintiendraient facilement Grisotte si elle faisait des simagrées.

Toujours calme, Plantaire toucha de son fouet les croupes luisantes des juments qui accélérèrent leur allure.

Sans encombre, sans même l'ombre d'une émotion, on s'arrêta bientôt au bas du perron encadré de lauriers roses, de verveines et de véroniques, bien soignés dans des caisses soigneusement peintes.

Et, ce dimanche-là, en la vieille demeure, il ne fut plus question du Hibou des Ruines, ni de son hôte.

VII

Du clocher de la Brionne tombait la sonnerie de l'angélus.

Mais la pendule de Larcy égrena seulement onze coups. Au manoir, par principe, on méprisait cette heure légale que les paysans n'adoptent guère.

La pendule!... la grande pendule, à la gaine de vieux chêne sculpté, qui, derrière des vitres bien nettes, montrait son cadran couronné d'un fronton

de cuivre, joliment travaillé, et au balancier en forme de soleil d'or, était l'âme du vieux logis, dont sa voix grave et puissante réglait depuis si longtemps tous les rouages.

Pour Babyle et même pour Mme Felletin, le tic tac de la pendule était en quelque sorte la respiration de la maison.

Que, par extraordinaire, ce tic tac cessât... invariablement, la châtelaine quittait l'embrasure de la fenêtre du salon où elle cousait, lisait ou tricotait, et Babyle ses fourneaux.

Les deux femmes se rencontraient dans le vestibule pour se dire, non sans un frémissement dans leurs voix :

— La pendule est arrêtée!...

Chantal riait de ce culte, de ces rengaines qui lui paraissaient vieilles comme le monde... et l'étaient en effet.

Disait-elle :

— J'ai grand appétit ce matin, Babyle. Ne pourriez-vous avancer le déjeuner?...

— Ce n'est pas possible, « notre demoiselle », mais dès que la pendule sonnera onze heures, je tremperai la soupe!

Chantal prétendait se soustraire à cette direction qu'elle déclarait tyrannique autant que la règle d'un couvent et persistait à s'en rapporter à sa montre-bracelet.

— Chantal est en retard ce matin, déclara Mme Felletin en pénétrant le lundi dans la salle à manger où Marguerite-Marie, d'une exactitude toute militaire, se trouvait depuis cinq minutes; nous n'attendrons pas ma nièce!

Les deux femmes s'assirent devant la table de noyer reluisant, servie à l'ancienne mode et, en silence, dégustèrent une excellente soupe aux choux à laquelle, Babyle en fit la remarque, « notre demoiselle » ne lui eût point causé le plaisir de goûter.

« Il n'est pas chic de servir de la soupe au déjeuner! »

La cuisinière ne se hâtait guère d'enlever les assiettes et elle employa beaucoup de temps à battre et à rouler une omelette qu'elle servit cependant

« baveuse » et dorée à la fois, entre des radis roses et une motte de beurre d'un joli jaune paille, ceci, juste à l'instant où la retardataire apparaissait.

Les joues rosies par le grand air, les yeux brillants, elle ne songea pas même à s'excuser de son retard.

Non! après avoir embrassé Marguerite-Marie et présenté son front aux lèvres de sa tante, elle s'écria :

— Je l'ai vu!

— De qui parles-tu?

— Mais, naturellement, ma tante, du Hibou des Ruines.

— Pourquoi ce naturellement?

— Mais parce que, en ce pays plutôt sauvage dont on connaît tous les rares habitants, la vue d'un seul pouvait m'intéresser... la vue de celui qui se cache et dont on ignore jusqu'au nom. Le mystère, ma tante! Depuis Eve n'a-t-il pas constamment attiré la femme?...

Les sourcils de Mme Felletin se rapprochèrent; pendant un instant, sa physionomie se durcit, puis, elle serra ses lèvres comme pour retenir des paroles trop vives et ne questionna plus.

— En revanche, Babyle, malgré le regard sévère que lui jeta sa maîtresse, n'imita point la discrétion de celle-ci.

— Mademoiselle peut donc nous faire le portrait de celui qui, évidemment, a une raison pour se cacher.

— L'autre jour, j'avais pu juger que le châtelain paraissait jeune et possédait une démarche élégante. Aujourd'hui, j'ai constaté qu'il a des yeux magnifiques, des yeux si grands, si bien frangés, d'une teinte et d'une expression telle qu'on ne saurait les oublier; le nez m'a paru fin, la moustache d'un blond fauve... il la porte mi-rasée, suivant la mode du jour. Il était coiffé, je n'ai donc vu ni ses cheveux ni son front.

— Mais où donc l'avez-vous vu? demanda Marguerite-Marie d'une voix qui tremblait.

— Je l'ai vu... entrevu plutôt... car la vision n'a duré qu'un instant... à la gare; j'en sortais lorsque arrivait cette automobile noire que, maintenant, je reconnaitrais entre toutes.

« Sans perdre la tête, je m'immobilise, prête à profiter des événements. L'auto stoppe, l'étranger aux claires prunelles descend, quelques lettres à la main; immédiatement, je me remets en marche; je croise votre admirateur, madame Lubersac; il me salue et je saisis une déception sur sa physionomie... Avant qu'il ait pu revenir, bien qu'il pressât le pas, j'atteignis l'auto; une portière était restée ouverte, heureusement; je passe de ce côté et j'entrevois notre voisin mystérieux la durée d'un éclair.

« Vivement il se rejeta contre le capiton. Mais il avait levé les yeux, et parfaitement, j'en vis un...

— Il pourrait être borgne, notre demoiselle, et avoir, comme on l'assure, la moitié de la figure écrasée, déclara Babyle qui apportait un appétissant poulet à la crème; ou, s'il a une figure ordinaire, au moral, cet homme pourrait être un monstre; certains prétendent qu'il aurait tué sa femme et son enfant!

— Rien que ça, Babyle! s'écria Chantal. Et ce criminel n'aurait pas eu maille à partir avec la justice! Il y a pourtant des lois en Amérique.

— Bah! quand on a des milliards, on peut acheter les juges, les geôliers et un ballon pour s'enfuir.

— Hé bien, alors, s'il a payé cette impunité, pourquoi se cacherait-il?...

— Parce qu'il a des remords, de la honte! Il ne va jamais à l'église et ferme sa porte à M. le curé!...

— Babyle, dit Mme Felletin, je vous ai si souvent et si vainement priée de ne pas vous mêler à la conversation pendant les repas, que, de guerre lasse, je vous laisse bavarder, mais je ne veux pas que ma maison soit l'écho de misérables racontars, d'affreuses calomnies, probablement. Je vous défends donc de parler dorénavant du châtelain et des habitants de Roc-Aigu.

Et, lorsque Babyle, fort confuse, se fut retirée, Mme Séverine ajouta :

— Tu vois par toi-même les effets de ta curiosité! Permets-moi de te le faire remarquer : en cherchant à satisfaire ce caprice, tu manques non seulement à la charité, à la bonté, mais même à la bonne éducation!

Chantal rougit de colère et, sans réfléchir un instant, elle riposta :

— Sous peine de périr d'ennui, d'en tomber malade, il faut bien chercher à se distraire !

Des larmes montèrent aux yeux de Mme Felletin. Combien il lui était pénible que la fille de son bien-aimé frère fût assez peu attachée au vieux logis pour s'y ennuyer à ce point.

Marguerite-Marie devina le chagrin de sa vieille amie, et, voulant au moins mettre fin au conflit, elle dit, avec une gaieté qu'elle était loin de ressentir :

— Votre mine, chaque jour plus satisfaisante, nous enlève toute inquiétude au sujet de votre santé, ma chère Chantal, et permettez-moi de douter beaucoup de ce spleen dont vous vous prétendez envahie... Que vous ayez du chagrin de la mort de votre grand-père, c'est trop naturel, mais ailleurs, vous en auriez autant.

« Lorsque nous étions sur le point de descendre du train à Roc-Aigu le Noir, ne m'avez-vous pas dit : « C'est étrange. J'ai du plaisir à revoir ma tante et Larcy ! »

Chantal courbait la tête ; elle se souvenait d'avoir ajouté : « Combien ce sentiment m'étonne ! »

Et, un instant, elle avait conscience de son ingratitude envers la femme qui éleva son père avec la tendresse d'une mère.

— Nous avons reçu ce matin, reprit Mme Lubersac, qui attribuait cette tristesse à un tout autre motif, des revues et des journaux de mode qui occuperaient notre journée si nous n'avions pas quelques visites à faire...

— A moins que Maurice ne passe nous enlever afin de nous emmener à Guéret...

— J'aimerais mieux cela ! notre préfecture n'a rien de particulièrement intéressant, mais elle possède des magasins... on peut y faire quelques emplettes ; je préfère ceci à la conversation de Mme la notaire qui roulerait sur des potins, les exigences et la rareté des domestiques, ou aux conseils de Mlle Félicie qui parle exclusivement fleurs, tricots et crochets.

« Mère Saint-Louis m'attirerait davantage, peut-

être hélas! en souvenir des excellents bonbons au miel dont elle me comblait lorsque j'étais enfant, mais la vue des vieillards décrépits, des malades qu'hospitalise la retraite m'attriste...

— Ce qui ne vous empêche point de combler d'attentions délicates les pensionnaires de Mère Saint-Louis!

« C'est curieux à quel point vous calomniez la vraie Chantal!

— La vraie Chantal! Existerait-il deux personnes en moi?

— Parfaitement! La vraie Chantal a un cœur excellent, généreux, qui serait même tendre, romanesque, si l'autre Chantal, ennemie du traditionalisme, en apparence, lui permettait de s'écarter de ce type de jeune fille chic, ultra-moderne, dont Mlle Nicole Griffet de Lornes est le modèle achevé...

— Quelle observatrice! Quel juge ai-je à mes côtés, moi qui étais sans défiance!

« Et laquelle des deux Chantal, à votre avis, damera le pion à l'autre?

— Je ne suis point prophète; cependant, sans crainte de me tromper, j'ose vous répondre: ceci dépendra...

— Du vent qui fera tourner ma girouette?

— Non... plutôt du côté où soufflera l'amour.

— En fait de souffle, j'entends le ronflement de l'auto de Maurice! Il n'a pas oublié sa promesse; c'est très gentil de sa part!

Le jeune homme ne tarda guère à entrer. Il accepta une tranche de tarte aux framboises et une tasse de café qu'il déclara parfaits.

Tout en dégustant le café, il fournit à sa tante les quelques renseignements qu'elle désirait au sujet d'une vente d'animaux, puis il sortit avec elle pendant que Marguerite-Marie et Chantal vaquaient à leur toilette. On passa par la cuisine où les domestiques achevaient leur repas. Vainement, Maurice tenta de mettre Babyle en verve: l'air morose, elle baissait le nez, encore sous le coup de l'observation qu'elle avait reçue.

Il fut plus heureux avec Plantaire. Quand il le complimenta sur la fraîcheur, la végétation qu'il

entretenait dans son jardin, malgré la sécheresse, la bouche du bonhomme eut son plus large sourire.

— Rien ne vient sans peine, monsieur Maurice ! Le nombre d'arrosoirs que je porte chaque jour, c'est à ne pas le croire !...

Lorsque l'auto démarra, le vieux serviteur suivit la voiture d'un regard pensif.

Et Babyle, heureuse d'épancher sa tristesse et, surtout, de rompre le silence qui lui pesait, murmura d'une voix gémissante :

— Notre demoiselle laissera passer le bonheur ! Un jeune homme si charmant ! Et il l'aime ! Faut voir comme il la regarde ! Ah ! la jeunesse ! C'est fou !

— La vieillesse est-elle toujours sage ? Mon défunt père répétait souvent — et c'était un homme avisé — que rien n'était plus dangereux qu'un vieux fou...

« Pour ces enfants, m'est avis qu'ils s'entendront. Faut seulement qu'un léger coup de vent tourne le cœur de Mademoiselle.

« D'ailleurs, en baguenaudant, arrangeons-nous cette affaire ?.. Non ! Va donc à tes casseroles... moi à mon jardin.

Et, de son allure calme, Plantaire s'en fut continuer ses sarclages, en attendant l'heure de l'arrosage.

VIII

La longue après-midi s'achevait. Le soleil s'abaissait vers l'horizon et la chaleur ardente de ce jour de juillet se calmait enfin.

A l'ombre du château de Roc-Aigu, sur une esplanade à l'herbe rase, deux hommes étaient assis.

alentour, en fait de fleurs, on eût vainement cherché autre chose que des plantes exotiques.

Sans parler des cactus, des aloès et des yuccas acclimatés partout, il y avait des cereus, aux fleurs aussi gigantesques qu'éphémères, des mamillarias

qui se couvraient de fleurettes rouges et des confertas développaient leurs formes tourmentées où, parmi les piquants acérés, de belles corolles s'épanouiraient bientôt.

Devant l'esplanade, les bois touffus dévalaient jusqu'à la grand'route et à la voie ferrée; au delà, une vallée s'encadrait de collines d'une altitude moindre; aussi, apercevait-on de grands lointains moutonnants que la lumière du soleil couchant enveloppait d'une brume dorée; derrière la forteresse, au bas d'une pente escarpée, c'était ce val sauvage dont parlait Chantal, mais on n'en apercevait rien, tandis que, au-dessus du vallon où dormait la fontaine bleue, pointait la tour de Larcy avec son clocheton en forme d'éteignoir.

Les deux hommes fumaient, silencieux depuis un moment.

Enfin, le voyageur aux claires prunelles, Guy de Lymbold, celui auquel de fructueuses explorations en Afrique équatoriale, avec de la célébrité, avaient mérité la rosette de la Légion d'honneur, rompit ce silence.

— Mon cher Thierry, dit-il, quelle peine j'éprouve à te retrouver si farouchement désespéré.

« Mais, mon pauvre ami, la résignation seule rendrait ta douleur supportable. La révolte est tellement inutile. Elle évoque à mes yeux la vision d'un homme pesamment chargé qui, au lieu de suivre lentement une route facile, prétendrait monter au pas accéléré un sentier escarpé et rocailleux afin de se débarrasser plus vite de son fardeau.

« Un insensé, n'est-ce pas? Il se heurtera aux pierres, se déchirera aux épines du chemin et se blessera en tombant, augmentant ainsi sa souffrance.

Thierry Chambley-Saint-Clar — tel était le nom du châtelain de Roc-Aigu — leva vers son ami ses yeux de créole, en effet d'une beauté rare.

A l'ombre de cils, étonnamment longs, dans la cornée bleutée, les larges prunelles brunes semblaient garder à jamais un reflet du soleil des tropiques.

Mais quelle expression amère, désespérée, pre-

naient ces yeux si bien faits pour exprimer toutes les passions.

Encore, en l'esprit de Guy de Lymbold, une comparaison devait s'établir à constater dans quelle déchéance il retrouvait celui qu'il connut si différent.

En face de l'homme déséquilibré, névrosé, dégoûté de lui-même au point de se désintéresser de tout et de ne pouvoir supporter, non seulement la société, mais même le regard de ses semblables, il évoquait le petit cousin, son camarade du collègue Stanislas qu'on confia à lui, alors un rhétoricien. Combien déjà Thierry Chambley était beau, élégant, princièrement généreux ! Comme il cachait sous de la gaité et de l'enjouement sa sensibilité frémissante et son désir impérieux de plaire et d'être aimé.

Et toujours... à Saint-Cyr, au régiment, à la guerre même, Thierry, en comblant les plus déshérités, obéissait au même besoin : celui de créer autour de lui cette ambiance d'affection, de sympathie, d'admiration, sans laquelle il ne pouvait être heureux.

Guy croyait encore voir son cousin, lorsque, irrésistiblement séduisant en son costume de lieutenant de chasseurs, il fut son garçon d'honneur en ce jour de juin 1912 où il épousait cette Gisèle si aimée et si tôt perdue.

Lymbold serra les poings et ferma ses yeux où des larmes montaient. Après deux ans d'un bonheur sans nuage, se levèrent les jours terribles — la guerre fut déchainée. — La femme de Lymbold brutalement lui fut enlevée, la semaine où, sous Verdun, le capitaine Chambley-Saint-Clar, atrocement mutilé, fut ramassé par les Allemands. Il vécut de longs mois sur la terre ennemie, torturé physiquement et moralement, et celui qu'on finit par renvoyer en Suisse ressemblait si peu au beau Thierry que sa mère — durant un instant, un instant assez long pour qu'il surprît cette hésitation — ne le reconnut pas.

Son épaule gauche ayant été brisée, il ne retrouvait plus la souplesse de ses mouvements, et, dans le visage affreusement amaigri, que de ravages ! L'os maxillaire de droite avait été fracassé, un coin de lèvres emporté, et des cicatrices zébraient la joue.

Au moral... le résultat de cette disgrâce était plus navrant encore. Avec la perte de ses charmes physiques, par conséquent de ses succès, Thierry avait également perdu son bon équilibre cérébral. Se prenant en grippe, perdant tout intérêt à lui-même, en tombant du piédestal où son aïeule et sa mère l'avaient élevé, il se retrouva un être aigri, défiant, honteux, neurasthénique. Et sa phobie étant la crainte d'inspirer de l'horreur à ses semblables, il devait en arriver à se cacher pour fuir leur société...

Quand il rentra en France, sa grand'mère paternelle, Mme Chambley-Saint-Clar — elle ajoutait au nom de son mari celui de son père d'origine gasconne — se sentait grièvement atteinte, et la santé de sa belle-fille lui inspirait de sérieuses inquiétudes. Celle-ci, la si charmante Mme Liliane Chambley, était née et avait passé son enfance et sa jeunesse à la Guadeloupe, où ses parents possédaient de vastes propriétés.

Durant un de ses voyages en France, elle fit la connaissance de l'enseigne de vaisseau Chambley-Saint-Clar; ils s'aimèrent; leur mariage fut un mariage d'amour... éphémère, hélas! comme le bonheur. Le petit Thierry venait d'avoir deux ans lorsque son père mourut accidentellement; sa femme n'eut pas le courage de priver sa belle-mère de cet enfant, ni de quitter le tombeau de son mari. Les deux femmes, dans une union parfaite, vécurent au château de Vélize en Lorraine; avec la même tendresse, la même faiblesse, la même idolâtrie, elles élevèrent le petit garçon sur lequel reposaient tant d'affections fauchées avant l'heure. Jamais elles n'eurent à le contrarier: ses désirs étaient comblés d'avance... à plus forte raison, à sévir, à le corriger: sa nature était bonne; elles admiraient tout en lui. Thierry ignora donc la contradiction, la douleur. Mal trempé, il se trouva sans force à l'heure de l'adversité.

Cependant, Mme Liliane comprit l'état morbide dans lequel lui revenait son fils; aussi, surtout après la mort de sa belle-mère, avancée par le chagrin, affolée à la pensée de laisser Thierry abandonné, dénué de tendresse, elle jugea qu'un mariage

serait le seul moyen de le rattacher à la vie. Si sa femme l'aimait, si des bras d'enfants se nouaient à son cou, son fils guérirait et redeviendrait lui-même.

La pauvre mère crut avoir réussi; le mariage de son fils s'accomplit... En mourant, elle emporta l'espérance que le jeune couple serait heureux.

Hélas! la disparition de l'aimable femme et l'union qu'elle avait tant souhaitée allaient provoquer chez Thierry une crise de neurasthénie plus grave et consommée, semblait-il, le malheur de sa vie...

— Je ne suis pas révolté, Guy, répondit enfin le châtelain; au contraire, je courbe le dos, je voudrais plier, m'affaisser jusqu'à toucher la terre et ne plus me relever...

« En dehors de ton amitié, le seul bien appréciable qui me reste, n'ai-je pas tout perdu: la foi en Dieu, la foi en l'amour, et la foi en moi-même!...

« Pauvre maman, en croyant me sauver, elle acheva de me perdre... non, je n'étais pas en état d'affronter le mariage.

Puis, très vite, tel celui qui, ayant effleuré un fer rouge, retire sa main, il reprit:

— Je souffre de la déception que je te cause, Guy. En forçant la porte de la forteresse où je me suis retranché, afin de fuir le monde, et pour un autre motif, ton dévouement, ton amitié devaient espérer que du bien résulterait de ta présence.

« Hélas! Tout est fini!... En un temps où j'eus l'impression malade qu'en brûlant l'espace, en usant des distractions j'atténuerais l'angoisse qui sans cesse me torture, j'ai vainement essayé des plaisirs et des voyages. J'ai connu les paysages féériques de cette Guadeloupe où j'ai encore les domaines de mes grands-parents maternels, et deux résidences qui sont des palais. Peusse pu, là-bas, jouer au nabab, y posséder une cour. Je n'y séjournai point un mois!... De nouveau, la passion des déplacements me tenait. Les villes, les sites les plus beaux et les plus sauvages de l'Amérique latine reçurent ma visite, mais ne surent pas me retenir; puis, un jour, à Buenos-Ayres, au théâtre, je ressentis brusquement, jusqu'à la souffrance, l'horreur de la foule anonyme qui m'entou-

rait. Et, d'une façon très étrange, par une mystérieuse télépathie, assurément, je me souvins de ces ruines de Roc-Aigu que jadis, en passant pour aller à Vichy avec ma mère, j'avais si particulièrement remarquées que j'en avais noté la situation et tracé un croquis sur un calepin.

« Et comme l'argent, si impuissant à donner du bonheur, peut dans l'ordre matériel remplacer parfois la baguette des fées, dès le printemps, il m'a été possible de m'installer ici avec ma nourrice Zulma, pauvre vieux chien fidèle que je n'eus pas la cruauté de séparer de ses enfants.

« Mes moricauds, du reste, aussi esclaves de la consigne que Saur et Léda, savent éloigner les importuns et les curieux !

— As-tu, du moins, rencontré de l'apaisement ?

— Cette solitude, ce paysage sauvage, cette demeure rébarbative conviennent à ma misanthropie, pour l'instant !... Saurais-je affirmer que, dans un mois, repris par la folie des voyages, je ne te supplierai pas de m'emmener avec toi en Afrique.

Et, avec un éclat de rire qui ressemblait à un sanglot :

— Je ne m'illusionne guère... à moins d'un miracle, l'apaisement, la guérison ne viendront pour moi ni à Roc-Aigu... ni ailleurs ! Hanté par le souvenir du passé, j'ai si peu d'espoir en l'avenir qu'il me semble vivre en un cimetière où je suis le seul être vivant. Cette vie est-elle une existence ?

« J'en arrive à envier les fous, ceux qui se croient des papes ou des princes. Ces illusions doivent leur donner quelque joie ! Moi, malade, conscient de ma neurasthénie, je n'en ai aucune. Si, cependant, j'ai la musique, elle seule me passionne encore.

Thierry jeta son cigare, se leva d'un mouvement brusque et s'éloigna rapidement. Il allait vers la porte ogivale qui donnait accès au château ; le bruit de ses pas résonna sur l'escalier de pierre et, bientôt, les sons d'un piano révélèrent à Lymbold que son ami avait regagné cette immense salle du premier étage où il se confinait.

Les vitraux des fenêtres étaient demeurés ouverts ; des flots d'harmonie se répandirent, accents trou-

blants, morbides, qui un moment ramenèrent à l'esprit de l'explorateur les deux ombres féminines qui, depuis quelques jours, distinctes ou confondues, le hantaient, le poursuivaient jusqu'à la souffrance.

Mais il chassa ces réminiscences, et en cette musique poignante s'appliqua à pénétrer l'âme, les sentiments, les désirs, les phobies du malheureux qu'il jugeait incapable de supporter, sans y laisser sa raison, le poids de sa destinée.

Et, de toutes ses forces, de toute son énergie, Lymbold se promettait de s'employer à découvrir le moyen, le remède qui rendrait à l'être si adulé, si aimé, maintenant si dénué d'affection, un reflet de ce bonheur, de cet amour sans lesquels Thierry Chambley ne pouvait vivre.

Un peu plus loin, près de la fontaine bleue, dans laquelle se mirait le croissant de la lune, deux jeunes femmes écoutaient aussi l'impressionnante mélodie dont les sons atténués parvenaient jusqu'à elles.

Lorsque, après une heure de ce concert, le musicien se tut, Chantal Aubery exprima son admiration.

Mme Lubersac ne répondit pas; émue, bouleversée, elle étouffait ses larmes...

IX

De la soirée Guy ne revit pas son ami. La nuit était tombée, il avait terminé son repas; inquiet, il pria Bashir de l'introduire près de son maître.

Thierry demeurait la tête enfouie sous l'un des coussins du sofa sur lequel il s'était jeté en quittant le piano.

Ce piano, ce sofa, avec une table à tréteaux couverte de revues et de journaux, formaient les seuls anachronismes d'une pièce où des châtelains féodaux, appelés par quelque évocation, n'eussent rien trouvé de changé au cadre dans lequel ils vécurent. Sur

trois des panneaux, et au-dessus de la cheminée en pierre sculptée, étaient appendues des tapisseries primitives d'une conservation ou d'une réparation parfaite qui représentaient là un évêque en ses habits sacerdotaux, peut-être un lointain ancêtre des Roc-Aigu, là des griffons, des dogues, des panthères et des dragons apparemment réconciliés, puisque, en parfaite intelligence, ils s'ébattaient sur des prairies émaillées de fleurs, à l'ombre des chênes.

Deux fauteuils — plutôt des cathèdres — et des chaises à haut dossier, se rangeaient autour de la cheminée; des coffres en bois ou en cuir, ceux-ci cloutés et recloutés, voisinaient avec des bahuts et un dressoir chargé de pièces d'argenterie, d'aiguières et de hanaps ciselés à la Benvenuto Cellini.

Sur d'autres fauteuils, on avait jeté des draperies de cendal et des soies d'Orient; sur le sol, des tapis de Kairouan et des peaux de bêtes.

Fixées aux poutrelles du plafond, de longues chaînes retenaient des lustres primitifs, simples couronnes hérissées de chandelles piquées en des picots de fer.

Bashir n'alluma pas ces chandelles, mais bien deux grosses lampes à l'acétylène qui, en dépit de leurs réflecteurs, laissèrent des coins d'ombre dans l'immense salle où, tout à l'heure, par les quatre fenêtres à meneaux, la lune glisserait seule ses pâles rayons.

Guy s'avança vers le sofa; à l'approche de son cousin, le malade retira sa tête des coussins, mais, pâle, les prunelles dilatées, il restait inerte, tel un homme mal éveillé d'un cauchemar.

Après un moment de cette immobilité, il passa les mains sur ses yeux et sur son front. Et, se mettant sur son séant :

— Mon ami, je m'excuse de t'avoir quitté si vite, de t'avoir abandonné pendant toute la soirée, mais vraiment, à certains instants, mon angoisse devient si forte, que si, par la voix de mon piano, je ne pouvais exhaler ma douleur, mes plaintes, j'en arriverais à hurler comme une bête égorgée. Et, encore, souvent la musique est impuissante à me calmer...

— Mon pauvre ami, mon cher enfant, non seulement je t'excuse, mais encore je te plains de tout mon cœur.

— Merci ! Je consens maintenant à inspirer de la pitié. Durant longtemps, ceci m'eût semblé une injure. Pourquoi ai-je changé ? Je l'ignore... Un effet de la maladie, sans doute...

« Mais... souvent, j'ai pensé, dans les moments où je raisonne, que ce désir d'être admiré, désir développé par les caresses et les adulations de mon entourage, aussi par mes faciles succès d'écolier et de mondain, n'avait pas peu contribué à mon écrasement devant l'épreuve.

« Si peu préparé, si peu trempé, mon cerveau n'a pu résister !...

« Me réveiller, défiguré, infirme, prisonnier d'ennemis, sans avoir même la consolation d'espérer le triomphe de la Patrie — jusqu'à mon entrée en Suisse, la cruauté de mes gardiens me laissa dans une ignorance absolue. — Au moral, je n'ai pas tenu le choc, je rentrai en France à demi fou.

— Tu as toujours possédé ta raison !

— Ce mot de folie te choque, mettons celui de neurasthénie, c'est plus honnête.

— Et guérissable, si tu voulais réagir... Dans ta famille, nul précédent fâcheux.

— Vouloir... mais c'est cela que je ne puis plus. Quant aux précédents... mes origines si diverses peuvent m'avoir prédisposé à cette terrible névrose : Lorrain par le père de mon père, je suis mi-créole, mi-Gascon par ma mère et ma grand'mère ; j'ai en moi des sangs variés, opposés. Pour cela, j'unissais de la violence à de l'indolence, de la sentimentalité et une certaine bonté à de l'égoïsme et à de la vanité, du courage physique à de la lâcheté morale.

« Je parle de moi au passé, tant j'ai l'impression que le vrai Thierry est mort sous Verdun, de ce trépas glorieux que je ne me consolerais jamais de ne pas avoir su trouver sous les balles ennemies.

— Mon pauvre petit... toujours la même révolte, la même aggravation à tes maux. En ceci, malheureusement, ta volonté ne faiblit pas.

« Cependant, quand ta mère, affolée à la pensée

de te laisser seul, te poussa témérairement au mariage, tes idées s'étaient modifiées? Tu espérais guérir?...

— Non! J'ai commis cette faute, ce crime; me jugeant inguérissable, je me mariaï!

« J'avais cédé par faiblesse afin de ne pas affliger ma mère, aussi entraîné par l'amour, l'attrait irrésistible que m'inspira... ma fiancée.

— Elle était séduisante?

— Je la trouvais admirable!... Elle l'est!

— Malheureusement, elle n'était que belle! Tu ne rencontras pas la femme, la vraie femme qui aurait su te guérir. Il fallait un cœur comme celui de ma Gisèle!...

— Ne juge pas ma femme! Ne la condamne point. C'est moi, entends-tu, qui, lamentablement, fus maladroit, injuste, indélicat, cruel!... Ah! si, du moins, je pouvais réparer! Pour l'instant, au-dessus de tout, je désire accomplir cette réparation.

— Et permettrais-tu à mon amitié de te demander où est ta femme?... Peut-être pourrais-je t'aider?

— Non! Guy. Moins que tout autre tu ne peux m'aider. Moi vivant, tu serais impuissant à accomplir cette œuvre.

« Mais, j'ai trop présumé de mes forces! L'évoquer... parler d'elle! En grâce, laisse-moi seul! J'ai honte de me montrer à toi.

Lymbold se rapprocha de son cousin. Et, lui prenant la main :

— Voyons, Thierry, pourquoi me renvoyer; ma présence t'est-elle pénible à ce point?

« Non! Hélas! tu veux user de ces anesthésiques... de ces poisons qui te calment un instant et auront raison de ta vie... ou de ta raison...

— Oh! peu important la mort, la folie même. Tout est préférable à ce tourment!

Thierry se jetait sur le divan; son ami, comprenant l'inutilité de son insistance en ce moment, se retira et gagna sa chambre, une pièce peinte en camateu bleu qui occupait le second étage de la plus grosse des tours. Guy l'avait choisie pour la belle vue dont on y jouissait.

Il vint s'accouder à une des fenêtres, étroites et longues, avec des vitres taillées en losanges et enchâssées de plomb.

Irrésistiblement attiré, le regard de Lymbold, qui, un instant s'était promené sur l'étendue des bois baignée de la pâle clarté... de la lune, fut retenu par une lumière accrochée aux murs de Larcy.

Là, il le savait, vivait la belle jeune femme qui ressemblait à Gisèle, la disparue toujours chérie, Gisèle, qui était morte du chagrin d'être séparée de son mari... morte seule!... Quand, enfin, après six mois de guerre, les permissions étant établies, le capitaine de Lymbold accourut, il put seulement s'agenouiller sur une tombe. Quel martyr pour eux deux, cette attente, cette irrévocable séparation sans un pauvre revoir!

A cette réminiscence, des larmes coulaient sur les joues bronzées de l'explorateur.

Il évoqua Gisèle, avec un ardent désir de la revoir... de la presser contre sa poitrine.

Hélas!... la mémoire était-elle donc une chose si fragile! Il ne voyait plus nettement sa femme, l'image adorée s'éloignait, s'effaçait... Et c'était une autre silhouette, aussi distinguée, mais plus robuste, un autre visage, aussi beau, mais éclatant de vie et de santé, qui sortaient de l'ombre.

Coincidence renversante, cette inconnue aux yeux d'azur foncé, semblables à ceux éteints pour jamais, possédait une voix comparable à celle de la morte. Lymbold pouvait donc se donner encore l'illusion de croire entendre chanter Gisèle.

Et, le cœur battant, il prêtait l'oreille. A vol d'oiseau, Larcy était si proche. Hier, à pareille heure, ne perçut-il pas les sons d'un piano?...

Non... c'était le grand silence de la nuit, parfois le cri d'un oiseau, parfois des frôlements d'ailes... puis rien!...

Il songeait à descendre, à s'avancer jusqu'au Val-Perdu, lorsque quelques accents lointains parvinrent jusqu'à lui.

Alors, chose incompréhensible, comme attiré irrésistiblement par cette voix que les anciens eussent attribuée à quelque sirène et qui était celle

de l'amour, le grave Lymbold, celui qui, se jugeant invulnérable, hier encore se croyait aussi incapable de distinguer une femme que de vivre la paisible existence d'un employé, descendit l'escalier en courant, tira les verrous d'une poterne, et, par la plus courte des allées du parc, atteignit l'orée de la gorge où, sous les saules, dans le petit lac, la lune mirait son disque d'argent.

Les fils de fer se dressaient. Guy revint en arrière, et, prenant un élan, franchit la clôture.

Avant d'atteindre la cour de la ferme, dans la crainte de provoquer les aboiements des chiens de garde, il obliqua et, par une brèche de la haie, pénétra dans la prairie qui, de ce côté, touchait les murs du manoir.

Les fenêtres du salon étaient ouvertes. L'auditeur invisible entendait jusqu'aux moindres paroles.

Marguerite-Marie chantait cette ballade du *Vaisseau Fantôme* que Gisèle et son mari aimaient si particulièrement et que la jeune femme disait comme nulle autre :

. Hiva... a...
Avez-vous vu le vaisseau mort
Mât noir et voile rouge...
Un homme pâle veille à bord
Sans que jamais il bouge

Guy, bouleversé, s'appuyait à un tilleul. Une émotion indicible l'étreignait, émotion douce?... douloureuse?... Il n'aurait su le dire.

Mais l'explorateur, qui, cent fois en Afrique, perdu dans l'immensité du désert, vit sans frémir la mort le frôler, tremblait et pleurait.

Et la voix à l'expression pathétique s'adoucissait pour répéter :

Dans son malheur,
L'instant peut venir de la délivrance,
S'il trouve un cœur
Qui jusqu'à la mort l'aime avec constance,
Pauvre marin! quand dois-tu le connaître!

Au paroxysme de l'émotion, transporté, hors de lui-même, Lymbold, suspendu à des lèvres aussi invisibles que celles de Gisèle, ne savait plus s'il entendait la morte... ou la vivante...

Mais la voix se taisait; les volets du salon furent

tirés; au premier étage du manoir, des lumières s'allumèrent... l'une d'elles brilla longtemps... peut-être celle de la chanteuse; puis cette lumière s'éteignit enfin et Guy regagna Roc-Aigu.

Lorsqu'il atteignit le premier étage du château, le jaillissement d'une vive clarté fit pâlir la lueur falote de sa lanterne électrique.

Et la silhouette de Thierry se dessina dans l'encadrement de la porte cintrée qui, du palier, accédait à sa chambre.

Vu ainsi dans la pénombre, mince et élégant en son déshabillé de flanelle blanche, le Thierry d'autrefois apparaissait.

Aussi, Lymbold éprouva-t-il une impression pénible en retrouvant les accents lassés, brisés, d'une voix dont la maladie avait complètement changé le timbre.

— Hé bien ! disait cette voix, tu n'as pu résister à l'enchantement !... Tu espérais revoir... et, de plus près, tu as voulu entendre cette belle inconnue qui ressemble à ta femme !

— Ah ! toi aussi, tu as remarqué !...

— Oui, j'ai été frappé de cette ressemblance !

Sans doute le malade, subissant l'attraction de la sirène, avait dû, lui aussi, se rapprocher du manoir... assez pour reconnaître, du moins l'air de la ballade, puisqu'il ajouta en changeant un peu les paroles afin de mieux les approprier à la situation :

« Guy, pour toi également, dans ton malheur, l'instant peut venir de la délivrance, si tu trouves un cœur qui, jusqu'à la mort, t'aime avec constance. »

Et sa voix devenant heurtée, Thierry, repris de cette exaltation qui s'emparait de lui lorsque son esprit évoquait certains souvenirs, continua par ces paroles de la ballade :

« Puisse-t-il venir vers toi et vers une autre, cet amour dans lequel vous boiriez l'oubli ! »

— Thierry ! Thierry ! Qu'imagines-tu ? s'écria Lymbold, effrayé comme un dormeur que, brutalement, on arracherait à un rêve.

Mais déjà le malade se retournait en tirant violemment la lourde porte de chêne; elle se ferma avec un bruit sourd que se répétèrent les échos, soudain réveillés, de l'antique demeure.

X

— Je n'y tiens plus!... Avant de pousser jusqu'au Val-Perdu où, je l'avoue, je redoute de m'aventurer seule, je prétends me faufler dans ces bois si jalousement défendus.

— Comment vous y prendrez-vous, ma chère? Les fils de fer sont trop rapprochés pour que vous puissiez vous glisser à travers sans risquer de vous blesser.

— Je suis une personne réfléchie, Marite, le coup a été conçu avec préméditation.

Et Chantal retira de son sac à ouvrage une pince dont elle avait vu Plantaire se servir pour couper des fils de fer.

— Reste à savoir utiliser cet outil, ajouta-t-elle en se mettant à l'œuvre.

Mme Lubersac voulait croire encore à une espièglerie; du reste, comment les petites mains de Chantal accompliraient-elles une aussi dure besogne!

— Ce que femme veut, Dieu le veut! s'écria la jeune fille le visage en sueur et les mains déchirées. La brèche est ouverte, reste à entrer dans la place, sans laisser aux barbelures des lambeaux de ma robe!

Déjà, elle rassemblait les plis de sa jupe en crêpe Georgette et levait son pied cambré, chaussé d'un petit soulier plutôt de bal que de promenade.

Vraiment effrayée, Mme Lubersac s'était levée.

— Je vous en prie, ma chérie, ne commettez pas cette folie, songez aux dogues terribles.

— Je corromprai les cerbères; j'ai du sucre dans mon sac.

— Songez au juste mécontentement de votre tante, à ma responsabilité.

— Me croyez-vous assez simple pour révéler à Mme Felletin mon escapade, une escapade dont je pourrais fort bien revenir bredouille?

— Elle apprendra cette escapade... par vous, si ce n'est point par d'autres... ceci serait la moindre des conséquences fâcheuses que peut entraîner votre indiscretion.

« Le châtelain de Roc-Aigu est un malade, un malheureux, il se cache ! Et, en pénétrant chez lui, vous espérez le voir...

— Naturellement, interrompit-elle avec impatience. Je veux percer le mystère.

— Vous pouvez lui faire du mal !

— Pourquoi du mal ! Je prétends lui causer du plaisir. Songez-y, depuis longtemps, il ne voit que des négresses, lui, cet Adonis, cet artiste qui doit aimer le beau !

« Mais, ajouta-t-elle après avoir levé son regard vers sa dame de compagnie, vous voici pâle, tremblante, avez-vous une raison personnelle pour redouter de me voir tenter cette aventure ? Ne pouvez-vous avoir confiance en moi ? Vous aussi, mon amie, vous êtes mystérieuse, et j'en suis blessée !

Marguerite-Marie hésita ; une demi-confiance ne retiendrait pas Chantal, et il lui en coûtait de révéler ainsi brutalement son triste roman, sa souffrance, son humiliation.

— J'ai des soupçons quant à la personnalité de notre malheureux voisin, murmura-t-elle, mais aucune certitude...

— Hé bien !... je devine ce que vous soupçonnez et, pour vous, je veux savoir !

« Je ne suis pas aussi folle et dénuée de sensibilité que vous le supposez.

— Moi ! ne pas vous croire une bonne et tendre enfant ! Combien de fois ne vous ai-je pas défendue contre l'apparence de certains de vos actes et de vos paroles !

« Tenez, hier encore, intérieurement, je tentais de vous excuser... cependant... jugez-vous qu'il était aimable, charitable même de répondre par des railleries aux avances, aux déclarations timides de M. Maurice.

« Lui qui si gentiment venait de nous procurer le plaisir d'une belle promenade !

Chantal frappa un quartier de roc de sa haute canne brune.

— J'ai eu du chagrin... beaucoup de chagrin à voir son air navré... et même l'expression douloureuse qui s'est répandue sur le visage de ma tante m'a serré le cœur.

— Néanmoins, vous n'avez rien dit pour les consoler ?

— Je ne peux pas ; je ne dois pas leur laisser concevoir des espérances dont je n'entrevois pas la réalisation possible.

— Folle enfant ! Vous êtes si aimée à la Brionne et à Larcy !... Le bonheur pour vous serait là !

— Je n'en juge pas ainsi... mais, par cette diversion, en m'entraînant dans une discussion passionnante, vous espérez me retenir en deçà des barrières hérissées du domaine de monsieur le Hibou... Espérance vaine ! J'ai juré de connaître le secret de Roc-Aigu !... parce que ce secret, j'en ai le pressentiment, intéresse votre bonheur.

Ces derniers mots, Chantal les prononça si bas que Mme Lubersac ne les entendit point.

Déjà la jeune fille s'engageait dans un étroit sentier qui coupait les bois touffus. Prête à disparaître parmi les rouvres de chênes et les cépées de châtaigniers, elle cria :

— Aurez-vous le cœur de m'abandonner, dans cette forêt ? Des pièges y sont tendus pour les animaux féroces... du poison a été jeté jusque sur les fleurs... sans parler des chiens dévorants. Vous, madame Lubersac, chargée de veiller sur moi, de me servir de mentor, de me défendre !

Et, d'un peu plus loin :

— Dieu ! les belles digitales ! Et les ravissantes capillaires... là en ce creux de rocher où suinte un filet d'eau !

Marguerite-Marie ne songeait pas à répondre. Immobile, le cœur battant, elle écoutait.

Des froissements se faisaient entendre parmi les fourrés... et, soudain, des aboiements furieux retentirent. Cette fois, Mme Lubersac oublia tout ce qui n'était pas le danger trop réel couru par Chantal, du fait des terribles chiens policiers. Fille

de soldat, d'instinct elle vola au secours de l'enfant et, afin d'atteindre plus vite l'endroit d'où venaient les aboiements, elle prit un sentier qui paraissait y mener directement, lorsqu'une voix commanda :

— Saur!... Léda!... Ici!

Ah! cette voix! Elle arrêta l'élan de Marguerite-Marie comme celui des deux dogues qui, avec des grognements sourds, revenaient vers leur maître, tandis qu'une autre voix, inconnue celle-ci, disait :

— C'était une voleuse de fleurs! Elle a plus de peur que de mal, envoie-moi Bashir avec des cordiaux!

Alors, seulement, Marguerite-Marie reprit son ascension et, rapidement, atteignit une étroite clairière où, en effet, un mince filet d'eau arrosait des capillaires.

Chantal, pâle, les paupières closes, était tombée au pied d'un chêne, son chapeau restait accroché à une branche et une hampe de digitales s'inclinait vers ses cheveux noirs.

Un homme était agenouillé près d'elle. A la vue de Marguerite-Marie, il se releva et leurs mains s'unirent pour étendre la jeune fille sur la mousse.

Dès que Mme Lubersac lui eut baigné le front et les tempes avec de l'eau froide, Chantal ouvrit les yeux.

Et ses premières paroles furent pour s'excuser de sa curiosité... et de sa désobéissance.

Lymbold sourit avec indulgence à cet enfantillage que Saur et Léda auraient châtié bien durement sans l'intervention du châtelain.

L'explorateur disait cela un peu plus tard de sa voix grave, à l'accent pur, quand il escortait les jeunes femmes jusqu'à la fontaine.

On se dirigeait vers le portail, et, en suivant l'allée, Chantal se sentait les jambes molles; parfois, un frisson la secouait, mais, pour rien au monde, elle n'eût voulu avouer sa fatigue; elle se jugeait si sotte! S'être pâmée telle une marquise de cette époque bucolique qui précéda la grande Révolution; il fut à la mode, en ce temps frivole, d'être sensible à l'excès, de perdre ses sens à la moindre émotion. Mais elle, Chantal Aubery, cette jeune fille moderne

qui se piquait d'avoir le genre américain !... Combien Nicole Griffet se moquerait, si elle apprenait la fin de cette équipée !

Dissimulant son ennui et son humiliation, elle entretenait avec l'explorateur une conversation à laquelle Marguerite-Marie ne prenait nulle part.

Celle-ci, insoucieuse des regards admiratifs, émus, qui, souvent détournés, mais irrésistiblement attirés, revenaient toujours vers elle, marchait absorbée par cette pensée unique :

« En la voix qui avait appelé Saur et Léda, bien que le timbre en fût changé, brisé, elle venait de reconnaître la voix de son mari ! »

Ainsi ses soupçons — ses pressentiments — étaient fondés ! Ce maniaque, cet être désabusé, gravement atteint, c'était ce Thierry que Mme Liliane Chambley, avec de si instantes recommandations, lui confia en mourant.

Lymbold eut conscience du trouble de la dame de compagnie.

Lui qui, hier encore, confiné dans sa douleur, passait dans le monde indifférent à l'impression qu'il produisait sur les cœurs féminins, en vertu de cette fatuité si commune à la plupart des hommes, attribuait à cet émoi une cause à laquelle, pour l'instant, il était complètement étranger.

Même par le détour de la grande allée, on atteignit vite le Val-Perdu, et Chantal, sans s'arrêter, s'engagea sur le pont. Elle craignait que l'étranger ne s'aperçût de la brèche ouverte dans la clôture.

Près de la fontaine, plus bleue que jamais par cette matinée radieuse, Lymbold quitta les jeunes femmes. Incliné devant elles, il sollicita l'autorisation de se présenter ce même jour à Larcy, afin de prendre des nouvelles. Il était désireux du reste d'offrir ses hommages à Mme Felletin.

— Ma tante sera très heureuse de vous recevoir, mais vous me feriez plaisir de ne pas souffler mot du danger que j'ai couru. Ma santé n'en sera point ébranlée, je crains qu'il n'en soit pas ainsi de celle de Mme Lubersac. Chère, vous voici aussi pâle que je l'étais tout à l'heure.

Cette remarque eut le don de ramener brusque-

ment des couleurs aux joues incriminées et aussi d'arracher Marguerite-Marie à ses douloureuses réminiscences.

Elle joignit ses remerciements à ceux de Chantal et exprima sa reconnaissance.

Les yeux mi-clos, Lymbold écoutait; avec un accent différent, la dame de compagnie avait beaucoup des intonations harmonieuses de la voix éteinte.

Aussi, en remontant vers le château, la démarche de l'explorateur perdait cette régularité, cette élasticité qui lui permettaient de couvrir de longues distances.

Il faisait quelques pas rapides; puis, s'arrêtant, regardait autour de lui.

C'est que... parmi les cépées et les rouvres penchées vers les digitales ou les capillaires, il suivait deux silhouettes imprécises, fantomales... celle de la morte... et celle de la vivante.

Il passa la main sur son front, comme pour chasser l'obsession. Cette dualité de pensées, de sentiments, lui causait du malaise, du remords.

Guy était-il capable d'oublier Gisèle, d'aimer une autre femme?... ceci amené par une ressemblance... un attrait purement physique.

Cette inconnue ne pouvait avoir l'âme exquise de la morte, ce cœur si tendre que l'inquiétude et la séparation le brisèrent.

« Entre des âmes immortelles, murmura-t-il, l'amour... un amour aussi complet, aussi grand, aussi passionné que le nôtre, doit être unique... »

Absorbé, Guy atteignait un rond-point où, alentour d'un puits à l'antique ferronnerie, Zulma avait disposé des sièges et des gradins chargés de ces plantes épineuses dont le malade supportait exclusivement la vue.

Lymbold tressaillit lorsque, avec un empressement inusité et d'une voix qui retrouvait des intonations vibrantes, Thierry lui posa cette question :

— Hé bien ! Comment s'est terminée cette aventure ?

— Mlle Aubery voulait paraître remise de sa

trayeur, mais Mme Lubersac n'aurait pu cacher l'émotion violente qu'elle a ressentie.

— Celle-ci était-elle éloignée du lieu de l'agression quand j'ai appelé Saur et Léda ?

— Non ! elle gravissait le raidillon qui mène à la clairière, théâtre de l'accident.

— Ah ! dit simplement Thierry, sûrement elle a dû m'entendre.

Il n'ajouta rien, mais sa pâleur s'accrut et, durant le déjeuner, touchant à peine aux mets, il demeura silencieux, avec cet air accablé, absorbé, qui présageait une crise.

Lymbold cherchait vainement un sujet de conversation capable d'intéresser son cousin. À ces essais, Thierry répondait par quelques monosyllabes.

Puis, le silence retombait dans la vaste salle à manger aux poutrelles brunes, à la cheminée de pierre en auvent, au dallage formé de petits cailloux où les deux convives, servis par Bashir, semblaient perdus.

Enfin Guy parla de son domaine de Brévigny, de l'habitation ancestrale qu'il avait réparée au moment de son mariage et aménagée avec tout le confort moderne.

Thierry avait fait des séjours, seul ou avec sa mère, dans cette belle maison du XVIII^e siècle, au temps de ses joyeuses vacances, et plus tard de ses congés. Non loin de Brévigny, il possédait des fermes qui lui venaient des Chambley.

Ces souvenirs de jeunesse, un instant, parurent intéresser le malade ; il écoutait son cousin rappeler leurs excursions, vanter la poésie et le charme du coin où il avait vu le jour.

— A quel point tu aimes la Lorraine... Et Brévigny ! Encore, après ton malheur, tu y restes attaché.

— J'y suis né !... Gisèle a voulu reposer dans notre chapelle, plutôt que dans leur caveau de Neauples : « Je veux t'attendre là près de tes parents, » m'écrivait-elle dans sa dernière lettre.

— Ceci est une raison... puis, tu es Lorrain, rien que Lorrain.

— Avant d'être Lorrain, je suis Français.

— Moi aussi, je suis Français !

Et il continua, passant du silence à cette volubilité nerveuse qui, parfois, succédait à ses mutismes.

— Mais avant d'être Français ? Que suis-je ? Quel sang domine en moi ? Pour quel pays ai-je le plus d'attaches secrètes ?

« Est-ce pour la Bretagne sauvage : j'y suis né... mon père mourut à Brest, j'avais deux ans quand on m'emporta.

« Est-ce pour les plaines blondes, les vallées vertes où vécurent les Chambley ?... Peut-être.

« Je crus aimer aussi ces îles lointaines à la végétation paradisiaque où, avant ma mère, trois générations de d'Arthenay se succédèrent en s'enrichissant... Tu le sais, je n'ai pas pu y vivre un mois !

« Avant de me terrer ici, je voulus connaître ce castel de Saint-Clar auquel ma grand'mère était si attachée, un castel qui dresse vers le ciel de la Gascogne ses tours aux toits écrasés et ses murs couleur d'ocre. De la terrasse, on découvre les Pyrénées, mais lorsque j'entrepris ce pèlerinage, le soleil brûlait ; les longs coteaux couverts de chaumes desséchés semblaient prêts à flamber ; la vue de ce paysage aride augmenta mon angoisse. Et les cyprès qui font une garde d'honneur au castel me parurent ombrager des tombes.

« Pour ces Saint-Clar qui durent être courageux, gais et vantards, — des don Quichotte, des d'Artagnan, — je ne me sens aucune sympathie. Je les juge des pantins, des paillasses, à l'esprit aussi mobile que les ailes des moulins à vent, démantelés aujourd'hui, qui jalonnent leurs coteaux.

— A tout encore tu préfères Velizes, la maison ancestrale des Chambley.

— Là, je connus le bonheur !... un bonheur éphémère, telle une de ces fleurs de cercus.

Il montra sur la colonne épineuse d'une plante grasse des pétales blancs prêts à s'épanouir.

— Ces fleurs magnifiques, au parfum enivrant, ne durent que douze heures !

— Hélas ! Qui saurait se vanter de conquérir un bonheur durable !

— Ton bonheur, Guy, s'est épanoui ; tu en gardes

un souvenir attendri. Il pourrait renaître... tandis que pour moi !

Thierry repoussa la tasse de moka, encore à demi remplie, jeta au loin son cigare et courut vers cette salle, vers ce divan qu'il ne quitterait, hélas ! que pour user des dangereux anesthésiques qui, en échange d'un instant de calme, le conduisaient à la folie.

Navré, s'accusant d'avoir encore provoqué cette crise, Lymbold regagna sa chambre.

Lui, qui, si bien, savait occuper sa solitude, jugea, cet après-midi, le temps long.

Il abandonna vite le manuscrit où il notait le compte rendu de sa dernière exploration ; il ne retrouvait pas cette exactitude à rappeler les événements, ce beau français, ce coloris, ce sentiment de la nature qui faisait de lui un écrivain de grande valeur.

Il bâilla sur les journaux et ferma une revue scientifique, afin d'ouvrir un roman.

Parfois, il consultait sa montre et, sans se l'avouer, pensait que l'instant où il pourrait se présenter à Larcy tardait beaucoup.

Enfin, dès trois heures, en dépit d'une chaleur supportable seulement pour un vieux Saharien, il sortit après avoir accordé quelques soins à sa toilette...

Debout devant l'une des fenêtres à meneaux, dont il avait entr'ouvert l'un des châssis, Thierry regardait s'éloigner son cousin.

Dans ses yeux meurtris, une expression de fatalisme désespéré pouvait se lire, tandis qu'il murmurait :

« La destinée de Guy... la mienne... celle de Marguerite-Marie vont se décider. »

XI

Ce jour-là, Mme Felletin ne se trouvait pas à Larcy; avec Maurice, dès le matin, elle était partie pour des domaines éloignés, afin d'y procéder à des ventes de bois.

Le déjeuner achevé, Chantal, qui « crânait » toujours, se laissa pourtant décider à faire la sieste.

Ayant instamment recommandé à Babyle de l'éveiller si un visiteur se présentait au château, elle passa un peignoir et se jeta sur son lit; secouée comme elle l'avait été par sa frayeur du matin, elle ne tarda point à tomber dans un profond sommeil.

En revanche, Mme Lubersac n'eut même pas la pensée de chercher à se reposer.

La même pâleur sur son visage, un cerne sombre sous les yeux, la bouche serrée afin de retenir ses sanglots, elle s'assit dans l'embrasement de la fenêtre de sa chambre d'où elle pouvait surveiller le chemin du Val-Perdu... et de Roc-Aigu.

Un pressentiment lui disait que l'hôte du château n'attendrait pas jusqu'au lendemain pour se présenter à Larcy.

L'attente ne fut point longue. La pendule marquait à peine trois heures et un quart, quand, entre les haies vives, la jeune femme distingua la haute silhouette de l'explorateur.

En hâte, mais à pas feutrés, afin de ne pas réveiller Chantal, Marguerite-Marie descendit au rez-de-chaussée où Babyle, enfermée dans sa cuisine et occupée à des conserves de petits pois, ne s'aperçut même pas que la dame de compagnie introduisait un visiteur dans le salon.

Aussi émus l'un que l'autre, Lymbold et Mme Lubersac, ayant échangé les formules banales en usage pour se saluer, étaient maintenant en présence.

Elle avait offert un fauteuil au jeune homme et venait de s'asseoir.

— Madame, dit alors Guy, au cours de notre entrevue si mouvementée de ce matin, j'ai omis, dans mon trouble et en remarquant votre émotion, de me présenter à vous; permettez-moi de réparer cette omission.

— C'est inutile, monsieur!... En reconnaissant, à sa voix, Thierry Chambley-Saint-Clar, j'ai compris que vous étiez M. de Lymbold, l'explorateur, l'écrivain bien connu et en même temps le cousin, l'ami, le seul ami de celui qu'on nomme ici le Hibou des Ruines!

Guy s'inclina et regarda la jeune femme admirablement belle, avec son visage transfiguré par la violence de ses sentiments.

Il s'était levé; une lumière vive l'éclairait soudain. Lui aussi devinait la vraie personnalité de la dame de compagnie de Mlle Aubery.

Et, à la douleur, à la déception, à l'angoisse qui l'étreignaient, il voyait clair en lui.

Alors, Lymbold perdit, un instant, son empire sur lui-même; il oublia la justice et la bonté qui lui étaient habituelles; parce qu'il souffrait, il voulut faire souffrir.

Il répliqua durement :

— Oui, je suis le seul ami du malheureux qui ne supportera pas beaucoup plus longtemps la douleur que lui causa l'abandon d'une femme sans pitié... et sans...

— Achevez donc, monsieur; lorsque vous aurez fini de m'insulter, je me défendrai...

Et, comme il se taisait, elle continua :

— On peut avoir du cœur, de la pitié, et se refuser, par fierté, par respect de son nom, à jouir d'un luxe qu'on vous reproche avec des mots plus blessants que des soufflets.

Debout à son tour, reprise de cette violence, de cet orgueil, de cet esprit de bravade qu'elle tenait de son père, elle s'écria :

— La femme dont vous parlez avec une sévérité si injuste, c'est moi... moi, Marguerite-Marie de

Malecroix, que, je le comprends, votre cousin vous a dépeinte sous les plus noires couleurs.

— Ceci est faux ! Thierry m'a parlé une seule fois de vous. Et c'était pour vous défendre. J'ignorais alors la personnalité que vous cachiez sous un nom d'emprunt.

— Lubersac est le nom de ma mère ; il est éteint. Je jugeai que j'avais le droit de le porter.

« Avec ce nom, j'ai gagné ma vie et rejeté le luxe dont on prétendait me faire l'aumône.

« Mais cette entrevue a trop duré ; je vais prévenir Mlle Aubery. Si j'ai tardé, c'est que je voulais une explication entre nous ; elle sera complète lorsque je vous aurai affirmé ceci : depuis ce matin seulement, j'ai la certitude que Thierry Chambley-Saint-Clar et le châtelain de Roc-Aigu ne sont qu'un. Avant, j'avais de fortes présomptions pour croire mon mari mort. Cette découverte m'a révélé votre nom, m'a expliqué pourquoi ma vue vous émouvait.

« Votre cousin et sa mère avaient constaté une ressemblance entre moi et Mme de Lymbold.

« Adieu, monsieur, vraisemblablement nos chemins ne se croiseront plus ; je ne crois pas devoir m'exposer à rencontrer celui qui, en me forçant à quitter son foyer, m'a jetée dans cette situation affreuse de femme séparée... et pauvre, dont, en ma présomption et mon inexpérience, je n'avais point prévu les peines et les dangers.

Au moment de sortir, elle ajouta d'une voix qui se brisait :

— Vous avez été très dur pour celle dont les traits vous rappelaient ceux de votre Gisèle tellement bonne et tendre. Si vous eussiez pris conseil de la disparue, vous vous seriez montré plus pitoyable...

Guy s'avançait, prêt à protester, à réparer ; mais, déjà, la porte se refermait. Des pas pressés firent résonner l'escalier de pierre, bientôt le couloir d'en haut : la dame de compagnie allait prévenir Mlle Aubery que le visiteur attendu était au salon.

L'entrevue des jeunes gens ne pouvait être longue, leur désir de l'abrégé étant réciproque.

Aussi, les compliments échangés, lorsque Chantal, non sans confusion, eut renouvelé ses remerciements

et que la conversation se fut trainée un moment en parlant de l'aspect et des coutumes de la Creuse pour finir par l'Afrique et le Sahara, on se sépara avec allègement.

Le trouble de l'explorateur n'échappa point à la jeune fille; elle ne douta pas qu'il n'eût vu Mme Lubersac. Que s'était-il passé entre eux?... Déjà un roman s'échafaudait dans sa tête, quand elle heurta d'un coup léger la porte de la chambre de son amie.

Avec stupéfaction, elle aperçut une valise ouverte, déjà emplies de linge et de vêtements, et, très en évidence sur la table à écrire, une enveloppe mauve où était tracé le nom de Mme Felletin.

A cet instant, Marguerite-Marie apparut, un sac de voyage en main.

— Chère! Vous partez?

— Je pars!

— Vous aurez le courage de me quitter, de m'abandonner, lorsque j'ai tant de chagrin de la mort de grand-père! lorsque, vous le savez, votre présence m'aide seule à supporter cette vie de Larcy et la compagnie de la châtelaine! Et vos bons conseils, vos encouragements, allez-vous m'en priver, au moment où ils commençaient à porter des fruits? Ne suis-je pas plus gentille avec ma tante?...

Chantal nouait ses bras au cou de son amie; oubliant le ridicule de cette sensibilité si démodée, elle pleurait à chaudes larmes.

— Ma chérie, ma petite fille, ne m'accusez pas, plaignez-moi plutôt; songez au sacrifice que j'accomplis en vous quittant, en quittant votre tante si bonne pour moi, moi, si seule, si dénuée, si abandonnée! Ah! Chantal, ne dédaignez point les affections qui vous entourent! Que ne donnerais-je pas pour posséder une tante Séverine, un ami comme Maurice, de fidèles serviteurs même...

— Mais que vous arrive-t-il, Marite, vous êtes hors de vous. Je le comprends, au moins un de mes soupçons se trouve fondé. Ne pouvez-vous jeter votre chagrin dans mon cœur?

— Pas aujourd'hui, je suis trop troublée et le temps me presse. En me hâtant, j'attraperai le train

de Moulins. Voudriez-vous prier Plantaire de me conduire à la gare.

— Ne pas attendre ma tante! Quel prétexte invoquer?...

— N'en donnez aucun. Demain, à elle, à vous, dans une lettre, je dirai la triste vérité.

Puis, essayant d'un geste résolu les larmes qui, en dépit de ses efforts, débordaient de ses yeux, elle boucla sa valise et, pendant que Chantal s'éloignait afin de prévenir le domestique, elle termina ses préparatifs de départ.

En la victoria où elle avait pris place à côté de son amie, Chantal, pour la troisième fois, faisait promettre à Marguerite-Marie de demeurer à l'hôtel des Ryaux jusqu'à son retour qui serait prochain. Elle s'interrompit, un ronflement d'auto se faisant entendre.

— L'automobile noire! Le Hibou des Ruines! En plein soleil!... Il renoncé donc à se cacher! Dieu qu'il est beau! Un héros de roman!...

On atteignait la gare; le train s'annonçait. La jeune femme n'eut que le temps de prendre son billet et de gagner le quai.

.....

Un moment après le départ de son cousin pour Larcy, Thierry, saisi du désir de s'enfuir, de dévorer de l'espace, qui, parfois, s'emparait de lui durant ses crises, commanda la voiture.

— Où le maître désire-t-il que je le conduise? questionna Bashir.

— Où tu voudras! Et à grande allure.

C'est ainsi qu'après un long détour qui les avait amenés à traverser la Brionne, le châtelain et Bashir dépassèrent l'équipage de Mme Felletin.

A la vue de la victoria de Larcy, des bagages que Plantaire avait placés près de lui et surtout en constatant combien le visage de Marguerite-Marie était bouleversé, Thierry comprit la vérité. Elle fuyait!... Et, encore, c'était lui qui la chassait!

« Je ne la verrai plus! » murmura-t-il en appuyant sa tête au capiton soyeux.

Mais... un coup de sifflet strident retentissait... les

halètements de la machine emplirent un instant la vallée, puis elle reprit sa course.

Penché à la portière, insoucieux des regards indiscrets, il voyait passer ce rapide qui emportait sa dernière joie, son dernier espoir...

Il aperçut sa femme. Et, un désir fou de l'atteindre, de la saisir, s'emparant de lui :

— Suis le train ! commanda-t-il.

A une vitesse insensée, en une course qui aurait pu être une course à la mort, l'automobile suivit l'express de Moulins, puis, la voie ferrée qui s'engageait dans une tranchée s'éloigna de la route.

Bashir dut s'arrêter : un troupeau de vaches encombrant le passage.

Avant de continuer, le chauffeur se retourna afin de prendre des ordres.

Thierry, le visage livide, les yeux fermés, demeurait immobile !

« Pauvre maître, murmura Bashir, lui avoir beaucoup chagrin. »

Et, sans rien demander, il revint à Roc-Aigu.

XII

Dans la chambre octogonale, peinte en camaleu bleu, où Lymbold était monté après sa visite à Larcy, Thierry entra sans frapper.

— Guy, s'écria-t-il, elle est partie ! Combien elle me hait ! Moi qui étais venu en ce lieu sauvage, poussé par le désir de l'entrevoir, de respirer le même air qu'elle. Dès qu'elle a connu ma présence, elle a pris la fuite !...

La voix navrée, la détresse de celui auquel il conservait la tendresse protectrice d'un grand frère, arracha Lymbold à sa préoccupation. Un moment, afin de consoler son ami, il oublia sa propre souffrance.

Il ouvrit les bras, serra le malheureux contre sa

poitrine et trouva les mots tendres qu'eût trouvés une mère ; puis, hélas ! nul n'est sans défaut, obéissant à son orgueil, à son amour-propre blessés, il eut le peu de générosité d'accabler de nouveau Marguerite-Marie... ceci parce que, un instant, il devait en convenir, elle avait occupé la pensée et touché le cœur de celui qui, en sa présomption, se croyait invulnérable.

— Ta femme ne vaut pas les regrets qu'elle laisse de l'orgueil blessé, de la rancune, voici ce qui la domine. Elle est la digne fille des Mâlecroix !

— Elle t'a révélé son nom véritable, elle a dû le faire avec violence... C'est étrange... Calme, douce dans l'ordinaire de la vie, Marguerite-Marie a des colères terribles quand elle se croit accusée injustement. Ah ! combien elle était hors d'elle, en ce jour maudit où elle partit, après m'avoir jeté les bijoux que je lui avais donnés.

— C'est une orgueilleuse, rien de plus ! Une vraie femme eût deviné tes souffrances, ta maladie, et t'aurait excusé. Il est des nuances, des délicatesses des inconséquences dans le cœur humain ; mais Gisèle, avec son âme d'ange, comprenait tout... si heureuse de soulager, de consoler. Il t'eût fallu une Gisèle !

— Guy, tu es injuste, ma femme était remplie de qualités, je te le répète, c'est par mon peu de tact, mon défaut de bonté que j'amenai notre séparation.

« Tu ne peux juger du reste équitablement de cette lamentable histoire, car tu n'as rien su de mon mariage ni des mois qui le suivirent.

« En 1919, tu étais déjà parti pour cette longue exploration de la région du Tanganyika. Durant des mois, on fut sans nouvelles de toi, et, lorsque j'en reçus, j'étais incapable d'écrire.

« Je veux te faire le récit de ces événements. Ensuite, tu te prononceras.

Thierry s'assit et, appuyant sa tête au dossier du fauteuil Henri II, il commença...

— L'année qui précéda la guerre, je servais sous les ordres du colonel de Mâlecroix, un homme charmant, mondain, d'une éducation raffinée, tel un marquis du grand siècle. Avec cela, d'un courage, d'une

hardiesse, d'une témérité qui causèrent sa mort.

« Je voyais souvent sa fille, déjà une jolie et grande fillette que le colonel gâtait... et oubliait tour à tour, la ruinant par surcroît.

« J'admirais son sérieux précoce, sa réserve, son amour du travail, et ses beaux yeux bleus qui osaient se lever vers les miens parce qu'elle y lisait de la sympathie. Alors, quand ma mère manifesta son désir intense de me marier, voulant lui procurer une dernière joie et m'éviter d'humiliants refus, je lui pariai de Mlle de Mâlecroix.

« Par un de mes anciens chefs dont la femme était l'amie de la générale des Ryaux, il fut facile de la retrouver. Depuis sa sortie de pension, Marguerite-Marie vivait chez sa marraine qui, durant la guerre et jusqu'en 1919, dirigeait l'ambulance de Pau. Mlle de Mâlecroix ne possédait qu'une dot insignifiante ; afin de payer les dettes de son père, elle avait sacrifié l'avoir de sa mère. Mme des Ryaux lui assurait cent mille francs, mais seulement après sa mort ; celle-ci sut faire entendre à sa filleule que j'étais, malgré mes blessures, un parti inespéré.

« Marguerite-Marie accepta en disant qu'elle, une fille de soldat, serait trop heureuse de se dévouer à une victime de la grande guerre.

« C'était l'expression d'un sentiment honorable, j'en fus offensé... d'autant plus que la générale ne cessait de faire ressortir le dévouement, le patriotisme de sa filleule. Saisis-tu la cause intime de ce froissement ?

— Non, je l'avoue.

— Tout de suite j'avais aimé Marguerite-Marie.

— Elle l'ignorait...

— Hé bien, je lui en voulais de ne pas avoir compris cet amour... de ne m'accepter que par pitié !

« Aussi, dès le début de notre mariage, je lui fis un grief de son attitude ; ses attentions... maternelles, me semblait-il, sa sollicitude pour ma santé eurent le don de m'exaspérer ; je répondis par des railleries, par des sarcasmes ; justement froissée, Marguerite-Marie se replia sur elle-même et se montra froide, gênée.

« Alors, m'étant pris en aversion depuis la perte de mes avantages physiques, j'en vins à penser que ma femme, éprouvant de la répugnance à mon endroit, ne m'avait épousé que pour ma fortune.

— Maladivement, tu t'exagérais ton état !

— Quoi qu'il en soit, ces idées me devinrent une souffrance... d'autant plus torturante qu'une jalousie atroce s'empara de moi.

« Par atavisme, par goût personnel, Marguerite-Marie aimait le beau en tout. Les voyages, les distractions mondaines, le luxe que j'avais été heureux de lui offrir, au début de notre mariage, l'encharmaient ; sa beauté, sa distinction lui valaient des succès, des compliments... Je l'ai pensé depuis, elle, irritée de mes reproches, de mes railleries, afin de me braver se mit en frais de coquetterie avec les hommes.

« Retenu par mon misérable orgueil, je n'osais pas lui avouer ma jalousie, ma détresse, et, à propos de rien, je commençais à lui faire des scènes. A distance, je sens l'odieux de ma conduite ; mais, alors, ma maladie, qui atteignait son apogée, m'enlevait toute notion du mal que je nous faisais.

« Et nous étions seuls, sans un bon conseil ! Et la générale des Ryaux, avec laquelle Marguerite-Marie entretenait une correspondance suivie, montait ma femme contre moi, ceci, parce que, manquant à mes devoirs, disait-elle, j'avais décliné plusieurs fois ses invitations.

« De scène en scène, la vie devenait intolérable à notre foyer. Marguerite-Marie, par des prodiges d'énergie, conservait son calme, mais, un jour où, au paroxysme de la souffrance, je lui avais jeté en termes absolument blessants mes doutes et mes griefs, elle me répondit avec une violence inouïe et osa me menacer de partir.

« — Oh ! je suis tranquille, lui répondis-je, vous n'abandonnerez point le luxe et la fortune. Pour les posséder, n'avez-vous pas vendu votre jeunesse et votre beauté ? »

« Guy, je tremble encore au souvenir de l'effet que produisirent ces paroles.

« Ma femme dégrafa son collier de perles, enleva

ses dormeuses, se dépouilla de ses bagues, de belles bagues qu'elle aimait, et, jetant le tout sur la table à laquelle je m'appuyais :

« — La mesure est comble, disait-elle tandis que des larmes ruisselaient sur ses joues, je ne veux plus accepter de vous une obole ! Ni ces bijoux surtout dont vous m'aviez comblée ! Si, cependant, je conserverai mon alliance, elle représente un sacrement que Dieu seul pourra rompre !..

« Tout à fait dément, je répondis par un éclat de rire et je partis pour un concert.

« Lorsque je rentrai, elle était loin déjà.

« A ma pauvre nourrice, tout en larmes, qui accourait pour me consoler, j'affirmai être satisfait du départ de ma femme ; j'eus même le courage, si on peut nommer cela du courage, d'adresser un billet blessant à la fugitive ; puis, le deuxième jour après le départ, la fièvre me terrassa ; je restai une semaine entre la vie et la mort.

« Je sortis de cet accès, calmé, clairvoyant... et combien malheureux !..

« A la violence de mon chagrin, je compris à quel point j'aimais ma femme.

« Dès ma convalescence, Zulma me remit une lettre de Marguerite-Marie, dont je ne pouvais méconnaître la sincérité.

— Il fallait écrire à ta femme, tenter de la revoir !

— Deux fois je lui écrivis des lettres d'excuses où j'avouais ma folie, mon amour aussi.

« Ces lettres demeurant sans réponse, je me présentai à l'hôtel des Ryaux.

« Ces dames, me fut-il répondu, avaient quitté Moulins depuis quelque temps ; elles voyageaient.

« Tu connais le reste de ma triste odyssée... Après avoir déposé la dot de Marguerite-Marie chez un notaire auquel je donnai ma confiance, en le chargeant de remettre ces quarante mille francs à ma femme, je quittai la France. J'espérais oublier... me guérir... espérance vaine ! Le désir irrésistible de revoir Marguerite-Marie me poursuivit partout. Par un détective, je savais où elle vivait, la situation qu'elle occupait.

« Ayant eu le soin de répandre le bruit de ma mort

par des entrefilets de journaux, j'achetai Roc-Aigu ; j'y trouvai la solitude ; j'y jouissais, parfois, du seul bonheur auquel j'aspire.

« La curiosité d'une petite fille a détruit cette pauvre joie, augmenté mes remords.

— Je vois dans cet événement une intervention providentielle. Le mensonge que tu avais répandu est détruit ; parmi tes torts, ce mensonge est le plus grave !

— Ah ! tu m'accuses...

— Je vous accuse... et je vous excuse tous les deux.

Thierry se redressa.

— Suis-moi. Je veux que tu lises cette lettre...

« Et, cependant, après l'avoir lue, c'est moi seul que tu condamneras !...

XIII

De l'après-midi, Thierry ne sortit pas de sa chambre et il ne parut point au dîner.

Lorsque Lymbold eut achevé son repas solitaire, il vint s'asseoir près du vieux puits.

Une brise rafraîchie passait sur les bois ; dans les lointains, des jeux de lumière et d'ombre se mouvaient ; des oiseaux pépiaient un adieu au jour et, des vallons, montaient les roulades des rossignols qui, eux, préludaient à un hymne à la nuit.

Guy, ce soir-là, ne goûtait pas la poésie de ces choses, ni le calme de la nature.

Il souffrait pour son ami, pour lui aussi... et sa déception lui prouvait à quel point il s'était attaché à Marguerite-Marie. Il avait voulu s'aveugler sur ses propres sentiments. Evidemment, si cette femme n'eût pas ressemblé à Gisèle, il ne l'aurait point remarquée. Mais, par la suite, n'était-ce pas pour elle qu'il recherchait toutes les occasions de la voir... à l'église, à des offices, à des messes où, sur semaine, il était certain de la rencontrer ; poussé par le même

espoir, la plupart de ses promenades le ramenaient à Larcy.

Quelle imprudence ! Combien il jouait avec le feu ! Lymbold frémissait. Quel désastre si, sans se connaître, un amour passionné était né entre lui et la femme de Thierry !

Il ne douta pas que la protection de la chère morte n'eût amené la découverte de la vérité.

Plus librement que les jours précédents, sa pensée s'élevait vers Gisèle ; il lui parut qu'elle se penchait, afin de l'encourager, de l'appeler vers ces régions éthérées où seulement peuvent s'épanouir les amours mystiques et pures inconnues ici-bas.

Et le cœur tendre de la disparue l'incitait à la justice, à l'indulgence, lui inspirait le désir ardent de réunir les époux, de faire du bien à son ami. Du bien ? de la rougeur monta au front de l'explorateur. Avec de bonnes intentions, il martyrisait Thierry, qui, avec la subtilité des nerveux, avait pénétré les sentiments de son cousin. De là venaient ses crises plus fréquentes.

Lymbold prit dans son portefeuille la lettre de Marguerite-Marie ; il voulait la relire posément, sans fièvre, et s'attacher à pénétrer l'âme de celle qu'il souhaitait sincèrement ramener à son devoir.

« Thierry, avait écrit Mme Chambley, je pars ; je suis restée plus que ne le commandait ma dignité ; mais, il m'en coûtait de désertier mon poste, moi une fille de soldat, et, surtout, de manquer à la parole que j'avais engagée à votre mère dont la bonté, j'en suis certaine, eût empêché notre malheur.

« Je déserte... je renie mon devoir, moi une chrétienne ; mais vous m'y forcez, car, pour me retenir, je ne puis avoir la pensée que, en restant, je vous ferai du bien.

« Vous en êtes venu à me prendre en horreur. Je n'imagine pas comment je pourrai arriver à modifier votre jugement si injuste et je n'ai plus la force de supporter vos injures sans m'exposer à tomber dans des violences dont je rougissais.

« Thierry, vous m'avez traitée comme la dernière des créatures. Et cependant, quelles sont mes fautes ?

« J'étais seule au monde, dans une situation

pénible. La générale ne me permettait pas de chercher un emploi; d'autre part, je souffrais d'être à sa charge.

« Je n'avais point la vocation religieuse, moins encore celle du célibat; vu mon manque de fortune, je savais que les épouseurs seraient rares.

« Aussi, ma joie fut grande, quand on me communiqua votre demande. Il me semblait que ma mère vous envoyait vers moi. Je conservais un si merveilleux souvenir du bel officier qui daignait jadis s'occuper de Marguerite-Marie. J'avais cru lire de la sympathie dans vos yeux admirables; vous étiez celui auquel je rêvais, et, durant la guerre, que de cierges n'ai-je pas placés, à votre intention, aux pieds de la Vierge.

« Comment, avec ces sentiments, n'aurais-je pas été heureuse et fière que, en vos jours d'épreuve, vous eussiez songé à moi.

« Avec une grande joie, je répondis donc affirmativement à votre demande; si j'avais possédé la fortune de ma mère, cette joie eût été sans mélange, car, par un pressentiment, venir à vous les mains vides mettait une ombre à mon bonheur.

« Néanmoins, quels beaux rêves échafaudait ma folle imagination.

« Avec mon inexpérience, ma confiance exagérée en moi, je ne doutais pas de vous rendre la santé, de vous donner du bonheur!...

« Et je posséderais un mari, des enfants, une mère! Vos cicatrices, j'en étais fière!... Je bénissais Dieu qui me permettait de me dévouer à l'un des héros de la guerre.

« Tout ceci, Thierry, vous l'auriez cru, si j'avais été une-héritière, peut-être simplement désireuse, en vous épousant, d'augmenter sa fortune.

« Mais avec cet inconscient mépris que ressentent certains riches à l'endroit des gens de leur monde devenus pauvres, vous deviez me juger intéressée et hypocrite.

« Votre mère partie, elle si admirablement bonne et délicate! vous ne m'avez plus celé vos soupçons.

« Mon allègement à ignorer désormais la gêne, les réclamations des fournisseurs, les poursuites des

huissiers, hélas ! la joie que je goûtais à faire de beaux voyages, à entendre de bonne musique, mon amour de la toilette et des bijoux, tout vous devint des sujets de griefs.

« Alors... aurai-je dû vous cacher mes impressions, vous taire mes enthousiasmes, me vêtir telle une quakeresse !

« Non !... davantage encore vous m'eussiez accusée de fausseté.

« En résumé, pour le beau, pour le fortuné Thierry Chambley Saint-Clar, Marguerite-Marie de Mâlecroix eût été jadis un parti misérable... vous ne pouviez me pardonner d'avoir dû vous contenter de moi.

« Mais, mon Dieu, pourquoi être venu à moi, avec cette apparente générosité chevaleresque ! pour me rejeter à une situation beaucoup plus précaire que celle dont vous m'aviez tirée...

« Ma tête se perd à sonder ces douloureux problèmes. L'évidence est là : maladivement, vous souhaitez ne plus me voir. Je pars donc, gardez vos richesses, jamais je n'accepterai rien de vous ; je conserve seul mon anneau ; il me rappellera que, chassée, abandonnée par mon mari, il m'est défendu d'espérer me refaire une vie.

« Peut-être, êtes-vous inconscient du mal que vous nous causez. Avec cet espoir, Thierry, je prie Dieu de vous pardonner. »

Lymbold replia les feuillets où se voyaient des traces de larmes, larmes confondues de Thierry et de Marguerite-Marie.

Non, désormais, il ne condamnerait plus la jeune femme. La loyauté, la sincérité éclataient dans la lettre qu'il venait de lire.

A l'avenir, il serait impartial, pour avoir éclairé son jugement, indulgent, pour avoir constaté sa propre faiblesse ; il excuserait et plaindrait les deux êtres qu'un cruel malentendu séparait.

Thierry, pensait-il, au début de son mariage était un malade, mais un malade qui ne convenait pas de sa maladie.

Comment Marguerite-Marie, sans un conseil, pouvait-elle deviner les causes de la conduite de son mari et, dès lors, il était impossible qu'elle prit

l'attitude et sût dire les paroles qui l'auraient jeté à ses pieds.

Maintenant, deux années s'étaient écoulées. Rendus au calme, Thierry, sa femme surtout, devaient éprouver des remords, des regrets. C'était un acheminement vers le désir d'une réconciliation.

Mais qui les aiderait? Quelle main serait assez légère pour toucher à de semblables blessures sans craindre de les envenimer?

Guy cherchait; lui pouvait agir sur son cousin, sur elle, il ne voyait personne.

Il ne trouvait encore aucune solution quand un secours aussi humble que dévoué s'offrit à lui.

Zulma s'avancait, se traînait plutôt vers le rond-point.

La négresse, son mari étant mort l'année même de son mariage, suivit Liliane d'Arthenay quand, avec son père, celle-ci vint en France. Elle croyait faire un voyage, elle ne devait jamais repartir. Les événements se précipitèrent : son mariage avec l'enseigne de vaisseau Jean Chambley, la mort de celui-ci, la naissance de Thierry. Zulma nourrissait Bashir, elle nourrit aussi le fils de sa chère jeune maîtresse et l'aïma à l'égal du sien, avec ce dévouement absolu, un peu animal, qu'ont parfois les êtres frustes.

Bashir fit la guerre; la paix signée, il demanda la permission de revenir à la Guadeloupe, afin d'y épouser une femme de sa race. Pour cette raison, Marguerite-Marie ne le connaissait pas.

Au retour de son odyssée de juif-errant, Thierry ramena le jeune ménage.

Deux enfants étaient nés, l'un dans l'île, l'autre au cours des pérégrinations à travers l'Amérique. Et dans l'appartement du rez-de-chaussée qui, comme tout l'intérieur de l'antique forteresse, jouissait des bienfaits du chauffage central, les deux marmots poussaient à ravir.

Bashir et Mariola, son épouse, avaient à l'endroit de leur maître un respect et une obéissance d'esclaves; en revanche, Zulma, pour avoir vécu longtemps près de Mme Liliane, avait acquis de l'expérience, et son amour pour Thierry la rendant

clairvoyante, elle souffrait de la séparation des jeunes mariés et se tourmentait de l'état du malade.

Imparfaitement guérie de son entorse, elle n'avait pu monter jusqu'à la chambre de Lymbold, malgré son désir de l'entretenir de son ami.

Ce jour-là, apercevant le jeune homme assis seul sur l'esplanade, elle venait vers lui, aussi vite que le lui permettait sa cheville encore très douloureuse.

Compatissant, Guy offrit un siège à Zulma et poussa une chaise basse afin qu'elle pût étendre sa jambe.

Bien installée, en son langage zézayant et sans chercher de préambule, la négresse, abordant le sujet qui la tourmentait, commença par narrer les faits, qui avaient amené la désunion du ménage de son bien-aimé maître.

Malgré sa tendresse passionnée pour celui-ci, elle n'accusa point Marguerite-Marie.

— La jeune maîtresse, si jolie, disait-elle, se montrait bonne, charitable, aimable, polie avec tous et point exigeante!

Après avoir parlé du triste état de Thierry, elle conclut mélancoliquement :

— C'est l'amour qui a tourné et tourne encore la tête à lui.

Interrogée, elle dévoila bien vite le sujet de son tourment : Thierry, sous le prétexte d'atténuer ses douleurs, abusait des calmants, des poisons les plus dangereux.

— Et comment se procure-t-il ces poisons ?

— Il en avait rapporté d'Amérique. Puis, j'ai dû lui livrer, et je me reproche ma faiblesse, un flacon de cet extrait d'atropine, avec lequel on soigne les maux d'yeux. En plus, il cache un minuscule flacon rempli de suc de barbadine (1).

— Seigneur! que veut-il faire de ces poisons violents!

— Je tremble! Je passe mes nuits à pleurer, à prier les saints d'éloigner de lui la tentation.

« Mais... il ne croit plus en Dieu... Alors, sa peine, devient insupportable...

(1) Poison qui tue lentement et ne laisse aucune trace. La barbadine croît aux Antilles.

« Et le mal fait des progrès... la présence de Monsieur ne lui apporte nul soulagement.

Guy se taisait ; les confidences de la fidèle servante, en confirmant ses craintes, redoublaient ses remords. Le malheureux Thierry était vraiment en grand péril.

« Comment le sauver ? » pensait-il, lorsque Zulma répéta :

— Encore, c'est l'amour, la jalousie qui troublent ses idées. Pour le guérir, il faudrait que Madame revienne et, pendant quelque temps, reste seule ici, avec lui !

« Madame était près d'ici, le maître chéri me disait sa joie de l'apercevoir.

« D'après le récit de mon fils, j'ai compris qu'elle était partie. Depuis, Monsieur ne sort plus, son piano est fermé. Je tremble. Le malheur passe sur nous... les vilains oiseaux qui, toute la nuit, font leurs hou ! hou ! lugubres, annoncent, dit-on, la mort.

« Toi, maître, qui es bon, savant, tâche de le sauver...

Sauver son ami, son frère, lui rendre sa femme et le bonheur, Lymbold le souhaitait ardemment, et, en présence de l'affection si profonde et si absolue de l'humble servante, il aurait eu honte d'une pensée égoïste.

Zulma pleurait en silence.

Et lui songeait : « Combien l'homme est impuissant à servir son semblable. »

Mais, avec sa nature courageuse, tenace, celui qui brava les pires dangers et triompha de tant d'obstacles ne se découragea point.

« Aide-toi et le ciel t'aidera, » murmura-t-il en se levant.

Il eut un appel vers Gisèle et vers la mère de Thierry.

Puis, comme s'il prenait à témoin le ciel où maintenant, vers le couchant, flambait de l'or, du ton d'un homme qui profère un serment, il ajouta :

— Zulma, prie la madone de m'inspirer. Tout ce qui peut être fait pour sauver ton maître bien-aimé, je veux le tenter !

XIV

— Si vous le permettez, ma tante, je m'arrêterai ici, déclara Chantal au moment où le paisible attelage, sagement conduit par Plantaire, allait dépasser le portail de la retraite; je désire voir Mère Saint-Louis.

Les châtelaines de Larcy revenaient de la Brionne où Maurice les avait priées à déjeuner.

Un repas exquis, rempli de gaieté, mais au départ, Mme Felletin ayant manifesté sa joie de cette agréable réunion, voilà que, par des mots maussades au sujet de son avenir, Chantal avait eu tôt fait d'éteindre la timide espérance de la pauvre tante Séverine.

.....

Un peu plus tard, quand, après lui avoir remis son offrande, Chantal prenait congé de la Supérieure, celle-ci lui dit en guise d'adieu :

— Venez nous voir, mon enfant; votre jeunesse, tel un rayon de soleil, égayera notre asile forcément triste, puisqu'il n'abrite que des vieillards ou des malades.

« A Larcy, ailleurs également, vous êtes la joie et l'espoir. Si vous saviez combien je prie afin que vous sentiez la valeur de la belle mission à laquelle vous êtes appelée.

Chose étrange, Chantal ne protesta pas, sa gaieté du matin, sa mauvaise humeur étaient tombées : elle ressentait du malaise.

En la demeure du jeune industriel rajeunie, embellie par des réparations de bon goût, où il y avait des fleurs et de la clarté à profusion, près de Maurice, parmi ces ouvriers demeurés rustiques auxquels on pouvait faire du bien, une voix secrète, émanant de l'atavisme, s'était élevée dans le cœur de

la descendante de ces Aubery si attachés à leur devoir et à leur sol.

Et, cette voix, comme celle de la bonne Mère Saint-Louis, répétait :

« Chantal, il serait bien, il serait doux de répandre ici du bonheur. »

Mais la Chantal, jeune fille moderne, protesta :

« Pouvait-on, par respect de traditions désuètes, afin de travailler au bonheur des autres, sacrifier ses goûts et ses aspirations ! »

Et, de nouveau, à la Supérieure, comme tout à l'heure à sa tante et à Maurice, la jeune fille affirma son horreur de la campagne, où elle n'admettait pas qu'on pût vivre plus de deux ou trois mois par an.

« J'ai bien fait de leur dire nettement ma pensée, puisqu'ils se refusent à comprendre à demi-mots, » se répétait-elle en traversant la place ombreuse, avant d'entrer à l'église, mais elle ne parvenait pas à dissiper son trouble. Il fallait se l'avouer, des regrets, des remords l'assaillaient...

Son père, dont la mémoire lui était chère, aurait-il souffert qu'elle causât de la peine à cette pauvre tante Séverine, si meurtrie par la vie!...

Et, certainement, Maurice lui eût agréé comme gendre.

Chantal ne niait pas que le jeune homme lui plût, qu'elle l'aimât d'une vraie amitié, mais cet ami ne réalisait point le type du jeune mondain chic, complaisant, et moins encore ce héros de roman, ce prince Charmant dont, avec ses yeux admirables, le châtelain de Roc-Aigu lui parut un instant le type idéal!

Agenouillée depuis un moment devant la statue de la Vierge, Chantal, poursuivie par ces pensées contradictoires, n'arrivait pas à se recueillir, quand elle s'avisa d'une présence étrangère.

Ses yeux, tout à l'heure éblouis par le soleil, accoutumés maintenant à l'ombre du vieux temple, distinguaient, près de l'un des piliers, une haute silhouette, celle du cousin du Hibou des Ruines, M. de Lymbold, l'amoureux de Mme Lubersac.

En quel nouvel imbroglio se débattaient les suppositions de la jeune fille. Le châtelain était l'époux de Marguerite-Marie. Mais alors, comment l'explorateur avait-il aimé celle-ci ? Sûrement, il ne la connaissait pas.

Rien qu'à considérer cet homme qui, le front haut, regardait toujours en face, on ressentait la conviction qu'il était incapable d'une trahison semblable.

Cette présence rendit plus tangible à Chantal le départ de son amie, augmenta son chagrin de la savoir si malheureuse.

Cependant Guy, après un large signe de croix, un reflet d'exaltation mystique dans les yeux, se retournant pour sortir, aperçut la jeune fille; un instant, il hésita; puis, de son pas mesuré, il vint vers elle.

— Mademoiselle, dit-il, l'hôte de ce tabernacle ne s'offensera pas de la question que je vais vous poser, car, par votre réponse, un grand malheur pourrait être évité, et du bonheur venir à deux êtres très malheureux.

« Voudriez-vous me dire le nom de personnes qui, à votre connaissance, seraient capables d'exercer une influence sur Mme Lubersac ?

Chantal demeura un instant pensive; puis, obéissant aux prunelles métalliques qui, en voulant prier, commandaient encore :

— Je ne vois, à Moulins, que le chanoine Courcelles, et, ici, ma tante, Mme Felletin...

— Merci, mademoiselle !

Moins d'une demi-heure plus tard, Babyle, au comble de Pétonnement, introduisait dans le salon où se trouvait Mme Séverine le visiteur dont la venue, elle n'en pouvait douter, avait mis en fuite la dame de compagnie de Mademoiselle.

Chose étonnante, entre ces deux êtres graves, à l'âme profonde et généreuse, qui, pareillement, dissimulaient l'intensité de leurs sentiments sous une semblable froideur, tout de suite de la sympathie jaillit.

Au premier échange de leurs pensées, ils allaient se comprendre et s'entendre.

Lymbold ne cacha rien des épreuves de son cousin à l'auditrice émue qui, les yeux pleins de compassion, l'écoutait en silence; il éprouvait même de l'allègement à jeter son inquiétude dans un cœur qui, il le sentait, lui serait secourable. Seulement, après avoir révélé l'étrange ressemblance de Marguerite-Marie, il s'arrêta, troublé, hésitant.

Ce fut Mme Séverine qui acheva la confidence pénible.

— J'ai tout compris, dit-elle, je compatis à vos souffrances personnelles... je devine vos scrupules... Rassurez-vous, votre imagination, vos yeux ont été surpris, mais votre volonté était demeurée droite. Aussi l'intervention de Dieu me paraît manifeste dans la découverte de la vérité.

« Quand on aime comme vous aimiez votre chère morte, avec le caractère et les sentiments que je soupçonne être les vôtres, on ne doit pas pouvoir aimer deux fois !

Guy écoutait, ému, les yeux machinalement fixés à une gerbe de sauges et de marguerites jaunes disposées en un vase de Chine.

Ce vase, cette gerbe où les fleurs s'opposaient violemment, l'explorateur devait les revoir souvent en pensée : les objets contemplés, les sons entendus, les parfums respirés à certaines heures d'émotion poignante, sont parfois inoubliables.

— Madame, reprit-il, cette après-midi, j'ai eu la bonne chance de rencontrer Mlle Aubery; elle est persuadée que vous pourriez avoir de l'influence sur Mme Chambley. Voulez-vous avec moi tenter de réunir ces malheureux?... d'éviter un grand malheur ?

— Je n'ai jamais essayé cette influence... Une chose est certaine : entre la femme de votre cousin et moi existe une réelle sympathie.

« J'estime, j'aime Marguerite-Marie; c'est une nature riche, généreuse, ardente, à laquelle manqua pour être accomplie la tendre et sage direction d'une mère.

« Pour elle, revenir à son foyer, se dévouer à son mari serait la meilleure, la plus sage des solutions.

« Avec tout mon cœur, je m'emploierai à l'y décider... Dès demain, ma nièce et moi irons à Moulins... Puissent monter à mes lèvres les paroles qui calmeront notre chère révoltée et lui montreront son devoir!

« Au revoir, monsieur, ajouta-t-elle en tendant la main à Lymbold qui prenait congé. Votre confiance me touche infiniment!

XV

— Non, madame, ma filleule ne saurait revenir auprès de cet homme! Il s'est conduit envers elle comme un goujat; se rendre serait une faiblesse indigne d'une Mâlecroix. Les encaisseurs de gifles à mes yeux sont toujours des lâches!

Assise dans le salon aux tapisseries, en face de la générale, Mme Felletin, en apparence aussi impassible que les chasseurs et les chasseresses poursuivant un gibier de rêve, laissait passer ce débordement d'indignation.

Enfin, quand, après avoir énuméré les mauvais procédés de Thierry, surtout envers la marraine et bienfaitrice de sa femme, Mme des Ryaux dut s'arrêter pour reprendre haleine, Mme Séverine répliqua :

— Permettez-moi de vous le faire observer, chère madame, votre théorie « œil pour œil, dent pour dent » est absolument contraire à la doctrine du Christ.

— La doctrine... la morale du Christ, je la respecte en principe... Néanmoins, il faut savoir les adapter à sa situation, sans cela elles transformeraient tous les loups en agneaux... Ceux-ci étant dévorés, il ne resterait que des loups!...

— Pardon, madame, mais, dans le cas qui nous occupe, au sens humain des choses, croyez-vous que de la vengeance résulte souvent du bonheur?

D'un geste, Mme Felletin désignait Marguerite-Marie qui, la tête appuyée au dossier du fauteuil Henri II, écoutait, l'air désespéré, cette âpre discussion.

— D'après vous, quelle conduite devait tenir cette pauvre enfant, livrée seule à un malade que la jalousie rendait fou. Il l'insultait, la chassait, devait-elle rester ?

— Son devoir lui imposait de ne pas abandonner son mari. Mais, en admettant qu'elle crût, dans l'intérêt de celui-ci, utile de s'éloigner, elle ne devait pas rompre complètement, changer de nom... mettre le mensonge dans sa vie !

— On juge ainsi après... quand les autres sont en cause surtout ; moi, je trouve que ma filleule ne pouvait agir autrement qu'elle le fit. Avait-elle un autre moyen de montrer à son mari l'odieux de sa conduite que de partir en abandonnant le luxe qu'il lui reprochait ?

« Cet être séduisant et adulé autrefois, devenu si misérable au physique et au moral, ne pouvait pardonner à sa femme d'être resplendissante de santé et de beauté.

— C'était en défendant la France, madame, que le capitaine Chambley reçut ses blessures et fut fait prisonnier ; ses souffrances furent la cause initiale de sa maladie.

« Votre filleule était jeune, violente, portée à l'orgueil comme tous les humains ; elle ne comprit pas qu'elle aurait dû user de douceur, faire appel au cœur de son mari.

La générale s'agitait et allait protester. Marguerite-Marie la prévint.

— Je me suis reproché, en effet, souvent ma susceptibilité, mon silence boudeur et le soin que j'apportais à dissimuler mon chagrin. Je cachais mes larmes et ne répondais aux premiers reproches de Thierry que par des sourires moqueurs et des mots ironiques ; je soupçonnais sa jalousie et je la provoquais, je l'excitais et faisais perdre toute mesure à ce malheureux si déprimé, si malade !

« En conscience, mon attitude eût été différente si j'avais soupçonné que mon mari m'aimât. Ah ! pour-

quoi ne me témoigna-t-il pas de regrets, alors que, encore, il eût été possible de nous réconcilier ? Mais rien... je ne saurais compter l'unique billet qu'il m'adressa au lendemain de mon départ ; il était plus ironique et insultant qu'aucune de ses paroles.

— Son unique billet ? interrogea Mme Felletin.

Sur son fauteuil armorié, la générale s'agitait.

Ce fut Marguerite-Marie qui répondit :

— Oui, madame, son unique billet.

— Hé bien, après avoir écrit ce billet en pleine exaltation, M. Chambley tomba foudroyé par la maladie.

« Mais, dès qu'il fut en convalescence, il vous écrivit deux lettres dans lesquelles il vous suppliait de lui pardonner. Ces lettres n'ont pu se perdre toutes les deux, déclara Mme Séverine en fixant la générale.

Celle-ci n'était pas femme à laisser tomber le défi.

Elle redressa la tête au point d'effleurer de son chignon le palmier qui dominait sa cathèdre à la façon d'un dais mouvant.

— Ces lettres me furent apportées avec mon courrier ; je les jetai au feu, et, de même, je cachai à ma filleule la tentative qu'osa faire ce monsieur pour revoir sa femme.

« La pauvre enfant, si éprouvée, méritait qu'on eût pour elle des ménagements.

« Le ton de la première lettre, m'éclairant sur la teneur des autres, me prouvait jusqu'à l'évidence qu'un essai de conciliation n'eût abouti à rien.

— Vraiment, madame, vous avez assumé de terribles responsabilités ; l'intéressée devait être éclairée... consultée.

— Je crus agir pour le bien de ma filleule, lui éviter de la peine. Marguerite-Marie, vas-tu me désavouer ?

— Vous vous êtes aveuglée, marraine... Maintenant, ajouté à mes regrets, il me restera le remords de n'avoir pas tenté un essai de réconciliation. Ce remords serait vraiment insupportable, si ce malheureux venait à mourir.

Le visage de Marguerite-Marie exprima un tel désespoir que la générale, aussi bonne qu'orgueil-

leuse, avec un grand étonnement d'avoir pu se tromper, ressentit beaucoup de chagrin.

— Ma pauvre chérie, tu me vois navrée; sûre de moi comme toujours, avec les meilleures intentions du monde, j'ai commis une indécatesse, une faute... pourras-tu me pardonner ?

— Oh ! certainement, chère marraine, vous m'avez donné tant de preuves d'attachement que je pourrais vous pardonner, même si vous étiez très coupable... mais j'ai ma part de responsabilité dans ce terrible malentendu. Avec vous, j'ai manqué de confiance, de sincérité. Après vous avoir, en exagérant probablement ses torts, dépeint mon mari sous les plus noires couleurs, je vous cachai par orgueil mon attente anxieuse, mon désespoir, lorsque le silence de Thierry me devint une preuve tangible de la haine que j'avais cru lui inspirer.

— Evidemment, tu n'aurais pas dû me cacher tes sentiments; trop parler nuit... mais se taire obstinément peut être très préjudiciable aussi.

Puis, avec sa nature impulsive, heureuse de l'occasion qui lui permettait de dégager sa responsabilité, elle ajouta :

— Si je le comprends bien, Mme Felletin vient à toi, le rameau d'olivier en main.

« Ton mari souffre cruellement de ton absence... Accours vers lui, votre séparation prolongée aura été une bonne leçon.

— Mon mari ignore sûrement la démarche qu'on tente aujourd'hui près de moi.

Et, Mme Séverine demeurant silencieuse, elle continua :

— A la seule prière de M. de Lymbold, je ne puis me présenter à la porte de Roc-Aigu.

« Thierry aurait beau jeu de m'accuser, avec vraisemblance, d'être lasse de ma situation subalterne; se croyant dangereusement malade, n'imaginerait-il point que je convoite son héritage; d'autres soupçons, plus terribles encore, pourraient le hanter.

« Encore, je ferais du mal à ce malheureux; je m'exposerais à des accusations que je ne supporterais pas.

Mme Felletin, jugeant inutile de poursuivre cette pénible conversation, se levait :

— Au revoir, mon enfant, je reste avec vous, de cœur, dit-elle, après avoir salué la générale.

— A tout à l'heure, murmura la jeune femme en reconduisant la visiteuse.

Un peu plus tard, quand Mme Felletin, après une station à la cathédrale, eut regagné l'hôtel très voisin où elle devait passer la nuit, un coup discret fut frappé à la porte de sa chambre et Marguerite-Marie entra.

D'un geste de naufragée, elle se jeta dans les bras qui s'ouvraient.

— Madame, laissez-moi vous remercier... vous exprimer ma reconnaissance... aussi vous parler sans témoins. Ma marraine ne me comprend pas, je ne puis avoir confiance en elle ; tandis que j'ai toute confiance en vous. Aussi, je veux vous l'avouer, si vous me l'eussiez conseillé... il y a seulement quelques semaines, j'aurais couru à Roc-Aigu, prête à me dévouer, à sacrifier ma rancune, afin de m'employer à guérir mon mari. Peut-être cet empressement l'aurait-il touché.

— Hé bien, mon enfant, ce qui était possible alors l'est encore aujourd'hui !

Les joues de Marguerite-Marie, tout à l'heure très pâles, se couvraient de fard pendant qu'elle voilait son visage de ses mains.

Mme Felletin rapprocha son fauteuil de la chaise basse où s'était assise la jeune femme, et, en caressant la lourde chevelure châtain sombre, où couraient des reflets roux, elle dit très bas :

— Vous vous êtes laissé entraîner en un rêve. C'est dangereux, les rêves... périlleux lorsqu'on est dans votre situation... l'imagination travaille seule d'abord... le cœur parle ensuite.

« Et, lorsqu'on est jeune, ardente comme vous, mon enfant, on en arrive à souhaiter la réalisation de son rêve. De là... très inconsciemment d'abord, sans consentir au désir... puis en le repoussant mollement, vous en veniez à envisager le moment où la mort de votre mari vous rendrait la liberté.

Marguerite-Marie releva son visage inondé de larmes vers sa nouvelle amie.

— C'est cela ! Oh ! c'est cela !... Et j'étais si sûre de moi, si orgueilleuse ! N'avais-je pas la présomption d'affirmer à l'abbé Courcelles que j'étais invulnérable !

« Quelle faiblesse ! Un homme — de ceux bien rares il est vrai — en qui on devine à première vue une personnalité, une valeur, passa dans ma vie. A ma vue, il s'émut ; il cherchait à me rencontrer ; ses regards m'entouraient de tendresse, d'admiration ; ma voix le charmait. Vous devinâtes le reste... A mon tour je désirai plaire à cet inconnu ; je rêvais d'être protégée, d'être aimée par un être que je croyais bon et fort.

— Lui aussi était faible !

— Et il aimait en moi l'image d'une morte. Si vite, il se ressaisit !

« Je le jugeais bon ; il se montra cruel ; il me condamna sans pitié...

— Nul n'est parfait... En découvrant votre vraie personnalité, M. de Lymbold souffrit davantage dans son amour-propre que dans son cœur... Avoir trahi son culte au souvenir de sa femme... aimé celle de son ami, s'être révélé faible, peu clairvoyant, l'humilia... et il tenta de rejeter la responsabilité sur vous.

« Quoi qu'il en soit, si lui et vous étiez profondément chrétiens, ne devriez-vous pas remercier Dieu ; à temps, vous fûtes éclairés, sauvés d'un danger terrible.

« Ce danger couru... avec beaucoup d'autres raisons doit vous pousser vers le foyer de votre mari... Là seulement vous trouverez de la sécurité et ce repos de conscience, dont, depuis longtemps, vous êtes privée.

— Vous ne sauriez me conseiller, chère madame, de rien tenter près de mon mari avant le départ de son cousin.

— Ce départ serait précipité si M. de Lymbold avait l'assurance de votre retour. Revenez donc à Larcy, prête à profiter des événements.

« Mon enfant, permettez-moi de vous parler comme



je parlerais à ma fille si j'avais le bonheur d'en posséder une... et le chagrin de la voir tourmentée, malheureuse.

« Votre rêve imprudent est brisé... Reste la réalité avec ses obligations impérieuses. N'abandonnez pas plus longtemps un malade que la solitude et le chagrin peuvent porter à un acte de désespoir.

« Songez à votre responsabilité, aux remords intolérables que vous vous prépareriez.

« Mais... j'aperçois Chantal, ajouta Mme Felletin qui, de son fauteuil, pouvait compter les passants qui traversaient la place. Je lui ai communiqué votre lettre, elle en a été très émue. La pensée de vous emmener la rappellerait à Larcy; elle vous aime beaucoup, vous pouvez lui faire du bien, ceci aussi est une œuvre.

Chantal entra. Après avoir embrassé sa tante, elle se tourna vers Marguerite-Marie, et, la pressant dans ses bras :

— Méchante, dit-elle, qui, ne me jugeant pas digne de sa confiance, laissait ma folle imagination se lancer dans le plus extravagant des rêves lorsque d'un mot elle pouvait la calmer.

La jeune femme ne répondit pas. Hélas ! elle aussi faisait un rêve !

XVI

Marguerite-Marie, en proie à une affreuse migraine, ne parut pas au diner.

Et la générale, en tête à tête avec sa nièce, qui, contrairement à ses habitudes, demeurait triste et silencieuse, put monologuer à son aise avec le plaisir... ou l'ennui de ne point rencontrer de contradiction.

Elle eut des mots ironiques à l'adresse de ces personnes qui, n'ayant su conserver leur propre foyer, prétendent restaurer ceux des autres... quelques réflexions amères sur le peu de confiance que lui témoignait sa filleule... Elle saurait cependant mieux la conseiller que cette pauvre Mme Séverine, si inhabile à se faire aimer des hommes.

Chantal ne mêla pas sa voix à ces critiques. L'hôte mystérieux des ruines... le châtelain à la taille élégante, aux yeux inoubliables, qu'elle rêva de consoler, était le mari de son amie ! Et, aussitôt, avec sa mobilité d'esprit, elle désira travailler à la réconciliation des époux. Que Marguerite-Marie revint à Larcy, et elle se flattait de modifier ses sentiments. Cette bonne œuvre mettrait un grand intérêt dans sa vie.

Puis... c'était étonnant... incontestable aussi, de la joie lui venait à songer combien ce bon Maurice serait heureux de son retour.

— Après tout, reprenait Mme des Ryaux, je fus bien inspirée en évitant un rapprochement entre ma filleule et son mari ; ils étaient trop montés alors l'un contre l'autre... trop jeunes ; l'expérience les ayant assagis, le temps les ayant calmés, ils pourront reprendre la vie commune avec des chances de la supporter.

— On dit M. Chambley bien original, bien neurasthénique...

— Des mots nouveaux... qui tendent à supprimer la responsabilité personnelle.

« Comme jadis, il est des gens sensés et d'autres fous, des gais et des tristes, des originaux et des hypocondriaques. Combien je me félicite d'avoir su toujours conserver un parfait équilibre !... »

Ayant ainsi, vis-à-vis de sa conscience, vaguement troublée, établi les faits, la générale, avec une parfaite liberté d'esprit, parla de son prochain départ pour Royat.

Elle espérait bien que sa nièce viendrait l'y rejoindre et jouir d'une villégiature charmante. Elle y serait avec une de ses amies, la comtesse de Lyons.

— Celle-ci a un fils, jeta-t-elle d'un air détaché, un brillant officier de vingt-six ans qui désire se marier.

« Certains, ajouta-t-elle, reprochaient quelques folies au séduisant Thibaut, c'était un tort. Ceux qui connaissent la vie le savent, ces jeunes gens, quand ils se sont amusés, font souvent de bons époux ; et d'autres, aux allures de séminaristes pendant leur jeunesse, deviennent les pires débauchés.

« Certes, le général avait rôti le balai. Et cependant quel mari parfait, en adoration devant sa femme !

La générale adorée par un brillant officier ! était-ce possible ! Un sourire se joua sur les lèvres de Chantal, mais elle le réprima bien vite.

Et, très intéressée, elle demanda des détails sur les succès de l'incomparable écuyer qu'était le lieutenant de Lyons.

Tandis que Mme des Ryaux et sa nièce achevaient leur repas, Marguerite-Marie, qui avait dû se coucher, ne parvenait pas à rencontrer le sommeil.

Sa souffrance physique n'était cependant pas assez aiguë pour dominer la souffrance morale.

Tour à tour, en son esprit enfiévré, passaient Guy de Lymbold, l'admirateur ému devenu si vite un juge implacable ; Thierry, morne, triste, bientôt menaçant et railleur.

Et de ces deux hommes également effrayants, Marguerite-Marie n'attendait nulle indulgence, nulle bonté.

Elle frémissait, comme si déjà, unissant leur rancune, ils se préparaient à multiplier les croix sur le chemin de sa vie déjà si rude.

« Mâlecroix ! Mâlecroix ! Ce nom me prédestinait à la souffrance, » pensait-elle, tandis que le souvenir d'une légende lue dans le livre de raisons de sa famille revenait à sa mémoire.

Jadis, une de ses lointaines aieules, Jacqueline, était follement éprise de son jeune époux.

Celui-ci, en dépit de cet amour, attachant la croix rouge à son épaule, suivit saint Louis à Tunis et y trouva la mort.

« Mâlecroix ! Mâlecroix ! » répétait sans cesse la jeune veuve.

Impressionnés en l'entendant murmurer sans relâche ce mot, les parents qui l'assistaient à son lit de mort ajoutèrent Mâlecroix aux noms du frère enfançon qui fut orphelin à dix mois.

Ce Jehan Bonpar de Mâlecroix fut créé comte par Philippe le Bel.

A des siècles de distance, telle son aieule, Marguerite-Marie se sentait défaillir.

Une chaleur accablante ajoutait à son malaise ; elle passa un peignoir et s'approcha de la fenêtre.

Un parfum de roses montait des jardins. La lune naissante éclairait la place déserte que la cathédrale, les galeries et le pavillon d'Anne de Beaujeu entouraient de leurs murs démesurément grandis.

Là s'abritait ce musée où M. Hurel-Brinon passa tant d'heures studieuses. Et les derniers conseils du vieillard furent présents au souvenir de la jeune femme.

Marguerite-Marie avait soigné l'aieul de Chantal durant la courte maladie qui l'emporta.

« Mon enfant, lui disait-il à la veille de sa mort, je vous remercie de vos soins si dévoués, si doux.

« Vous êtes faite pour consoler, pour guérir ceux qui peuvent être guéris. De tout cœur, je demande à Dieu de vous permettre de rentrer dans le droit chemin.

« Vous si franche, si loyale, combien vous souffrez

à vous sentir hors de la vérité ! Votre nom même est un mensonge ! »

Oh ! oui, elle souffrait. Mais, sur un point du moins, elle suivrait ce conseil d'outre-tombe ; s'il le fallait, elle demanderait une séparation, afin de reprendre son nom de Mâlecroix. Ainsi un homme tel que Guy de Lymbold ne serait pas tenté de l'aimer.

Pauvre Marguerite-Marie, combien elle montrait là peu de psychologie. On peut résister à la tentation de commettre une faute, fuir les occasions de succomber. Mais aimer... ne pas aimer !...

Dès lors, que de dangers dans la vie d'une femme séparée.

Il parut à Marguerite qu'une autre voix tentait de la mettre en garde contre ces périls.

Elle revit le visage si angoissé de sa mère mourante ; elle entendit sa voix frémissante, en dépit de sa faiblesse, lui murmurant :

« Ma chérie, combien je serais désespérée de te quitter... si je ne te confiais à Dieu. Suis ses commandements et jamais tu ne seras complètement malheureuse. De l'accomplissement du devoir, il émane toujours de la paix, de la force, et même de la consolation. »

Mme de Mâlecroix, qui avait tant souffert du fait de son brillant et volage époux, songea-t-elle jamais à désertier son poste ? Sa fille s'en souvenait, elle réprouvait le divorce et les séparations qui y conduisent. En dépit de ses souffrances et des inquiétudes que lui causait l'avenir de son enfant, elle mourut avec un calme surprenant. Pourquoi?... Parce qu'elle était restée fidèle à son devoir.

Et, cependant, couvrant cette voix si chère, si vénérée, une autre voix osa s'élever : celle de l'orgueil.

Comment reprendrait-elle sa place au foyer de celui qui l'avait insultée, chassée ?

La maladie de Thierry persistait, aggravée peut-être ; autrefois, sûre de sa conscience, elle pouvait sans baisser le front subir d'injustes accusations. Mais aujourd'hui ? elle avait rêvé d'un homme ; elle avait souhaité lui plaire.

Si son mari, ayant oui ou non soupçonné ce rêve, formulait des reproches à l'adresse de sa femme, quelle serait l'attitude de celle-ci?... qui ne voulait pas, ne savait pas mentir?...

Hé bien non! elle se refusait à être traitée en coupable par celui qui le fut bien davantage.

Etrange inconséquence! Quand la générale accusait brutalement M. Chambley, Marguerite-Marie l'avait défendu; elle s'était reconnu des torts.

Ce soir, où le malade trouvait des défenseurs d'outre-tombe, la jeune femme rejetait la responsabilité entière de leur séparation sur lui.

Elle ne pouvait pas reprendre ainsi la chaîne.

Alors, étendant la main vers ces vestiges du château des ducs de Bourbon, prenant à témoin, en son exaltation douloureuse, cette évocation du passé, elle dit tout haut : « Je n'irai pas ! »

Puis, vaincue, absorbée par la douleur physique, elle revint vers son lit, où le sommeil finit par lui apporter l'oubli.

Le lendemain, elle s'éveilla guérie de sa migraine; dès sept heures, elle sortit; sa résolution ne s'étant pas modifiée, elle voulait en prévenir Mme Felletin.

En passant, elle entra dans l'église et, pour faire sa prière, vint s'agenouiller dans la chapelle Sainte-Anne. Les yeux fixés au tableau de Jean Deloisy, une *Mater dolorosa* d'une expression saisissante, elle tentait vainement de se recueillir quand un pas troubla le silence.

Marguerite-Marie releva la tête; ses yeux rencontrèrent le regard de l'abbé Courcelles.

Il était le parent et l'ami de Mme Séverine, qui, certainement, l'avait mis au courant de la crise morale que traversait la jeune femme.

Mais celle-ci, émue cependant par le regard attristé et interrogateur du vieillard, détourna la tête, tandis qu'elle répétait encore : « Je n'irai pas à Larcy ! »

Dès lors, il était inutile d'entendre des conseils qu'on était décidé à ne point suivre.

Le chanoine s'éloignait; l'office allait commencer; Marguerite-Marie quitta la chapelle; près du bénitier, elle rencontra Mme Felletin.

Ensemble, elles sortirent.

— Hé bien, mon enfant, êtes-vous décidée à nous suivre, à venir attendre dans ma vieille maison la lettre que votre mari ne tardera point à vous adresser ?

— Non, chère madame, j'attendrai cette lettre ici. M. Chambley pourrait déduire de mon empressement à revenir que je suis impatiente de reprendre la vie de luxe qu'il me reprochait à outrance.

— Espérons que, à tant ménager votre orgueil, vous ne laisserez pas s'enfuir l'heure de Dieu.

« Plus tard, j'en suis certaine, votre conscience, votre cœur, souffriront davantage que ne souffrirait votre amour-propre aujourd'hui.

Des larmes montaient aux yeux de la jeune femme. Mme Séverine jugea qu'elle ne devait plus insister.

— Je ne désespère pas, dit-elle doucement. A Chantal et à moi, vous ne voudrez pas causer la déception de partir sans vous !

Mme Felletin s'éloignait.

Et, à se trouver seule, Marguerite-Marie éprouvait une indicible détresse. Néanmoins, en franchissant le seuil de l'hôtel des Ryaux, elle répétait encore : « Je ne partirai pas ! »

Malgré cette résolution, Mme Thierry Chambley déboucha sur le quai de la gare quelques instants avant le départ du train de Moulins.

Une femme en deuil, le visage anxieux, demeurait sur la plate-forme d'un wagon de deuxième classe, bien qu'on fermât les portières.

Cette anxiété, si visible, fut douce au cœur de Marguerite-Marie.

Et, comme une malheureuse ballottée par la tempête qui aperçoit un port, elle se précipita vers Mme Felletin.

— Vous le constatez, dit simplement celle-ci, jusqu'à la dernière minute, nous vous espérons !

— Pauvre grande, ajouta Chantal en saisissant le sac de son amie, combien vous voici émue. Mais tante Séverine et moi vous aimerons, vous dorloterons tant que votre chagrin s'atténuera.

XVII

Debout près du vieux puits où, caressées par un soleil ardent, les fleurs des confertas répandaient un intense parfum de miel, Guy de Lymbold lisait une lettre de Mme Felletin.

Une émotion violente se reflétait sur le visage de l'explorateur quand, après un moment de réflexion, il se dirigea d'un pas ferme vers le château.

Il voulait s'employer de toute son âme à rendre à son ami un peu de bonheur... de ce pauvre bonheur humain dont, après en avoir reconnu la fragilité, il avait encore rêvé.

A ce souvenir, le jeune homme secoua impatiemment les épaules, et, avec un empressement fébrile, il ouvrit la porte cintrée de la grande salle.

Un rayon de soleil, verdi par les vitraux, touchait le divan où Thierry était étendu une cigarette aux lèvres.

Guy attira une chaise près de son ami.

Et, sans préambule, lui ayant appris le retour de Marguerite-Marie à Larcy, fit en quelques mots le résumé de la missive de Mme Felletin.

— Ah! s'exclama Thierry, subitement redressé. Cette Mme des Ryaux supprima mes lettres, me fit fermer sa porte; je n'avais pas tort de l'accuser d'être le mauvais génie de notre foyer!

« Si j'avais pu voir ma femme au lendemain de ma maladie, j'aurais su la convaincre, déjà mes lettres l'auraient préparée au pardon. Je m'accusais humblement; je lui révélais mon amour, ma jalousie, mon repentir. Mais aujourd'hui!...

— Aujourd'hui, puisque tes sentiments n'ont pas changé, écris-lui dans les mêmes termes.

— Je ne le pourrai pas, je ne le saurai pas!

— Va toi-même au manoir. Après t'être accusé, après avoir reçu son pardon, ouvre tes bras, presse

ta femme contre ta poitrine. Une étreinte, des baisers ardents, quelle lettre les remplacerait!

— Sortir! M'exposer à rencontrer des voisins si malveillants, si acharnés à m'épier; subir les regards ironiques de la jeune fille brune qui me nomme le Hibou des Ruines!

— Que t'importent ces choses infimes! L'absence de ta femme te tue, disais-tu un jour, tu peux espérer la reconquérir! Et tu hésites!

— Hélas!... sa présence ne me guérirait pas, ne me donnerait pas la force de reprendre une vie normale... Guy, il est trop tard!

— Il sera trop tard, si tu refuses de te laisser soigner, si tu n'essayes pas de triompher de tes phobies.

Déjà, Thierry ne paraissait plus entendre la voix de son cousin; de nouveau, les paupières abaissées, le visage contracté, il suivait une pensée obsédante.

— Je ne vaudrais pas tant de dévouement et d'immolation, moi qui ne suis pas souffrir en homme et en soldat!

« Comment la fille des Mâlecroix, si éprise de gloire, pourrait-elle me revenir, sinon par devoir!...

« Elle ne peut que me haïr, me mépriser. Je l'ai cruellement déçue...

« Elle me nommait jadis son prince Charmant. Elle voyait en moi un héros.

— Tu le fus sous les armes.

— Le passé n'est qu'une ombre! Dans le présent, elle retrouvera une loque, un pauvre être, qui lui inspirera peut-être de la pitié, mais jamais d'amour!

Lymbold ne réprima pas un geste d'impatience, et, avec un peu de rudesse, il répondit :

— L'amour n'est pas tout dans la vie! Les amours humaines sont même très peu de chose. Avant, il y a le devoir, la santé, la fortune et les jouissances honnêtes qu'elle procure!

« Hier, tu le clamais : ton existence était désespérée parce que ta femme partait. Aujourd'hui, faisant les premiers pas, elle revient à Larcy. Trace quelques lignes où tu n'as qu'à te montrer sincère, et elle consentira à tenter de nouveau la vie commune.

« Cependant, tu hésites...

— Oh! mon Dieu, je désire pourtant ardemment la revoir...

« Seulement, surtout toi, Guy, si parfaitement équilibré et bien portant, tu ne saurais comprendre l'état où je suis, ni l'humiliation d'un homme ayant conscience de sa déchéance en présence de la femme qu'il aime.

« Quelle sera mon attitude?... Oserai-je lui révéler mes pensées si contradictoires... et quand un désir fou de la prendre dans mes bras s'emparera de moi, devrai-je même lui baiser la main?...

« Ah! Guy, la mort d'une femme aimée qu'on a l'espoir de retrouver ne peut causer une douleur comparable à la mienne.

— La mort! C'est l'irréparable et on ne saurait juger du degré de la souffrance des autres.

« Ce que je déplore, mon pauvre ami, c'est de te voir torturé ainsi.

« Ne peux-tu donc te réjouir simplement du retour inespéré de ta femme, avoir la volonté... la foi de la reconquérir?

— La foi! Mais je l'ai perdue absolument. Et avec elle l'espérance et même la faculté d'être heureux un instant.

— Que te faudrait-il afin de te galvaniser?

— L'impossible!... Il faudrait que, en me retrouvant, des comparaisons humiliantes, terribles, ne s'imposassent pas à l'esprit de ma femme... que son cœur ne se gonflât pas de regrets.

« L'impossible! Le supplice des damnés!

« Ah! revoir dans ses yeux un reflet de l'extase que j'y lisais quand elle était fillette, et seulement cette joie que Marguerite-Marie ne me cachait point lorsqu'elle fut ma fiancée!

« Ces belles lumières se sont éteintes.

— Thierry, si ta femme t'aimait comme alors, tu ne le croirais point!

— Tu te trompes! Les nerveux, les malades de mon espèce sont si intuitifs!

— Si portés à la jalousie aussi!

— Je lirai en elle... comme j'ai lu...

M. Chambley se tut brusquement.

Lymbold se redressait et, regardant bien en face son cousin, il répondit :

— Je t'entends. Tu as remarqué que, un moment, je fus troublé à la vue d'une inconnue dont le visage et la voix évoquaient le visage et la voix de ma Gisèle.

« Tu devais me prévenir!...

« Et, ne l'ayant point fait, oserais-tu me condamner d'avoir ressenti une impression aussi involontaire ?

— L'amour n'est-il point la plupart du temps involontaire.

— Il ne s'agissait pas d'amour.

— Disons attrait... sympathie... c'est le prélude. Et si je n'avais pas été là!...

— Il me semble que je me serais ressaisi! Ma volonté demeurerait entière. Et je me suis juré de rester fidèle au souvenir de ma femme.

« Je veux tenir mon serment; aussi, afin de fuir la tentation... et de mûrir ma vocation, j'ai hâte de regagner ces solitudes grandioses où on se sent si près de Dieu, si seul avec lui... et ses souvenirs.

« Je suis chargé d'explorer le haut plateau saharien que je connais assez pour avoir été appelé à faire un rapport qui fut apprécié.

« Déjà, s'il ne m'en eût pas autant coûté de t'abandonner, je serais parti!...

De nouveau, Thierry arrêta ses yeux remplis d'angoisse sur le visage de son cousin.

— Si elle venait... tu partirais?...

— Immédiatement!... Et je m'éloignerais plus rassuré.

— Ton jugement... sur elle s'est donc heureusement modifié ?

— Tu as su me prouver mon injustice. Certes, ta femme a des torts... moins grands que les tiens cependant. L'affection fraternelle que je t'ai vouée autorise ma franchise, n'est-ce pas ?

« J'estime qu'aucun de vos torts n'est irréparable. Votre vie peut recommencer avec de nouvelles chances de bonheur. Le passé vous aura été une dure leçon : ma cousine, désormais, sera davantage

consciente de ses devoirs et surtout meilleure, plus pitoyable, parce qu'elle a beaucoup souffert.

— D'accusateur... tu passes au rôle de défenseur.

— Accuses-tu ta femme ?

— Ah ! Dieu non !

Lymbold, avec un éclair généreux dans le regard, ajouta :

— Je voudrais tant qu'elle et toi ne négligiez rien, afin de renouer le lien...

— Oh ! je te crois, Guy, tu es mon seul ami. Jamais, même en mes plus mauvaises heures, je n'ai douté de ton affection.

— Hé bien ! alors, pourquoi ne pas écouter mes conseils ? Donne-moi la main, lève-toi et écris la lettre que Bashir apportera au manoir.

Sans résister, Thierry se leva, s'assit devant la table antique aux ferrures d'étain, et, de cette élégante écriture que sa maladie ne changeait pas, il formula des excuses et supplia sa femme de venir le sauver.

— Veux-tu lire ? questionna-t-il en tendant les feuillets.

— Non ! Ceci doit rester entre vous deux !

Pliant la feuille, il la glissa dans une enveloppe, la scella d'un cachet et descendit afin de la confier à Bashir.

Lorsqu'il revint, les graves accents de la cantate de tous les temps emplissaient la pièce. Mais, brusquement, Thierry cessa de jouer. Il s'avança vers son cousin :

— En admettant qu'elle revienne... tu ne me dirais pas, en partant, un adieu définitif ?

— Avant de m'embarquer, je viendrai passer vingt-quatre heures avec toi.

Thierry eut un sourire triste sur sa bouche redevenue charmante depuis que la moustache cachait la déchirure de la lèvre.

— Peut-être... te rappellerai-je bientôt. J'ai l'impression que mon cœur n'est pas solide.

— Les malaises que tu ressens tiennent aux anesthésiques, aux poisons dont tu abuses.

— Ma mère avait l'horreur des remèdes. Très jeune encore, elle mourut d'une maladie de cœur.

— Une maladie nullement héréditaire. Ton docteur me l'a formellement affirmé, tu n'as aucune lésion.

— Oh ! les médecins se trompent !... !

Fébrile, tel un homme qu'agite une émotion violente, Thierry quittait de nouveau le divan pour revenir au piano.

Cette fois, il attaqua les *Béatitudes* de César Franck, qu'il interpréta d'une façon poignante.

Vraiment, on entendait des plaintes, des cris déchirants qui, peu à peu, diminuaient jusqu'à l'apaisement suprême.

Pendant ce temps, au manoir, Mme Felletin pénétrait dans la chambre de Marguerite-Marie et lui remettait la lettre de son mari.

XVIII

En la cour enclose, où l'extrême chaleur de ce jour développait le parfum des roses et des verveines, Mme Felletin s'arrêta.

Dans le chemin creux, venant évidemment à Larcy, Guy de Lymbold s'avancait.

Mme Séverine s'étonnait de la satisfaction qu'elle éprouvait à la pensée de revoir ce jeune homme, hier un inconnu.

Quelle sympathie, quelle attirance inexplicables !

Et son indulgence, sa pitié pour Marguerite-Marie s'accentuaient ; abandonnée, humiliée, comment celle-ci n'eût-elle pas été émue, flattée par l'admiration si évidente qu'elle inspirait !

— Hé bien ? interrogea Mme Séverine après avoir serré la main de son visiteur, la réponse de sa femme a-t-elle apporté un peu de joie à votre cousin ? Vraiment la lettre de Marguerite-Marie exprimait bien sa parfaite bonne volonté.

— Madame, répondit Guy quand il fut assis de nouveau dans le salon dont les guirlandes de roses

fanées, courant sur le reps bleu des tentures et l'honnête mobilier lui paraissaient déjà de vieilles connaissances, je voudrais de toute mon âme pouvoir vous assurer que mon cousin, après avoir désiré furieusement revoir sa femme, est au comble de ses vœux en apprenant son retour.

« Hélas ! Il n'en est point ainsi. Thierry — je ne l'ai pas caché à ma cousine — est un malade. Tous les événements qui le bouleversent, toutes les émotions violentes qu'il ressent ont une répercussion sur sa santé.

« Hier encore... le chagrin d'être éloigné de sa femme dominait tout. Aujourd'hui, la quasi-certitude de la retrouver ne l'enchanté plus, d'autres craintes le dominant.

— Aurait-il deviné l'impression que Marguerite-Marie produisit sur vous ?

— C'était fatal ! Puisqu'il avait remarqué cette ressemblance, un autre m'aurait averti, m'aurait mis en garde... Lui s'est tu... Et quelles idées ont germé et germent encore dans son pauvre cerveau !

« Combien les événements déjouent nos prévisions !

« J'accourais vers mon cousin avec le grand désir de lui faire du bien...

« Et je lui ai fourni un nouveau sujet de se tourmenter... de se martyriser...

— Votre cœur fut surpris... celui d'une autre aussi. Vous êtes-vous demandé pourquoi si facilement vous avez été entraînés ?...

— Probablement, madame, parce que, pour gardiens de nos cœurs, nous avons placé seulement l'orgueil, la présomption.

— C'est cela !... Ce qui fait la force d'une âme, c'est son humilité !

Mme Felletin demeura un instant silencieuse.

Se remémorant les confidences de Marguerite-Marie, elle s'alarmait.

La situation de la jeune femme près de son mari déjà si épineuse, serait compliquée. Des comparaisons ne s'imposeraient-elles pas à elle ?... Des regrets ne lui viendraient-ils point ?... Et, lui, devinerait, amplifierait ces impressions.

La pendule égrenant quatre coups rappela Mme Felletin à la réalité.

— L'heure est grave, reprit-elle, mais nécessité n'a point de loi !... Le devoir de Mme Chambley l'appelle à Roc-Aigu. Quoi qu'il arrive, elle aura toujours le sentiment d'avoir tenté de réparer sa faute... puis, nous, des chrétiens, ne devons-nous pas compter sur la grâce...

— Je compterai beaucoup aussi, madame, sur vos bons conseils pour soutenir ma cousine...

— Et maintenant, monsieur, questionna Mme Séverine un peu hésitante, que, grâce à vous, ce retour est décidé, vous allez sans doute partir ?

— L'automobile, qui, demain, viendra chercher ma cousine, m'aura, au préalable, déposé à la gare. Dans quelques semaines je m'embarquerai pour l'Afrique. Ma correspondance avec mon cousin Chambley, comme jadis, sera irrégulière. Suivant son humeur, il m'adressera des billets brefs ou de longues lettres qui, je le crains, ne me renseigneront guère exactement sur son état véritable d'âme et de santé. Cependant je désirerais beaucoup connaître les résultats de notre essai de réconciliation, de notre tentative de sauvetage...

Guy hésitait.

— Voulez-vous, s'écria Mme Séverine avec une spontanéité, un élan qui lui étaient peu habituels, que je vous tienne au courant ?

— Oh ! madame, je n'osais pas vous demander ce service, vous imposer cette obligation, mais je n'ai pas le courage de refuser. Vos lettres me seront une douceur, un réconfort.

« Moi aussi, je suis bien isolé !

— Ne me remerciez pas, vous écrire me sera un plaisir ! Avec mes cheveux gris, il est bien permis de faire une déclaration à un homme de votre âge, n'est-ce pas ?

Et, comme Guy baissait la tête en signe d'assentiment, elle ajouta :

— Toute jeune fille a son idéal... toute femme normale rêve de la maternité...

« Hé bien, en vous voyant, en vous approchant,

avec quelle émotion n'ai-je pas reconnu le type du fils que si passionnément j'ai souhaité.

— Combien vous êtes bonne, madame, de me dévoiler vos sentiments ; j'en ressens de la fierté, de la consolation !

« En partant autrefois, je me disais que nulle pensée affectueuse ne me suivrait, que personne ne s'intéresserait au récit de mes travaux, aux confidences de mes peines !

— A l'avenir, vous serez certain que celle qui eût souhaité être votre mère attendra impatiemment de vos nouvelles, sera fière de vos succès d'explorateur et de littérateur, et de tout son cœur compatira à vos chagrins.

Guy se leva, mit un genou en terre, et, en portant à ses lèvres la main encore belle de la vieille dame, il dit d'une voix émue :

— Comment vous exprimer, vous témoigner ma gratitude !

— En m'écrivant, en me rendant un peu de la grande sympathie que je ressens pour vous, en unissant vos prières à celles que je ferai à votre intention.

A ce moment un murmure de voix jeunes vint de la terrasse sur laquelle ouvraient les portes-fenêtres du salon.

— Ma nièce et son amie rentrent de la Brionne.

— Si vous le jugez à propos, je prendrai congé d'elles. Je désire exprimer des regrets à ma cousine, lui dire quelques mots d'encouragement.

Sans répondre autrement, Mme Félletin ouvrit la porte et appela les promeneuses.

Après l'entrée de celles-ci et l'échange des compliments habituels, il régna un moment de gêne.

Chantal et sa tante, désireuses d'écartier les sujets intimes et de mettre fin à ce silence, interrogèrent successivement Lymbold sur sa précédente exploration en Afrique, sur l'aspect du pays.

Alors, en le salon vieillot de cette demeure si française, tandis que, des tilleuls de la terrasse, venaient le bourdonnement des abeilles et les crissements des cigales, que l'air apportait le parfum des

roses séchées, l'explorateur évoqua les immensités brûlantes du désert et la douceur des oasis.

Il parla de ce haut plateau saharien, but de sa prochaine exploration ; relativement tempérée, vu son altitude, cette contrée immense est salubre, l'homme noir y vit. Pourquoi les hommes blancs ne s'y acclimateraient-ils pas ?

Lymbold jugeait cette région l'une des plus fertiles du monde, grâce aux nombreux cours d'eau qui la sillonnent ; le Tanganyika, sur les bords duquel l'abondance des pluies et la force du soleil engendrent une végétation fantastique ; le Nyassa, égal à deux fois l'Ontario des Canadiens ; le Zambèze et sa prodigieuse cascade ; le Congo, enfin, aux cataractes tonnantes, y répandraient, si on utilisait leurs eaux, une fertilité digne de l'Eden.

Marguerite-Marie, les yeux mi-clos, écoutait. Lymbold se révélait passionnément patriote ; c'était un Français amoureux de sa patrie, un chef doué de toutes les qualités, de tous les dons que réclame ce titre.

Et cet homme, qui aima Gisèle, ne pouvait avoir éprouvé qu'un amour à la mesure de son âme.

Un moment, elle envia celle qui inspira cet amour, puis s'attendrit en songeant au martyr que dut être son agonie : durant six mois, elle avait désiré, appelé son mari, et elle était morte, résignée cependant, sans le revoir, morte comme une sainte, en donnant rendez-vous dans l'autre monde à son époux bien-aimé.

Un peu de rouge monta aux joues de Mme Chambley en s'éveillant de cette songerie.

La pensée de Thierry, de leur foyer à réédifier, ne pouvait-elle donc l'absorber !

Chantal, sur un signe de sa tante, sortit, afin de faire préparer des rafraîchissements, et Mme Séverine, prétextant un ordre à donner, gagna le jardin où Plantaire raclait les allées.

Guy, aussitôt, se rapprocha de Marguerite-Marie, dont le silence et la pâleur l'inquiétaient.

— Ma cousine, dit-il, je serais désolé de partir sans vous exprimer des regrets et vous faire mes excuses. Le temps ne me permet pas d'user de péri-

phrases, excusez donc la simplicité un peu brutale de mon langage; je vous ai jugée sévèrement, injustement; je vous ai accusée, voulez-vous, pouvez-vous me pardonner?

— Très sincèrement, les apparences étaient tellement contre moi! N'ai-je point abandonné mon foyer? les déserteurs, toujours, sont accusés de lâcheté. Depuis, j'ai compris cela, et aussi le danger de me cacher, de mentir.

— Les erreurs du passé, vous pourrez, je l'espère, les réparer.

— Je peux tenter de les réparer, mais, hélas! qui oserait me prédire le succès? Vous ne le niez pas, j'entreprends une tâche ardue; je devrai accomplir des prodiges de patience, de persévérance, moi qui suis à la fois violente et faible?

— Un prêtre, dont j'eus dernièrement l'occasion de faire la connaissance, me disait, un jour:

« Ayez la volonté ferme de mener sans défaillance le combat, parfois bien long et dur, qu'est la vie d'un chrétien; que l'humilité et la prière soient vos armes, et, sûrement, vous triompherez. »

« En plus, ma cousine, n'avez-vous pas comme auxiliaire près du cœur de Thierry son amour pour vous et, dans le vôtre, la pitié et le sentiment d'accomplir votre devoir?... »

Mme Felletin, arrêtée sur le seuil, contemplait le couple élégant, ces deux êtres si bien faits, en apparence, pour être heureux ensemble et que des obstacles insurmontables semblaient séparer.

Elle s'avança vers eux, et, d'un geste maternel, enlaça la taille de la jeune femme.

— Vous triompherez, mon enfant, j'en ai le ferme espoir, votre bonne volonté est parfaite.

— Ma violence, mon orgueil, sont bien grands aussi!...

— Votre orgueil, rendez-le noble! « L'orgueil, souvenez-vous-en, n'est péché que lorsqu'il s'appuie sur lui-même; mais, quand c'est sur Dieu qu'on fonde l'espérance d'accomplir une mission qu'il vous confie, douter de soi, c'est presque douter de Lui (1). »

(1) Mme Swetchine.

Aux joues pâles de Marguerite-Marie, du rose remonta, et ses yeux exprimèrent une résolution généreuse, une pitié ardente.

« L'expression des yeux de ma Gisèle, pensait Guy. Marguerite-Marie a donc aussi son cœur? »

Leur émotion fut si forte, si communicative, que, instinctivement, leurs mains se joignirent.

Il eut pleine confiance en elle... Elle eut le désir passionné de mériter la confiance de Mme Séverine et de Guy.

— Quoi qu'il m'en coûte, si dure que soit la lutte, je vous le jure, je ne désertterai plus.

— Bon courage, ma cousine, vous gravissez, « nous gravissons la pente abrupte, rocailleuse, mais bientôt — la vie est si brève! — nous atteindrons l'heureux revers de la montagne où on quitte l'ombre pour trouver la lumière (1). »

Guy de Lymbold se tut et laissa tomber la main qu'il serrait...

Chantal rentrait, suivie de Babyle qui, son bonnet sur la tête, un tablier brodé noué autour de sa taille plate, apportait des rafraîchissements.

(1) Mme Swetchine.

XIX

Sous la main de Bashir, l'automobile démarra.

D'un regard ému, Marguerite-Marie, penchée à la portière, enveloppa le manoir gris qui lui fut si hospitalier; puis, sur le perron moussu, ses yeux cherchèrent les visages de la tante et de la nièce qui, toutes les deux, pleuraient.

— A demain ! cria Chantal.

— A l'église ! répéta la voix de Mme Séverine déjà lointaine.

Les êtres, les choses, parmi lesquels la jeune femme avait vécu des semaines et des mois, tombaient dans le passé...

Déjà, la voiture, ayant longé l'étang, tout noir du reflet des épicéas, et suivi une courte avenue, atteignait la voie ferrée.

Un express passa, celui qui emportait Guy de Lymbold.

D'un mouvement réflexe, Marguerite-Marie se pencha à la portière; encore les claires prunelles de l'explorateur rencontrèrent celles d'azur foncé de la jeune femme, adieu rapide, tel le rêve qui, un instant, les posséda. Lui courait vers la vie du désert, hérissée de dangers, vers la mort, peut-être; elle, vers d'autres épreuves plus intimes, plus difficiles à supporter.

« Qu'importe ! murmura-t-elle, l'un et l'autre nous courons au devoir ! »

Et il lui fut doux de se remémorer les paroles de Mme Swetchine, que Guy lui laissa en la quittant comme un bouquet spirituel.

Elle s'étonna de se sentir calme, apaisée; elle échappait à ces hésitations douloureuses, ces révoltes, ces scrupules, ces remords, qui l'avaient martyrisée.

La limousine s'immobilisait, Bashir descendait;

il ouvrit un large portail en fer et le referma dès qu'on l'eut franchi.

Haletante... la côte était rapide, l'automobile suivait une allée carrossable, car une avenue soigneusement entretenue, qu'ombrageaient les chênes et les châtaigniers émondés, éclaircis avec art, remplaçait ce chemin creusé d'ornières et bosselé de blocs de grès où, l'année précédente, Chantal et sa dame de compagnie s'aventuraient souvent pour cueillir des fleurs ou chercher des cèpes.

Marguerite-Marie, dont l'émotion croissait d'instant en instant, ne remarquait rien de ces changements.

Toutes ses pensées se concentraient sur celui qu'elle allait revoir, Thierry, le héros de ses rêves de fillette, le fiancé aimé, le mari si décevant, lequel dominerait dans celui qu'elle allait retrouver. Quels seraient ses sentiments à son endroit ? En sondant son cœur, la jeune femme s'étonnait ; il fallait se l'avouer, elle avait songé à Thierry avec amertume, avec colère, avec pitié, avec remords, jamais avec indifférence, jamais avec le désir précis d'être libérée par sa mort. L'avait-elle donc constamment aimé, en dépit de tout ?

Mais la côte prenait fin ; on touchait à l'esplanade qui entourait la forteresse.

L'aspect extérieur en était à peine changé ; quelques pierres blanches, parmi les murailles noircies par les siècles, des portes cloutées, des vitraux sertis de plomb, attestaient seulement que l'antique demeure était fermée aux hiboux et aux orfraies qui si longtemps en furent les seuls habitants.

On s'arrêtait. Marguerite-Marie mit la main sur son cœur ; il battait très fort, mais elle releva la tête d'un geste résolu : sa volonté ne faiblissait pas. En murmurant une invocation ardente, elle descendit et regarda devant elle. Sur l'esplanade herbeuse, les sièges rustiques étaient vides, le châtelain ne se montrait pas.

Mariola sortait de la poterne des cuisines, suivie de Zulma qui accourait aussi vite que le lui permettait son infirmité.

— Où est Monsieur ? interrogea la jeune femme

en tendant la main à la nourrice défaillante d'émotion.

— Excuse-le, maitresse chérie, il est si troublé, si malade aussi, plus qu'on ne le croit... Il est dans sa chambre, au premier étage, la porte cintrée...

— Oh ! je saurai le trouver.

Déjà Marguerite-Marie pénétrait dans l'étroit vestibule, où des bancs de pierre accolés aux murs évoquaient les hommes d'armes qui, jadis, se succédaient là d'heure en heure et de génération en génération, afin d'attendre les ordres du seigneur.

Elle gravissait les larges dalles de l'escalier tournant et atteignit vite le premier étage du palier.

Sur le pas de la porte cintrée, elle s'arrêtait, cherchant à dominer son émoi, quand cette porte s'ouvrit.

Pâle, défaillant, les yeux remplis d'une expression poignante, au lieu d'avancer, Thierry revint au sofa et s'y effondra.

Prise d'une pitié immense, Marguerite-Marie alla vers lui.

— Puisque vous le désiriez, Thierry, je suis revenue. En avez-vous de la peine, auriez-vous trop présumé de vos forces ?

Sans répondre, il se laissa glisser à genoux et, cachant son visage dans les mains qui se tendaient :

— Soyez bénie d'être venue, pardon !... oh ! pardon !

Elle l'obligea à se relever, s'assit à son côté et lui exprima son regret de n'avoir pas jadis reçu ses lettres.

Marguerite-Marie s'attendait à l'entendre fulminer contre la générale ; sa surprise fut grande quand il répondit :

— J'avais mérité cette épreuve !

— Moi aussi, sans doute ; espérons que, du moins, la leçon nous sera profitable. Je vous reviens changée, très désireuse de vous soigner, de vous guérir !

— A souffrir, vous qui êtes forte et bien équilibrée, vous êtes devenue meilleure, plus compatissante ; mais chez d'autres, déjà déprimés, épuisés, la douleur achève de briser les ressorts de la

volonté. Voyez, suis-je autre chose qu'un malheureux naufragé, une épave ?...

— Un naufragé sans boussole, mon pauvre ami ; si, la foi vous soutenant, vous aviez accepté vos blessures et vos souffrances comme des épreuves, si moi-même je ne m'étais point révoltée, que de maux nous eussent été évités !

Il eut un geste navré ; elle reprit, adoucissant sa voix :

— Soyez tranquille, je ne veux point récriminer. Soyons-nous mutuellement indulgents, le passé est le passé !... appliquons-nous dans le présent à préparer un avenir meilleur.

Il secoua la tête d'un air de découragement profond, puis il saisit la main de sa femme et, avidement, chercha son regard.

— Voudriez-vous enlever votre chapeau ? Suivant la mode, vous le portez si enfoncé que tous mes souvenirs en sont déroutés.

Avec un sourire, Marguerite-Marie obéit.

— Seigneur ! Je vous retrouve telle que je vous voyais dans mes rêves... plus belle même, plus épanouie ! Combien vous paraissez jeune, forte, resplendissante de santé ! Ah ! si j'osais me comparer à vous !

— Thierry, vous êtes toujours beau. Votre physique exalta pendant une semaine l'imagination de Chantal Aubery. « Quel héros de roman ! Quels yeux inoubliables ! » s'écriait-elle le jour où elle vous aperçut à la gare.

« Seulement, hélas ! si je trouve vos cicatrices presque complètement effacées, avec un profond chagrin je le constate, votre pâleur, votre amaigrissement, l'éclat fiévreux de votre regard, sont les indices d'un mauvais état de santé.

« Mais que je puisse vous soigner, vous distraire, vous amener à respirer beaucoup d'oxygène en de longues randonnées, et vous retrouverez des forces, de l'énergie, de la galté !

— Le moral est atteint davantage encore que le physique. Il est mort en Allemagne, le brillant officier, le joyeux mondain que fut Thierry Chambley-Saint-Clar !

— Ces succès mondains, j'espère que vous ne les regretterez plus, quand nous aurons la vie dont je rêve.

« Voyez-vous, Thierry, dans la situation fausse, subalterne presque, qui fut la mienne, j'ai appris à juger les gens et les choses à leur juste valeur.

« Posséder la sécurité d'un foyer, partager avec mon mari une vie occupée d'une façon intelligente, faire ensemble beaucoup de bien puisque votre fortune vous le permet, et garder jalousement l'intimité familiale partagée avec quelques amis, voici le programme qui, aujourd'hui, seul me paraît enviable.

Et, avec un sourire :

— Je ne suis plus guère coquette... et je me suis, par nécessité, du reste, déshabituée des toilettes élégantes... et des bijoux.

Marguerite-Marie se repentait d'avoir prononcé ce mot.

Du rouge montait aux joues de Thierry.

— Vous retrouverez les vôtres dans votre chambre; j'espère que vous ne me causerez pas le chagrin de les refuser.

— Un peu plus tard... il faut que je vous dise cela tout de suite... j'accepte votre hospitalité, en me chargeant, si vous le désirez, de la direction intérieure de la maison, mais, pour mon entretien, vous me permettrez de me contenter des revenus de ma dot; ils seront très suffisants, car je suis devenue une modiste et une couturière fort habile!...

— Alors, Marguerite-Marie, ce n'est pas le pardon complet?

— Un pardon sans restriction, je vous le jure! Seulement, il est mieux de ne pas m'exposer à la tentation. Poussée par l'atavisme, par mes goûts personnels, je pourrais dépenser trop largement. Vous seriez porté à me reprocher ma coquetterie.

— De moi vous ne voulez rien accepter, moins même que d'étrangers! M. Hurel-Brinon, Mme Felletin, rétribuaient vos services! En ai-je assez souffert!

— Des idées rétrogrades, antiques. Maintenant, il est fort bien porté qu'une femme gagne sa vie.

— Pas lorsque son mari a de la fortune.

— Croyez-moi, Thierry, provisoirement, acceptez mes conditions, et nous ne reparlerons plus de ces sujets troublants. Peu à peu, nos vies fusionneront, mais, en ce moment, certaines plaies pourraient être mal cicatrisées... n'y touchons pas...

Thierry demeurait si accablé que sa femme fut prise de pitié.

— Il m'est si dur de vous causer du chagrin que j'en arrive aux concessions tout de suite : dès ce soir, si cela vous est un plaisir, je reprendrai ma bague de fiançailles, et, si vous êtes un malade très soumis et raisonnable, on vous permettra de faire parfois un petit cadeau à votre infirmière.

— Et si je venais à mourir, s'écria Thierry, trahissant la crainte qui le hantait, vous n'accepteriez rien de moi ? Malgré notre séparation, je n'ai jamais cessé de penser à vous. Depuis des mois, j'avais largement assuré votre avenir. Par pitié, ne me privez pas de la satisfaction d'accomplir cette réparation.

— Voudriez-vous que je manque à mon serment ? Rappelez-vous ma lettre !

« Pourquoi ne croiriez-vous pas que je suis revenue à vous attirée par votre fortune ? Mais, Dieu merci, vous êtes jeune, votre vie n'est pas menacée ; guérissez, formons un ménage uni... heureux, et alors j'accepterai tout de vous avec bonheur !

« Maintenant, je vais vous laisser un moment, afin d'emménager.

— Ma forteresse manque de confort ! J'ai pu faire installer l'acétylène, le chauffage central, et amener l'eau à tous les étages, mais, en fait d'agrément, de luxe, c'est néant !

« Votre appartement, en particulier, n'est pas ce qu'il serait si j'avais pu espérer votre retour.

— Ne vous inquiétez point ; au manoir, le confort et l'élégance font défaut, et je m'y trouvais bien...

— Au moins, commandez, faites venir de Paris.

— C'est convenu ; j'accepte d'être ici maîtresse de maison et d'organiser au mieux pour la bonne tenue et l'élégance du ménage, sans viser à l'économie.

« Etes-vous satisfait ?

— Sur ce point, oui !

— A tout à l'heure !

Sur le pas de la porte, Marguerite-Marie se retourna.

¶ Son mari la suivait d'un regard navré.

Alors, encore émue, cédant à l'élan de son cœur généreux, elle revint vers lui.

— Thierry, vous ne voulez donc point que nous échangeions un baiser de réconciliation ?

— Je n'osais pas.

Frémissant, il se penchait et, sur la joue qui se tendait, il posa longuement ses lèvres.

Mais, dès que la jeune femme eut disparu, l'angoisse le reprit.

Un baiser... un baiser de fiancé ! Combien elle était calme !

Et Thierry imaginait quelle eût été son ivresse si, dans ses bras, il eût senti Marguerite-Marie frémir d'amour.

Il se comparait à un voyageur dévoré par la soif qui, au bord d'une fontaine, pouvait seulement boire quelques gouttes d'eau.

Cependant, pourquoi cette déception si amère ?... Avait-il pu espérer que sa femme reviendrait à lui autrement que par pitié et par devoir ?

Et un autre l'avait poussée vers ce devoir, avait su l'émouvoir...

Lui, un pauvre être, une loque lamentable, était bien incapable d'inspirer de l'amour.

Guy et Marguerite-Marie, attirés l'un vers l'autre, s'étaient généreusement sacrifiés !

La tête enfouie dans les coussins du sofa, Thierry murmurait :

« Je l'aime follement... je ne puis espérer lui donner une ombre de bonheur intime.

« Afin de lui rendre la liberté d'aimer, d'être aimée sans trouble et sans remords, je dois disparaître.

« La maladie, assez vite, fera-t-elle son œuvre ? »

XX

A la prière de Marguerite-Marie, Thierry s'assit devant le piano, prêt à l'accompagner.

D'un commun accord, ils avaient choisi la Prière de *Tannhauser*.

La voix de la jeune femme détailla ce couplet, en y mettant toute son âme.

De cette terre, emporte-moi
Près des anges, fais-moi place
Au saint royaume de la foi !

Lui, en soutenant la cantatrice, écoutait cette voix enfin retrouvée, que si souvent il crut entendre en rêve.

Elle, possédée par la musique, reprenait avec une expression poignante :

Ah ! prends pitié de ma douleur,
Que la servante humiliée de toi s'approche avec ferveur,
Pour obtenir de ta faveur
La délivrance du pécheur !

Quand la chanteuse se tut, Thierry, incapable d'exprimer son admiration, tant son émotion était grande, gagna l'un des sièges imposants qui occupaient les coins de la cheminée monumentale au manteau de laquelle un cerf de grandeur naturelle fut sculpté dans la pierre.

Sur le bois sombre de la cathèdre, les cheveux du moderne châtelain, d'un inimitable blond, et son fin profil se détachaient nettement.

Avec sa silhouette élancée, d'aspect fragile, distingué, parmi ce mobilier antique, il évoquait l'un de ces jeunes princes d'antan retenu prisonnier par un vainqueur cruel dont les troubadours et les ménestrels chantèrent les amours et le malheur.

De ces princes de légende, Thierry possédait le

charme mélancolique, la tristesse fatale, tout jusqu'à la pâleur.

Ses géoliers, c'était la maladie, les idées noires; son vainqueur, l'amour!...

Et Marguerite-Marie, avec angoisse, déjà avec découragement, se demandait si elle triompherait de ces ennemis redoutables, si jamais, dans les yeux sombres de son mari, elle verrait se rallumer ces rayonnements de soleil qu'elle admirait.

Elle vint vers lui, caressa de la main la chevelure soyeuse.

Alors, lui, du geste éperdu d'un enfant peureux qui se réfugie près de sa mère, cacha son visage dans les plis de la robe légère, dont le frôlement lui était si doux.

Marguerite-Marie s'examinait. Sa conscience ne lui reprocha rien vraiment; depuis huit jours, elle se montrait constamment douce, compatissante, affectueuse, et cependant nul progrès ne se dessinait.

— Pourquoi cette tristesse, mon ami? Souffrez-vous?

— De la tête, beaucoup, répondit-il en appuyant les doigts à sa nuque.

— Je n'aurais pas dû vous prier de m'accompagner... la musique ne vous vaut rien.

— N'assurez-vous pas que je dois chercher à me distraire?

— Pas ainsi. Pour commencer, il vous faut des promenades en auto, des voyages, de ces distractions qui fortifieraient vos organes, vos muscles, sans fatiguer votre esprit ni trop émotionner votre cœur.

— Il faudrait d'abord que je puisse reprendre goût à la vie, à moi-même, et que je me sente utile à quelqu'un.

— Ne pouvez-vous donc avoir confiance en votre femme et croire que, non seulement vous lui êtes utile, mais même indispensable. Je le constate avec un profond chagrin: ma présence ne vous soulage, ne vous égaye en rien.

« Si vous souffriez de mon retour, sauriez-vous être plus triste?

— Oh! Marguerite-Marie, pardonnez, je suis un malheureux, indigne de votre bonté!

« Afin de me pardonner, songez que mon ingratitude apparente tient à ma maladie.

« Des idées qui hantent mon pauvre cerveau, suis-je le maître?... »

— Et vous ne semblez même pas posséder le désir de guérir. Comment vous suggestionner, mon Dieu ?

« Il faudrait pouvoir m'aimer, » songeait-il, tenté de livrer son secret.

Puis, baissant la tête :

« A quoi bon, pensa-t-il tristement, l'amour se commande-t-il ? s'achète-t-il ? se détruit-il ? Pas davantage elle ne peut m'aimer qu'elle ne peut défendre à son cœur d'être attiré vers Guy. »

Alors, parodiant les paroles de *Tannhauser* :

— Marguerite-Marie très chère, dit-il, vainement vous vous penchez vers ma douleur. Il faudrait un miracle, afin de me transporter dans le royaume de la foi et de m'obtenir la grâce de l'oubli.

Et, comme s'il eût trouvé de la jouissance à se torturer, à se ravaler devant celle qu'il aimait :

— Je suis un pauvre être digne seulement de votre pitié !

— J'espère quand même, et malgré vous, arriver à vous guérir.

— Sur quoi s'appuie votre confiance ?

— Sur ma confiance en Dieu, sur ma compassion, ma tendresse, pensa-t-elle aussi.

Le Thierry violent, provocant, cruel, qui jadis l'avait froissée, insultée jusqu'à lui inspirer de l'aversion, n'existait plus... Un autre homme était sorti du lit où le chagrin et la maladie le clouèrent après le départ de sa femme... un être faible, souffrant, mais, par cela même, attirant, séduisant pour un cœur féminin.

Elle eut conscience que les attentions, les soins si mal reçus au début de leur mariage, pourraient l'être mieux aujourd'hui.

Néanmoins, au moment de prononcer de tendres paroles, un scrupule la retint.

En dépit de ses efforts, son imagination évoquait parfois Lymbold, les claires prunelles l'enveloppaient d'admiration.

Thierry soupçonnait certainement cet état d'âme ; il la jugerait hypocrite... Alors, à la place des mots d'amour qu'il attendait, elle ne prononça que des phrases affectueuses mais banales.

Avec cette divination extraordinaire chez certains nerveux, le malade perçut l'hésitation de sa femme ; il surprit de la contrainte dans sa voix, de la recherche dans ses paroles.

Et, plus que jamais, des soupçons s'ancrèrent en lui.

Alors, désespéré, humilié, mais désireux de cacher sa détresse morale, il exagéra sa souffrance physique, trop réelle du reste.

Il refusa de sortir, se déclara incapable du moindre travail.

Et, durant tout le jour, repoussant les revues et les journaux qu'on lui apportait, il resta étendu sur le divan, à fumer des cigarettes.

Le lendemain était un dimanche ; Marguerite, désireuse de flatter les goûts de son mari et de lui plaire, revêtit cette robe de charmeuse grise qui, assurait Chantal, lui seyait à ravir.

Peine perdue, Thierry ne sembla même pas s'apercevoir de ce changement de toilette quand sa femme vint le rejoindre près du vieux puits.

S'étant enquis de la façon dont il avait passé la nuit, elle tenta une diversion.

— Pourquoi ne me feriez-vous pas le grand plaisir de m'accompagner à la Brionne ? Si encore vous refusez d'être présenté aux châtelaines, vous n'auriez qu'à rester au fond de l'église...

Il se releva brusquement.

Et, avec un retour de sa violence d'antan :

— Pourquoi vous obstiner ainsi, Marguerite ? Ne vous l'ai-je pas dit et répété : Je suis malade d'une part... et de l'autre je ne veux plus entrer dans une église. J'ai perdu la foi ; les cérémonies religieuses ne me touchent pas davantage que ne me toucheraient les mômeries des Chinois et me troubleraient, en me portant à regretter les croyances et les enthousiasmes de ma jeunesse, ce temps heureux où la confiance me fut facile et la vie si douce !

Marguerite-Marie saisit la main de son mari et,

attachant ses yeux tout remplis de compassion sur son visage si amer :

— A beaucoup, l'existence est dure, mais est-ce une raison pour vous détourner de Dieu ? C'est mal... et c'est fou. Dans la foi, uniquement, les malheureux peuvent espérer rencontrer quelque consolation.

« Au reste, mon ami, vous serait-il possible, même si vous en aviez la volonté et le désir, de ne plus croire ?

« Non, certainement ! Aussi, quand vous m'assurez : « J'ai perdu la foi, » vous me produisez l'effet d'un poltron qui, afin de se donner du courage, répéterait sans cesse : « Je n'ai pas peur ! »

« Mon cher Thierry, non seulement vos atavismes, votre éducation, vous défendent contre l'incrédulité, mais encore votre tempérament, votre âme, votre cœur épris d'idéal, tout vous pousse vers la religion, vers le mysticisme même.

« Quel obstacle s'est donc levé entre Dieu et vous ?

« Parfois, c'est une faute, une rancune. Cependant, je l'espère, vous m'avez pardonné... Serait-ce du désespoir ?

Il courbait la tête.

Elle continua :

— Oh ! Thierry, vous paraissez m'aimer...

— Ardemment ! Passionnément !

— Alors, comment pouvez-vous me causer tant de peine ? En grâce, laissez-moi croire que, unis en une communion parfaite de sentiments, nous nous agenouillerons ensemble à la Table Sainte, afin de prier Dieu de bénir notre foyer.

Il restait silencieux. Marguerite-Marie ne pouvait plus refouler ses larmes, lorsque la cloche de la Brionne se fit entendre.

Au-dessus du lanternon et des tours de Larcy, des coteaux et des bois brûlés par le soleil et des gorges étroites encore verdoyantes, les ondes sonores s'étendirent.

— Voici l'auto, dit le jeune homme, il faut partir, si vous ne voulez pas arriver en retard.

« Au retour, déjeunez au manoir, vous y êtes toujours désirée.

— Et ici, Thierry ?

— Ici, encore davantage, mais ne me causez pas le remords de vous retenir prisonnière dans le repaire du triste hibou ! Voir vos amies, recevoir les conseils de Mme Felletin, vous sera salutaire.

« A ce soir, je ne vous attendrai pas avant cinq heures !

Et, pour un instant, redevenu le charmeur, l'homme du monde aux façons élégantes, il installa sa femme dans la voiture avec cette grâce caressante, cette douceur enveloppante qui, jadis, lui valurent tant de succès.

— Au revoir, dit-il.

Et, longuement, il appuya ses lèvres sur la petite main où brillait le saphir, souvenir de leurs fiançailles.

— Je serais très heureuse de me retrouver ici, disait un peu plus tard Mme Chambley à Mme Felletin, qui l'introduisait dans sa chambre, afin qu'elle s'y débarrassât de son chapeau, si je ne demeurais pas anxieuse, tourmentée, au sujet de mon pauvre malade.

Et, en quelques mots absolument sincères, elle mit son amie au courant de ses efforts, de ses scrupules et du peu de réussite obtenu.

— Thierry, plus désespéré que jamais, n'envise pas même la possibilité de sa guérison. Sa mort seule, affirme-t-il parfois, pourra me rendre, avec ma liberté, ce bonheur qu'il est incapable de me donner.

— Votre mari vous aime ? Vous le croyez, n'est-ce pas ?

— Il me semble que j'en suis certaine.

— Et vous, mon enfant, quels sont vos sentiments ?

— Ce qui domine en moi, c'est la pitié, la tendresse ; je voudrais consoler, caresser mon mari comme une mère caresse son enfant qui pleure.

« Jusqu'ici, j'ai résisté à ce penchant ; je craignais de paraître manquer de franchise. Ce rêve parfois me hante, et Thierry lit si bien sur mon visage mes moindres impressions.

— Chassez ce dangereux scrupule : M. Chambley veut mourir, parce qu'il croit que vous aimez votre

cousin. Sentez-vous à quel point le péril est grand !
Donc, quittez le moins possible votre mari.

— Je voudrais ne le quitter jamais. Ah ! il en faudrait peu, pour que mes sentiments exaltés de fillette se transformassent en un amour sérieux et profond !

— Avec ce sentiment, vous devez vaincre. Et, surtout, pas de scrupule. Le rêve qui vous effleura doit compter si peu en face de la poignante réalité !

A ce moment, la pendule comtoise égrena douze coups, tandis que Babyle traversait le vestibule, une soupière entre les mains.

— Bon courage, persévérance et confiance quand même, chère enfant, dit Mme Séverine en serrant la jeune femme dans ses bras ; je ne vous reverrai pas seule, Chantal sera là ; j'espère en vos conseils pour la calmer ; elle me cause bien des soucis... Et, cependant, malgré quelques retours de ses bravades, elle est plus affectueuse, plus aimable avec moi et Maurice.

La jeune fille entra.

Bientôt, dans la salle à manger au reluisant mobilier de cerisier, les trois femmes absorbèrent en silence le potage à l'arome exquis.

Chantal inclinait vers son assiette un visage soucieux, et son ton fut contraint, quand elle répondit à Mme Chambley qui s'informait de la générale.

Elle venait de recevoir une lettre de sa tante ; elle était à Royat et pressait sa nièce de la rejoindre dès la semaine suivante.

— Son amie, Mme de Lyons, doit être près d'elle ?

— Il paraît...

Et, sur un ton de bravade inconscient, Chantal ajouta :

— Le lieutenant Thibaut ne tardera pas à rejoindre sa mère ; c'est un brillant officier et, si mes souvenirs ne me trompent pas, un charmant garçon.

— J'ai eu sur le compte de M. de Lyons des renseignements précis. Ce jeune homme, dont le physique est fort ordinaire, est surtout élégant, chic, pour employer l'expression du jour ; c'est un cavalier remarquable, un mondain accompli, mais sa réputation d'homme à bonnes fortunes est trop bien

établie; sa mère a dû payer si souvent ses dettes que leur avoir est naturellement très réduit... un mariage avantageux s'impose.

— N'ai-je pas entendu assurer, ma tante, que les mauvais sujets faisaient souvent les meilleurs maris.

— A titre d'exception. En général, ces jeunes gens rendent leurs femmes malheureuses et ruinent leurs enfants, répliqua tristement Marguerite-Marie.

Chantal ne protesta pas; elle regrettait d'avoir rappelé des souvenirs pénibles à son amie; mais, avec cette puérile fatuité des très jeunes, elle s'assura que Mme de Mâlecroix eût converti ou dominé son mari si elle eût été une jeune fille ayertie, indépendante, ultra-moderne, telle Mlle Aubery. Ah! certainement, contrairement à la douce Isabelle Lubersac de Lauriol, une pensionnaire lors de son mariage, Chantal saurait assagir son époux et veiller sur sa fortune.

— Parfois les folies d'un homme découlent de la faiblesse de sa femme.

« Si j'épousais M. de Lyons, je poserai au préalable mes conditions; jamais, lui dirai-je, ma signature ne vous sera prêtée.

— Avec ça, marmotta Babyle, fort attentive à la conversation tout en changeant les assiettes, que le loup ne mange pas les brebis comptées!

Chantal rougit, mais elle continua, sans paraître avoir entendu la réflexion de la vieille bonne.

— Et, pour le contrat, nous adopterions le régime de la séparation de biens.

— La confiance ne présiderait pas à votre entrée en ménage!

— C'est possible, mais, les précautions ainsi prises, il me semble que je jouirais intensément de la vie d'une femme d'officier. Voir citer dans les carnets mondains les réceptions et les toilettes de la jeune comtesse de Lyons m'enchanterait.

— Ma pauvre enfant, je serais désolée de te voir conclure un mariage dans de pareilles conditions, attirée par ces hochets de vanité dont si vite on se lasse. Encore, si tu aimais M. de Lyons, mais vous vous connaissez à peine.

— D'autres femmes, qui se sont mariées par inclination, ne furent point heureuses.

— Je t'entends, mon enfant, répliqua Mme Séverine de sa voix grave; j'eus, moi aussi, mon heure de folie, du moins avais-je l'excuse, en me mariant, d'un grand amour. Et la fidélité de toute une vie à ce sentiment si mal placé a, je l'espère, payé ma faute.

« Après cela, pourrais-tu me blâmer de vouloir éviter les souffrances d'une union mal assortie à la fille de mon bien-aimé François ?

— Vous vous illusionnez sur moi, ma tante; cette union ne serait pas mal assortie. Ne suis-je pas mondaine, moderne ?

— A la surface, déclara Marguerite-Marie, mais le fond chez vous vaut bien davantage, et vous souffririez beaucoup quand les dessous si souvent coupables et honteux d'une société brillante vous seraient révélés.

« Ah! Chantal, moi qui connais la vie, combien vite je ferais le sacrifice des plaisirs, du luxe, de la fortune même, afin de trouver la sécurité d'un foyer, l'amour d'un mari raisonnable et la sauvegarde si douce de beaux petits enfants !

L'entrée de Babyle fit dévier encore la conversation; elle fut reprise peu après, quand Chantal accompagna son amie, impatiente de regagner Roc-Aigu.

Sous le saule qui se penchait toujours comme pour rafraîchir ses tiges dans l'eau bleue du petit lac, la jeune femme s'arrêta un instant.

— Ma chérie, dit-elle tendrement, cessez d'être frondeuse. Par une vanité enfantine et mal comprise, vous éprouvez le besoin de crâner, d'affirmer votre indépendance, votre insensibilité !

« Je vous connais, et, j'en ai la confiance, votre bon sens et votre cœur feront entendre raison à votre orgueil et à votre snobisme.

« Heureuse enfant si aimée, soyez pitoyable à ceux dont vous êtes le rayon de soleil... et à vous-même !... N'allez pas laisser échapper le bonheur. Il est si difficile de le ressaisir !

Reprise par ses inquiétudes, Marguerite-Marie embrassa la jeune fille et poussa la petite barrière installée par Bashir.

Un instant, Chantal suivit des yeux l'élégante silhouette que bientôt lui déroberent les taillis épais.

Toute gaieté s'était éteinte sur le visage de la jeune fille, tandis qu'elle revenait vers le manoir.

Au moment où elle pénétrait dans le vestibule, la pendule sonna quatre heures; sa voix grave éveilla les échos de la demeure, où, depuis des années, elle réglait la vie de plusieurs générations d'Aubery.

« De cette longue lignée, je suis le dernier chaînon, » pensa-t-elle.

Et, loin de songer à rire, Chantal se sentit subitement très émue par ce rappel du passé.

XXI

Le soir tombait sans apporter beaucoup de fraîcheur; néanmoins, Mme Chambley décida son mari à quitter sa chambre, pour venir s'asseoir avec elle sur la plate-forme herbeuse.

A cette heure mélancolique du crépuscule, l'angoisse du malade augmentait jusqu'à devenir une souffrance aiguë, et, sa femme le savait, la solitude avivait encore cette souffrance.

En contemplant le paysage, ils demeurèrent d'abord silencieux; sous leurs yeux, l'ombre peu à peu dépliait son manteau, montant des gorges aux versants et jusqu'au faite des coteaux.

Bientôt, il ne resta plus qu'un rayonnement de lumière vers l'ouest, où le ciel, partout ailleurs d'un bleu profond, prenait de ces teintes vertes et mauves que revêtent souvent les ciels des pays tropicaux.

Thierry fit cette remarque; puis, pendant que les premières étoiles s'allumaient, il évoqua les paysages des Antilles et d'autres qu'il avait particulièrement admirés.

Il n'employait pas, comme Lymbold quand il dépeignait les plateaux sahariens, des images fortes et brèves, non; ce fut en termes choisis, poétiques et fleuris, à la façon d'un Loti, qu'il célébra les bois profonds, les cascades murmurantes, les palais

blancs et les parcs merveilleux qu'il possédait à la Guadeloupe.

Ensuite, il narra le voyage qu'il fit le long de l'Amazone en compagnie de l'un de ses cousins maternels, riche planteur brésilien.

Ah! qu'il lui parut beau, le solennel Rio, à l'eau sans transparence, qui court ou dort à l'ombre d'arbres géants enlacés de lianes!

Par quelles embouchures grandioses ses affluents ne lui versent-ils point leurs ondes : c'est le laiteux Madeira, le brun Tapajoz, le Xingú couleur d'un ciel du Nord, et le rio Negro, rivière morte, à l'eau d'un noir ambré.

— Quelles belles expéditions, disait Thierry, dans les forêts étranges qui pour chemins ont des rivières, pour sentiers des ruisseaux!

Là, des blancs et des Indiens, en cherchant les heveas (1), trouvent souvent la mort. Avec sa frémissante sensibilité, Chambley évoqua les souffrances des pauvres seremgueiros (2). Et, pour dépeindre les souffrances comme pour exalter les merveilles de la nature, il révélait cette âme d'artiste, cette morbidezza de créole, qui, jadis, le rendaient si irrésistible, auprès des femmes en particulier.

Et Marguerite-Marie, en subissant l'enchantement, pensait encore : combien aisément renaîtrait l'amour de jadis, s'il le voulait; par l'effet des contrastes qui s'attirent, tant de choses poussaient les époux l'un vers l'autre, si bien ils se compléteraient; mais lequel des deux ferait des avances? Lui se jugeait indigne d'être aimé, et elle, retenue par sa pudeur de femme, ne pouvait s'offrir.

Alors, n'osant effleurer un sujet intime, Marguerite-Marie exprima son admiration pour les tableaux prestigieux qui venaient de défiler sous ses yeux.

— Si vous écrivez aussi bien que vous contez, dit-elle, vous pourriez remplacer Loti...

Et, se souvenant du conseil donné par le docteur, qu'elle avait consulté la veille, elle ajouta :

— Vous éveillez en moi un désir ardent de con-

(1) Les meilleurs arbres à caoutchouc.

(2) Chercheurs d'arbres à caoutchouc.

naître ces contrées merveilleuses. Pourquoi, l'hiver prochain, ne m'emmèneriez-vous pas aux Antilles ? Vous m'aviez promis de me faire connaître vos domaines. Ce voyage serait à la fois un voyage d'agrément et un voyage d'affaire. Vos intendants et votre notaire réclament votre présence... Et... ajouta-t-elle en rougissant, pour votre santé et la reprise de notre intimité... il serait bon de voyager !

— Le Hibou des Ruines pourrait, croyez-vous, redevenir un oiseau des îles ?...

De Phésitation pouvait se lire sur le visage du jeune homme, pendant qu'il disait ces mots.

Marguerite-Marie reprit courage.

— Certainement, je le crois ! Ce voyage, Thierry, serait notre voyage de noces !

Elle avait encore rougi en disant ces mots. Lui interpréta mal ce trouble si naturel.

— Vous me flattez, ma chère, un malade aussi atteint que moi ne saurait entreprendre un pareil voyage, je craindrais de vous occasionner les pires ennuis. Je puis mourir subitement... bientôt... et je dois le désirer. Il m'est vraiment insupportable de vous enchaîner à ma chaise longue, en ce vieux château, repaire des hiboux ! vous si vivante, si jeune, si belle !

— Oh ! Thierry, combien vous êtes cruel ! C'est en me parlant ainsi, en refusant de vous soigner, que vous me martyrisez.

« Il y a, dit-on, dans le cœur de toute femme digne de ce nom une sœur de charité qui sommeille. Ne voulez-vous pas, pendant quelque temps, me conférer ce titre de garde-malade et, en conséquence, me supporter près de vous et m'obéir ?

— Une garde-malade ! Vous, si bien faite pour être aimée par un être de valeur, créée pour une maternité heureuse !

Deux larmes s'échappèrent des yeux de Thierry.

— Suis-je assez malheureuse, s'écria la jeune femme. Je vous ai causé du chagrin ! Que dois-je faire ! Pourquoi m'avoir priée de revenir ?

— J'espérais que votre vue me guérirait.

— Et je ne vous fais que du mal !

— Si vous partiez tout de suite, je mourrais, mur-

mura-t-il si bas que Marguerite-Marie devina plutôt qu'elle n'entendit ces paroles.

Et il pensa : « Mais je mourrai malgré votre présence adorée, je vous le dois. »

— Si vous le vouliez, reprit-il, après un moment de silence, vous pourriez sur un point apaiser mes remords : permettez-moi d'assurer votre avenir.

Et, comme elle branlait la tête en signe de refus, il ajouta :

— Ne sentez-vous donc point quel serait mon tourment, si, au moment de mourir, je savais vous laisser sans ressources!...

La jeune femme s'agenouilla près de son mari.

— Thierry, à mon tour, je vous adresse une prière ; confiez-vous à moi, ayez la volonté de guérir, soyez un malade soumis, et, dès que le mieux se prononcera, j'accepterai de vous une rente qui, naturellement, s'éteindrait si je venais à me remarier.

« Il faudrait cette clause, puisque, je le comprends, c'est pour me laisser libre que vous souhaitez mourir.

Le visage de Marguerite-Marie était inondé de larmes ; sa douleur fut tangible.

— Je tâcherai, ma chérie, d'être plus soumis, afin que, du moins, vous ayez la persuasion d'avoir accompli tout votre devoir, le jour où je disparaîtrai.

— Encore ces allusions cruelles ! Vous ne pouvez donc pas comprendre la peine que vous me causez ?

— En grâce, excusez-moi ! J'ai perdu la direction de ma volonté, la faculté d'être heureux. Et, à votre tour, vous manquez de charité, de pitié, quand vous refusez d'accepter rien de moi.

Il y avait tant de détresse dans les prunelles sombres où les rayons d'or s'étaient éteints que Marguerite-Marie se pencha vers son mari et longuement posa ses lèvres sur le front brûlant.

La tête à l'épaule de sa femme, il s'abandonna.

Mais, malgré sa douceur, cette caresse n'était pas ce baiser d'amour qu'il souhaitait ardemment et qui, seul, l'eût guéri.

Par la même chaude soirée, Chantal, après le souper, la mine mélancolique, errait par le potager.

Pendant le repas, elle avait exprimé le désir de rejoindre la générale dès la semaine suivante.

Mme Felletin réservait sa réponse, et sa nièce devinait l'hésitation douloureuse en laquelle était plongée sa tutrice. A ce titre, elle pouvait s'opposer au départ d'une pupille encore mineure, mais imposer son autorité froisserait la générale et l'inciterait à mettre tout en œuvre pour faire réussir le mariage tant redouté.

« Un peu plus tôt, un peu plus tard, songeait Mme Séverine, Mme des Ryaux ménagerait une entrevue entre les jeunes gens, puisque la tutrice de Chantal ne pouvait défendre à celle-ci de visiter une parente dont elle était la principale héritière. »

Chantal tentait de se prouver à elle-même que l'opposition de Mme Felletin prenait sa source dans de l'égoïsme. Peu importait le bonheur de sa pupille, pourvu que le cher Maurice fût heureux, pourvu que Larcy passât dans ses mains par l'entremise de la fille de François.

Certes, si Chantal se fût trouvée en présence d'un antagoniste militant, elle eût brillamment soutenu ses droits. N'était-elle pas libre de suivre ses aspirations personnelles, de faire et de vivre sa vie à sa guise ?

Mais Chantal était seule dans la paix du soir qui tombait, apaisant.

Et le vieux logis, les arbres centenaires, les murs incendiés qui évoquaient le dévouement de son père, tout prenait une voix : celle des ancêtres, et, à leur héritière, ceux-ci reprochaient sa défection.

Toujours songeuse, la jeune fille était parvenue à l'extrémité du potager et, appuyée à la barrière, elle regardait l'étang.

D'un côté, les épicéas projetaient dans l'eau glauque leur ombre noire ; de l'autre, en un saisissant contraste, le soleil dardait des rayons d'or.

Quelques canards de Rouen, blancs tels des cygnes, s'endormaient parmi les nénuphars.

Des vaches, après s'être abreuvées, cherchaient de l'herbe fraîche sur les bords du petit lac ; les aboiements d'un chien retentirent, puis du clocher de la Brionne tombèrent les notes graves de l'angélus. Et

la voix aigrette de la cloche du couvent sembla répondre à ses aînées, ces filleules des Felletin et des Aubery.

Les Felletin, les Aubery, ils vécurent leur vie en ces lieux dédaignés, hier, par Chantal; les Aubery bâtirent le manoir, arrondirent leur propriété, creusèrent l'étang, plantèrent des arbres et surent attacher à leur nom une considération bien méritée.

Et Chantal éprouva soudain un malaise voisin de la souffrance à penser que, par sa faute, la demeure familiale serait une maison dédaignée, une maison morte!

Non, elle ne se sentait plus assurée de pouvoir défendre le vieux domaine et ses souvenirs, si elle épousait Thibaut de Lyons!

Dès lors, aurait-elle l'imprudence d'abandonner une situation et des affections sûres pour se lancer dans l'imprévu?

Quel mari serait ce brillant officier qui, par ses folies, par ses vices, peut-être, faisait le désespoir de sa mère.

Il fallait que leur situation fût bien critique, pour que la comtesse de Lyons, si fière de ses quartiers de noblesse, ininterrompus depuis des siècles, condescendit à rechercher l'alliance de l'héritière d'une double lignée de bourgeois.

Ce fut le sens pratique, le discernement que ces gens-là avaient légués à leur descendante, qui protestèrent dans l'esprit de celle qui se piquait d'être avant tout une jeune fille moderne...

Certaine encore de savoir sauvegarder sa fortune, elle envisagea, cependant, quelle serait sa vie conjugale si, dès le début, elle devait agiter d'irritantes questions d'intérêt, prendre des mesures humiliantes pour son mari.

Et, si elle mourait jeune, telle cette Mme de Mâle-croix, à laquelle souvent elle songeait, l'avenir de ses enfants serait compromis, sacrifié, et leur vie traversée peut-être d'épreuves terribles.

Puis, la première griserie passée, Chantal ne regretterait-elle pas Maurice? Lui, avec une situation brillante, sérieux, charmant, intelligent, serait

recherché par toutes les mères de famille. Il serait aimé, il aimerait!

« Ah! ceci je ne le veux pas! Non, je ne le veux pas, » s'écria-t-elle, étonnée de la souffrance, de l'angoisse que lui causait cette perspective.

Une voix vint arracher Chantal à ses réflexions : celle de Plantaire.

Occupé de l'arrosage de ses plantes, il passait près d'elle.

— Voici notre demoiselle qui parle seule, quasiment comme Babyle. Et pourrait-on savoir ce que vous ne voulez pas? Votre front est sombre. Cependant, une belle jeunesse devrait rire à tout venant.

— Pourquoi serais-je si gaie? Ma vie est plutôt sérieuse, depuis la mort de mon cher grand-père et le départ de Mme Chambley.

— Il faut changer de vie! Tout de suite, si vous le voulez, un charmant fiancé viendrait vous distraire. Ensuite, de belles noces à Larcy, et, le plus tôt possible, des bébés.

« Ah! je ne voudrais pas mourir avant de voir courir dans mon jardin des petits-fils du cher monsieur François. Seraient-ils gentils, s'ils ressemblaient à leur grand-père, à leur maman et même au papa que je leur souhaite!...

— Et pourrait-on savoir, Plantaire, quel est ce papa de votre choix?

Le visage épanoui par un sourire, le bonhomme répondit :

— Pardine! Il serait l'amoureux de Mademoiselle.

— Mon amoureux, je ne m'en connais point.

— Il n'a pas osé se déclarer, mais notre demoiselle sait bien que M. Felletin est fou d'elle. Et, même, il me semble aussi que notre demoiselle regarde sans déplaisir son amoureux.

Chantal ne répondit pas et revint vers la maison.

Sur son passage, les chèvrefeuilles, les jasmins et les rosiers semblaient tendre leurs branches parfumées vers la promeneuse, comme pour l'attirer.

Au bas du petit perron, encore, elle s'arrêta. L'avant-veille, quand elle rentrait, la silhouette élégante de Maurice lui était apparue dans l'encadre-

ment de la porte cintrée. Elle était déçue de ne pas l'apercevoir.

Franche avec elle-même, Chantal se l'avoua, Maurice occupait dans son cœur une place très importante, beaucoup plus importante qu'elle ne le croyait. Elle n'épouserait donc pas Thibaut de Lyons, les risques étaient trop grands.

Seulement, le côté frondeur de sa nature prenant le dessus, elle ajouta :

« Néanmoins, j'irai quand même à Royat. Si ceux qui m'aiment se tourmentent, mon retour ne leur en causera que plus de joie. L'enfant prodigue n'est-il pas toujours bien accueilli ? »

Ceci arrêté, puisque cet ennuyeux Maurice ne paraissait point, elle pénétra dans le bureau-bibliothèque où elle avait fait placer son piano et attaqua un fox-trot à grand fracas.

En dépit des accents endiablés et inharmonieux de cette musique nègre, le cœur de Chantal Aubery préludait à une romance très sentimentale : la romance de tous les temps !

XXII

Depuis deux jours, l'état de M. Chambley s'aggravait; parfois, des frissons le prenaient, mais de la fièvre n'y succédait pas; au contraire, ses pieds et ses mains étant glacés, sa température abaissée d'une façon extrême, le malade restait plongé dans une torpeur peuplée de cauchemars et sortait de ces accès brisé, anéanti.

Affreusement inquiète, Marguerite-Marie appela le docteur; celui-ci, après un examen sérieux, avoua ne pas pouvoir préciser la cause de ces crises en dehors d'une intoxication.

M. Chambley n'abusait-il pas des anesthésiques? On constatait des empoisonnements provoqués par un usage immodéré de certains médicaments réputés inoffensifs.

Thierry répondit qu'il avait renoncé à ces anesthésiques et aux injections de morphine qui ne le soulageaient plus; puis, détournant la tête, il parut retomber dans le sommeil.

Le docteur, vu la faiblesse du cœur, ordonna quelques injections d'huile camphrée, puis sortit de la chambre.

— Ne quittez M. Chambley ni nuit ni jour, dit le docteur à la jeune femme qui l'accompagnait, des soins constants, la présence d'une personne aimée, voici les meilleurs remèdes!

Le docteur, depuis longtemps, avait regagné Guéret, et Thierry, après une autre crise, sombrait dans le sommeil, un sommeil si pénible que parfois les cauchemars ou la souffrance lui arrachaient des cris et des plaintes; alors, Marguerite-Marie s'approchait du malade, le saisissait dans ses bras comme un enfant, et il se rendormait.

Il semblait reposer vraiment, quand la jeune femme, après son hâtif repas, vint reprendre sa place près du divan.

— Dès que vous aurez soupé, ma bonne Zulma, dit-elle à la nourrice, remontez, s'il vous plait, je désire vous parler.

— Moi aussi, maîtresse, trop longtemps j'ai gardé le silence.

Après avoir longuement contemplé son mari, admirablement beau, à la façon, hélas ! d'une statue tombale, sur la pointe des pieds, Marguerite-Marie se rapprocha de l'une des fenêtres.

Un orage se préparait ; des nuages noirs s'amoncelaient vers le nord ; la chaleur était lourde et, si un souffle agitait les feuilles des chênes, déjà roussies, il était brûlant, telle l'haleine d'un four.

L'angoisse de Mme Chambley, décuplée par cette atmosphère étouffante saturée d'électricité, devenait insupportable. Les soupçons, trop écartés, se faisaient réalité. Allait-elle pouvoir conjurer le mal et sauver le désespéré malgré lui ?

La nourrice reparaisait.

Et, allégée par la possibilité de se confier à ce cœur humble mais si dévoué, Marguerite-Marie répéta mot à mot les paroles du docteur, ne cachant ni ses soupçons ni son anxiété folle.

— Oui, maîtresse, mon bien-aimé fils, si tu ne peux le guérir, mourra ; il mourra parce qu'il ne veut plus vivre.

— Zulma, dit Marguerite, si bas qu'elle s'entendait à peine : il s'empoisonne ! Et tu gardais le silence !

— Il m'avait défendu de parler ; j'espérais que tu comprendrais... et je n'osais désobéir. C'est terrible, notre obéissance... des bêtes... des choses au service du maître.

« Enfin, Dieu soit béni, toi et le docteur avez compris. Maintenant, tu le sauveras... »

— Comment se verse-t-il la mort ?

— A petites doses. Certaines de nos plantes tropicales ont un suc qui calme la douleur... mais qui tue à la longue. Il a beaucoup de ces poisons dans une armoire secrète, dissimulée là-bas, sous cette tapisserie.

Elle désignait une partie du panneau où un évêque du moyen âge était représenté avec ses habits sacerdotaux.

— Je comprends!... la nuit, nous le laissons. Il ne faut plus que cela soit!... Comment n'ai-je pas prévu!

— Tu es jeune, et il est habile à dissimuler!

— Pourquoi veut-il mourir? Zulma, le sais-tu?

— Mon fils, mon beau fils qui rendait folles toutes les femmes, qui fut adoré par sa mère et sa grand'mère, pour l'aimer, il n'a plus que sa pauvre Nani!

« Et, afin de vivre, il lui faut de l'amour; comme aux fleurs, afin de s'épanouir, il faut du soleil...

— Il est jeune, il est beau, il est riche, pourquoi ne serait-il pas aimé?

— Il a perdu la foi en lui... et en Dieu... peut-être aussi est-il ensorcelé! Des enrichis désirent acheter le plus beau de ses palais, aux Antilles. Il se refuse à le vendre. Alors, ces misérables peuvent lui avoir fait jeter un sort. Les sorciers, chez nous, ont du pouvoir.

— Non, Zulma, ils n'ont nul pouvoir; ce qui doit nous occuper, c'est de veiller sans cesse sur Monsieur. La nuit, il ne nous tolérerait pas ici, cherchons un autre moyen.

« Un judas existe dans la porte qui fait communiquer la chambre de Monsieur avec le retraits où est installée la salle de bains; ce judas, ouvre-t-il?

— Oui, Madame, et on peut se rendre du vestibule à la salle par un étroit escalier construit dans l'épaisseur du mur.

— C'est providentiel! A tour de rôle, toi et moi, en grand secret, passerons la nuit en ce retraits; le jour nous ne le quitterons jamais.

— Les ténèbres sont favorables au crime; les démons et les mauvais génies...

Marguerite-Marie mit un doigt sur ses lèvres et regarda anxieusement son mari. Ne les entendait-il pas?... Il avait l'ouïe si développée!

— Tu peux être tranquille, il dort toujours.

— D'un sommeil de mort, semble-t-il.

Et, prises de peur, à pas feutrés, les deux femmes se rapprochèrent du divan.

Marguerite-Marie s'agenouilla et prit la main exsangue qui reposait sur les soieries chatoyantes;

la chaleur y revenait, et bientôt un gémissement s'échappa des lèvres du malade. Jusque dans le sommeil, il souffrait!

Des larmes coulaient sur le visage de Marguerite-Marie. Tous ses autres sentiments étaient submergés par la pitié que lui inspirait cet être comblé de tous les dons qui mourait de désespoir.

Elle aurait pu le sauver; était-ce possible? Quels misérables scrupules, quelle fausse pudeur, avaient donc scellé ses lèvres?

— Va te promener, petite madame, dit Zulma compatissante, tu n'es pas sortie de la journée, le maître ne s'éveillera pas de longtemps, et il faut ménager tes forces!...

C'était vrai; elle devait ménager ses forces, dominer l'oppression nerveuse qui lui serrait le cœur, être en possession de toutes ses facultés, de toute son énergie, afin de livrer le combat qui serait décisif.

Doucement, elle ouvrit la porte, descendit l'escalier et atteignit le terre-plein; elle ne s'y arrêta pas et gagna le parc, mais la chaleur s'était tellement emmagasinée sous les arbres que, espérant y trouver un peu de fraîcheur, elle courut vers la gorge et s'avança jusqu'à la fontaine bleue.

Dans les prairies environnantes, on avait coupé du regain, et la châtelaine de Larcy, prévoyant de l'orage, venait d'envoyer des charrettes, afin qu'on pût mettre à l'abri cette récolte si rare.

Elle aperçut la robe blanche de Marguerite-Marie et se hâta vers elle.

D'un mouvement de détresse, d'abandon, celle-ci se jeta dans les bras de sa vieille amie et sanglota, la tête appuyée à son épaule.

— Quel malheur vous accable, ma pauvre enfant?

— Un chagrin affreux, insupportable!

Elle ne put en dire davantage; les mots se figeaient sur ses lèvres; une pudeur intime lui défendait de révéler la faute du désespéré.

Mais Mme Séverine, éclairée à l'avance par les confidences de Lymbold et de Marguerite-Marie, devinait la navrante vérité.

Alors, celle que certains jugeaient froide, que

Chantal accusait jadis de sévérité et d'insensibilité, se fit tendrement maternelle; sa main caressa la lourde chevelure, la joue humide de la jeune femme.

— Pleurez, pleurez, mon enfant, les larmes versées enlèveront de l'amertume à votre douleur, diminueront votre angoisse, mais ne vous attardez pas.

« L'heure d'agir, d'employer toute votre volonté, toutes vos armes, afin de sauver votre mari, a sonné.

« Chassez cette fausse honte, cette réserve coupable qui, trop longtemps, vous ont dominée.

Et Mme Séverine, après la pauvre Nani, répéta :

— M. Chambley ne veut plus vivre sans votre amour. Il s'agit de sauver une vie, une âme immortelle, et vous hésiteriez à exagérer des manifestations de pitié... de tendresse... d'amour? Du reste, exagérez-vous?

« Votre visage défait, l'état où vous êtes, attestent que M. Chambley vous est cher.

— S'il m'est cher! Je donnerais ma vie pour le sauver. Lorsque j'ai retrouvé Thierry, doux, humble et malheureux, le mari qui me fit souffrir, que je ne sus pas comprendre, fut oublié, je ne me souvins plus que du beau, du séduisant lieutenant Chambley-Saint-Clar qui, le premier, fit battre mon cœur et me choisit malgré ma pauvreté.

— Quelle grâce, mon enfant! La victoire sera facile. Répétez seulement à votre mari les paroles qui viennent de s'échapper de votre cœur, montrez-lui votre désespoir, c'est votre devoir! Une autre voix va se joindre à la mienne.

Mme Felletin ouvrit une lettre qu'elle avait conservée dans sa poche et lut le passage suivant :

« De plus en plus, chère Madame et amie, au ciel de mon âme, un instant obscurcie, brille l'étoile qui me guide vers une mission digne de l'époux inconsolable de ma bien-aimée Gisèle!

« Ses prières d'ange, les vôtres, Madame, en qui je retrouve un reflet de ma mère, obtiendront que bientôt je devienne un missionnaire, un soldat du Christ!

« Ces régions que je voulais explorer, coloniser, dont je convoitais les richesses pour ma patrie, je veux surtout y conquérir les âmes de créatures pour

lesquelles, comme pour nous, le Sauveur mourut sur le Calvaire... ces êtres misérables, dont je tenterai d'améliorer la vie matérielle, seront des chrétiens, des colons dévoués à la France.

« Cette décision prise, je suis calme, je serais presque heureux, si je n'avais pas la crainte que mon cousin, mon ami si cher, ne sombre dans le désespoir.

« Ah! que sa femme ne marchande pas les sacrifices, s'il lui en reste à faire; elle seule peut le sauver! Puissiez-vous m'écrire bientôt que de ce foyer si menacé s'écarte l'orage.

« Pour obtenir cette grâce, je puis seulement prier... »

Mme Felletin repliait la lettre.

— M. de Lymbold va vers Dieu... et vers le bonheur, imitez-le en suivant un autre chemin.

La vieille dame étreignit Marguerite-Marie.

— Que Dieu vous aide, mon enfant, je voudrais pouvoir vous suivre; ma pensée et mes prières resteront avec vous durant ces jours de solitude, car Chantal part demain pour Royat.

La voix de Mme Felletin se brisa.

— Elle part... mais, croyez-moi, chère madame, elle ne se décidera pas à épouser cet officier. Son bon sens et son cœur la garderont!

— Dieu vous entende!

Marguerite-Marie franchissait la barrière. Avant de s'enfoncer sous le taillis, elle se retourna et, de la main, envoya un dernier adieu à son amie.

Lorsque la châtelaine pénétra dans la cour, elle aperçut Maurice Felletin qui, en attendant sa tante, écoutait, l'air sombre, le discours que lui faisait Babyle, un récit tragique à en juger par les gestes et le ton de l'orateur.

La nuit tombait, sereine et calme, car l'orage, chassé vers une autre région, une fois de plus, emportait l'espoir des terriens navrés devant leurs récoltes si compromises. Plantaire reprenait ses arrosages.

Il eût fait bon, sous les arbres, et, néanmoins, Mme Felletin entraîna son neveu vers son bureau,

dont les deux fenêtres, donnant sur la terrasse, demeurèrent ouvertes.

Elle alluma une lampe et s'assit près du jeune homme.

Entre eux, le silence régnait, quand la pendule égrena neuf coups.

— Ainsi, ma tante, dit alors Maurice, Chantal, connaissant les projets de la générale, se décide à partir pour Royat; elle reviendra fiancée avec cet officier, sur lequel, par hasard, j'ai recueilli de fort mauvais renseignements.

— Il ne faut pas te décourager aussi vite.

— Comment saurais-je lutter avec ce brillant sportsman, moi, un obscur ingénieur, attaché à la terre!

« Le comte de Lyons, avec son nom sonnante, apportera les plaisirs d'une vie mondaine. Il n'aime point ma petite Chantal, mais, avec un grand charme de paroles, il saura lui exprimer ce que moi je ressens si bien sans oser le lui dire!

Un sanglot se brisa dans la gorge de Maurice.

Honteux de ne pouvoir dominer son chagrin, il s'accouda au bureau et de sa main cacha ses yeux.

Des larmes coulaient aussi sur le visage de Mme Séverine, quand elle répondit :

— Il faudrait oser parler, mon enfant; en amour, les timides ont souvent tort! Cependant, avec Mme Chambley, je veux croire que la fille de mon François ne sacrifiera pas sans hésiter cette demeure qu'aimaient son père et tous nos ancêtres, ni surtout des cœurs dont elle est la grande tendresse.

— Pourquoi irait-elle à Royat, si elle n'était pas très tentée de nous sacrifier? murmura Maurice.

De nouveau, ils se taisaient, oppressés par les larmes refoulées, quand la porte fut vivement ouverte.

Chantal elle-même apparaissait : du banc de pierre où elle s'était assise, il lui avait été facile de suivre l'entretien.

Avec sa spontanéité charmante, elle courut vers Mme Felletin.

Et, en l'embrassant :

— Oh! la bonne tante, dit-elle, qui excusait sa nièce, qui la défendait!

Puis, se tournant vers Maurice qui cachait toujours ses yeux, elle passa son bras autour de son cou et le contraignit à relever la tête.

— Oh! le méchant, qui m'accusait, me condamnait. Mais, Maurice, vous pleurez; je vous ai donc causé beaucoup de chagrin. Eh bien! c'est pourtant vous qui allez implorer mon pardon, car, enfin, je vous le demande, est-ce une jeune fille qui doit faire des déclarations? Et, cependant, vous m'y forcez.

« Sachez-le, j'allais à Royat avec l'espoir que la jalousie vous forcerait à parler; puis, je l'avoue, je n'aurais pas été très fâchée de vous inquiéter un peu, de me faire désirer! Chantal Aubery est une jeune fille moderne, c'est entendu; néanmoins, elle est sentimentale, et c'est elle qui ne peut pas supporter de vous voir pleurer.

Maurice s'était levé; il mit un genou en terre.

— Ma petite amie, pouvez-vous pardonner mon crime... un crime d'amour?

— Je le peux sans trop de peine.

Lui, se retournant vers Mme Felletin :

— Ma bonne tante, permettez-vous un baiser de réconciliation?

— J'en permets deux, et avec quelle joie!

Alors, il prit Chantal dans ses bras, et, sans compter les baisers, il répétait :

— Chérie, je n'étais pas habile aux déclarations; votre jeune fille moderne m'intimidait. Mais vous verrez que je saurai bien vous aimer!

Babyle entra.

Sa stupéfaction fut profonde, à la vue des jeunes gens enlacés.

— Jésus Dieu! c'est-il possible, s'écria-t-elle en levant ses longs bras qui faillirent décrocher le lustre.

Puis, faisant volte-face, elle ajouta :

— Je m'en vas dire cette nouvelle à Plantaire... en y mettant des ménagements. Cet homme pourrait mourir de joie!

A cet instant, la pendule comtoise sonna la demie le neuf heures.

— Babyle, cria Chantal, toujours dans les bras de Maurice où elle paraissait se trouver très bien, n'oubliez pas que la pendule sonna neuf heures et demie au moment où M. Maurice et moi avons pris la résolution de célébrer bientôt nos fiançailles!

XXIII

Tandis qu'on était heureux à Larcy, la pauvre Marguerite-Marie commençait sa lugubre veillée; elle se trouvait seule dans cette pièce ronde, jadis l'oratoire des châtelaines, transformée en salle de bains.

Les ténèbres devenaient profondes; la lune n'éclairait pas encore; du reste, l'étroite fenêtre n'eût laissé passer qu'un mince rayon. Le silence se faisait complet; parfois, cependant, l'un des bruits familiers à la vieille demeure éveillait les échos: le hou-hou mélancolique d'une chouette, nichée au creux des machicoulis; le cri étrange du chat-huant, semblable aux plaintes d'un enfant. Puis ces bruits moindres, impressionnants parce qu'ils sont inexplicables: des craquements dans les boiseries, rongées des vers, ou les sifflements de la bise engouffrée dans les monumentales cheminées.

Et Marguerite-Marie, qui, les soirées précédentes, n'entendait point ces bruits, sauf les cris des nocturnes et les gémissements du vent, ressentait une angoisse intolérable; elle se surprenait à évoquer les âmes en peine, ennemies peut-être des intrus qui envahissaient leur demeure, et en venait à partager les superstitions de Zulma, qu'elle regrettait de ne pas avoir gardée près d'elle.

Minuit sonna, et une terreur folle domina un instant la jeune femme, un instant seulement; très vite, elle se ressaisit. Une chrétienne, une fille de soldats allait-elle faillir en face des fantômes de son imagination et abandonner sa faction?

Aussitôt, elle quitta son siège et se rapprocha du

judas ; il était suffisamment ouvert pour permettre de distinguer les parties de la salle que deux veilleuses éclairaient, mais les angles demeuraient plongés dans une ombre inquiétante.

Cependant, ses yeux s'accoutumant aux ténèbres, Marguerite-Marie distingua les contours des meubles, et, sur le divan, la silhouette et le visage pâle de Thierry.

Celui-ci, qui, depuis la nuit, ne sortait pas de sa torpeur, s'agita, gémit, en proie à de nouveaux cauchemars ; éveillé sans doute par le cri qu'il venait de pousser, il s'assit sur son séant et jeta autour de lui des regards épouvantés ; puis il prit sa tête dans ses mains et, avec une pitié indicible, Marguerite-Marie l'entendit sangloter.

Un élan de tout son être la poussa vers ce malheureux ; elle eût voulu encore le prendre dans ses bras, sécher ses larmes sous ses baisers. Ah ! comme en cet instant s'évanouissaient les scrupules nés, comme son rêve, des écarts de son imagination.

Mais elle résista à cet élan ; sa raison lui disait d'attendre ; afin de pouvoir apporter un remède à cette situation torturante, il fallait en connaître la cause, surprendre le malheureux en flagrant délit.

Thierry se levait ; le cœur battant, sa femme comprenait qu'elle allait savoir.

Le visage du malade était effrayant de pâleur, sa démarche si chancelante, qu'il dut, par deux fois, s'accrocher à des meubles ; puis, brusquement, comme si sa démarche s'affermissait du fait de la fatale résolution qu'il venait de prendre, il marcha vers ce point de la tapisserie représentant un évêque, un apôtre des Gaules qui, armé d'une crosse, d'une pique plutôt, clouait au sol un dragon fantastique.

Les yeux de Thierry, remplis d'une expression pathétique, se fixèrent longtemps sur ce tableau.

Evoquait-il, à ce moment décisif de sa vie, lui qui prétendait avoir perdu la foi, les croyances de son enfance, les enseignements de sa jeunesse ?

Non, évidemment ! il eut un geste de dénégation violente, en disant :

« Encore ces scrupules suscités par ma lâcheté !... Je ne peux plus vivre, et je n'ai pas la force de

mourir. Je veux qu'elle soit libre, heureuse, et je ne peux pas me résoudre à la quitter. C'est bon de la voir si belle!... C'est doux et amer, ses caresses... Malheureux! quand elle était prête à m'aimer, ma jalousie imbécile la chassa, et quand Lymbold passa, je ne sus pas les prévenir! »

A cet instant, il souleva la portière et fit jouer les déclics secrets : une petite porte de fer s'écarta. ..

Lorsqu'il revint vers la crédence, il tenait à la main un minuscule flacon, la terrible barbadine sans doute.

Thierry se rapprocha de l'une des veilleuses, et, parlant haut, il compta jusqu'à dix les gouttes couleur d'or qui, lentement, tombaient dans un verre à demi rempli d'eau.

Il s'absorbait au point de n'avoir entendu ni la porte de l'oratoire s'ouvrir ni les pas précipités de sa femme, aussi n'opposa-t-il aucune résistance à la main qui saisit le flacon.

— Thierry! Que faites-vous? Peu à peu, vous vous versiez la mort. Voici pourquoi votre cœur se ralentissait, pourquoi les soins étaient inutiles!

Et, comme il se taisait, elle ajouta :

— Voulez-vous m'expliquer pourquoi, avec de pareils projets, vous avez voulu mon retour? Songiez-vous que je pouvais être accusée... condamnée!

Il eut un cri de protestation ardente.

— En grâce, ne croyez pas cette chose affreuse. J'avais choisi ce poison parce que, à la condition d'en user à de faibles doses, suffisamment espacées, il ne laisse aucune trace.

— Une croyance encore répandue aux Antilles; en France, où on ne compte plus les grands savants, l'empoisonnement aurait été reconnu. Déjà, hier, le docteur concevait des soupçons. Puis, en admettant que votre crime fût resté secret, l'auriez-vous caché à Dieu?

— J'espérais qu'il aurait pitié de moi, de mon désespoir, de mes souffrances!

— Pourquoi Dieu aurait-il eu pitié d'un chrétien qui le repoussait, qui violait sa loi? Étiez-vous pitoyable pour moi? Aviez-vous envisagé quelle serait ma douleur, si, après votre mort, j'avais

soupçonné ce que je viens de découvrir ? Quels remords eussent été les miens ? Ne pas avoir veillé sur mon mari, ne pas avoir su le rattacher à la vie, penser que, jusqu'à la fin, j'étais restée la femme pauvre... achetée comme une terre, dont il est permis de suspecter tous les sentiments !

— Oh ! Marguerite-Marie ! Vous m'accablez jusqu'à devenir injuste.

Sans répondre, elle se rapprocha de la cheminée, où, sur les landiers qui supportaient des coupes, le feu était dressé.

Elle enflamma un journal, et par lui les brindilles sèches, puis jeta le flacon dans la cheminée.

Les flammes jaillissaient plus haut que la plaque armoriée, quand elle reprit :

— Livrez-moi les autres poisons.

— Prenez vous-même dans l'armoire de fer ! Comment, maintenant, saurais-je vous résister.

Quand elle eut jeté au feu l'aconit, l'atropine, le laudanum, la belladone, elle revint s'agenouiller près du sofa où le malheureux, à bout de forces, s'était laissé tomber.

— Thierry, pourquoi cet acte criminel, cette désertion coupable d'un chrétien qui fut élevé par une mère et une aieule si croyantes, cette désertion d'un soldat qui fut brave, d'un mari qui, comblé de tous les dons, prétendait aimer sa femme ?... Il y a quelques instants, ne prononcez-vous pas des paroles d'amour ?

— J'en fais le serment ; en mourant, je croyais vous délivrer, vous permettre d'être heureuse avec un autre.

— Cet autre, Guy de Lymbold, vous le nommez aussi dans votre délire.

— Il eût été mon héritier, puisque de moi vous ne vouliez rien accepter. Et vous me paraissiez si bien assortis. Votre vue l'avait ému, et vous ne pouviez point ne pas l'admirer.

— Je l'émouvais parce que je ressemble à sa femme. Vous aviez remarqué cette ressemblance ! Pourquoi ne pas mettre votre cousin en garde, lui révéler ma vraie personnalité ? Vous cherchiez donc à nous torturer ?

« Sachez-le, dès que je connus la cause du trouble de Guy, il cessa de m'intéresser. Je voudrais être aimée pour moi et non penser qu'en moi on cherche le souvenir d'une morte; je souhaite passionnément inspirer de l'amour au seul pour qui j'en ai ressenti.

— Mais, je vous adore, Marguerite-Marie, je voulais mourir, afin de payer votre bonheur et celui de Guy.

— Vous prétendez m'aimer, vous prétendez aussi estimer et admirer votre cousin, et vous nous jugiez capables de nous unir après votre mort et, surtout, de jouir ensemble de votre fortune ! Ah ! laissez-moi penser que la maladie, le désespoir vous rendaient fou.

— Bien fou, en effet, bien aveugle, car, si je pouvais supposer que vous m'aimez, même en souffrant sans trêve, je voudrais vivre !

Marguerite-Marie s'assit sur le divan, attira son mari dans ses bras.

— Jurez-moi, sur la mémoire de votre mère qui vous est chère, que jamais plus vous ne tenterez d'attenter à vos jours.

Après avoir fait le serment demandé, il ajouta, en se blottissant près d'elle du geste d'un enfant dont le chagrin s'apaise :

— En échange, vous croirez que, si je vous avais rencontrée pendant la guerre, avant d'être défiguré, névrosé, je vous aurais suppliée de m'épouser. Dans le passé, dans notre mariage, aujourd'hui, toujours, je vous ai aimée, très mal, mais passionnément !

— Je vous crois, et, comme vous n'avez pas le droit de me priver de ma part de bonheur, comme je ne puis être une heureuse épouse et une heureuse mère que par vous, il faut fermement vouloir guérir. Nous ne nous quitterons plus jamais, Thierry, mon amour te gardera !

Lui, galvanisé, transfiguré, se redressa, et sa femme sur son cœur :

— Oh ! déjà, ma bien-aimée, tu m'as sauvé ; je veux vivre !...

XXIV

Durant le mois de septembre, quelques orages bienfaisants apportèrent enfin la pluie tant désirée.

Dans un ciel d'un bleu magnifique, au matin des fiançailles de Chantal et de Maurice, le soleil s'était levé radieux, et ses rayons éclairaient des prairies qui échangeaient leurs teintes de paillason contre des tons d'émeraude.

Dans les champs, les grands bœufs blancs promenaient la charrue, préparant les semailles.

A Roc-Aigu, en la salle médiévale dont l'austérité s'égayait de plantes vertes et de gerbes de feuillages artistement mélangées par les mains de la châtelaine, Thierry jouait une sérénade. Son visage avait perdu son expression douloureuse, et, déjà, il reprenait un air de santé.

Une voix fraîche l'appela.

Il accourut.

— Je suis là, ma chérie, attendant votre venue.

Marguerite-Marie entra. Elle était ravissante, en sa robe de charmeuse d'un blanc ivoiré, joliment échancrée, dont une boucle en strass retenait sur le côté le relevé gracieux.

— Ma femme est belle comme la reine des fées, mais, à son col de cygne, il manque le fil de perles que ma chère maman lui avait offert.

Il ouvrit un bahut et en retira un écrin. Puis, le précieux bijou à la main :

— Vous ne me refuserez pas la joie d'attacher ce collier à votre cou, moi le plus docile des malades.

Elle sourit, tandis que de l'émotion rosissait ses joues.

— Un malade dont, grâce à Dieu, la convalescence est en bonne voie ; mais ceci ne fait qu'attester votre docilité ; donc, d'après nos conventions, j'accepte le collier, mais, comme, en étant sentimentale, je suis aussi un peu positive, donnant donnant, je ne repren-

drai ce joyau de princesse que si vous me faites l'immense plaisir de venir avec moi assister aux fiançailles de ma petite Chantal. Mes rares amis seront là, même ce bon chanoine qui doit bénir l'anneau.

— Et la générale ?

— La générale est au nombre des invités, mais vous la verrez d'une grâce extrême : elle s'attribue le mariage de Chantal et notre rapprochement !

— Elle nous fit tant de mal !

— Cher, savons-nous si la souffrance ne nous était pas utile à tous les deux ? Dans tous les cas, il faut pardonner, c'est facile quand on est heureux.

« Donc, vous allez revêtir le plus élégant de vos costumes.

Et, nouant ses bras au cou de son mari, en emmêlant ses prières de beaucoup de baisers, la jeune femme obtint ce qu'elle désirait.

Et voici comment, de cette belle auto dont Chantal et son amie guettaient jadis le passage, on vit descendre sur la place de la Brionne un couple charmant.

Par tous, Thierry fut accueilli telle une vieille connaissance, et lui-même se montra le plus aimable des convives.

— J'étais très désireux, madame, de vous exprimer ma reconnaissance, dit-il à la châtelaine de Larcy, rajeunie et gaie, quand, après le déjeuner, on se fut assis dans le salon où on servait le café. Je sais ce que vous avez été pour ma pauvre chère Marguerite-Marie !

« Et à vous aussi, mademoiselle, je dois des remerciements, ajouta-t-il s'adressant à Chantal qui s'avancait une tasse à la main.

— Oh ! monsieur, soyez généreux ; en pensant à la tendre affection que j'ai pour votre femme, ne me couvrez pas de confusion ! Vous avez dû me juger bien sotte et très mal élevée.

— Votre curiosité était, je l'ai deviné, inspirée par votre désir de servir votre amie ; vous soupçonniez le roman du triste Hibou des Ruines ; dans tous les cas, je bénis votre curiosité qui prépara notre bienheureuse réconciliation.

Ensuite, à la prière des heureux fiancés et de la

générale, Thierry se mit au piano, et, pendant une heure, tint son auditoire sous le charme, soit en jouant seul, soit en accompagnant sa femme.

— Thierry, disait tendrement Marguerite-Marie, tandis que l'auto les ramenait vers Roc-Aigu, c'est moi qui, bientôt, serai jalouse. Le Hibou des Ruines est en fuite, mon prince Charmant retrouvé, mais je prétends le garder pour moi seule !

La main de Thierry serra la main de sa femme.

Et, du regard cherchant les yeux d'azur foncé que le chapeau cachait trop à son gré :

— Pour moi, tu es l'unique ! La preuve de mon amour est faite : n'ai-je pas voulu mourir pour t'avoir perdue ?

— Pour m'avoir crue perdue, ce qui n'était point la même chose.

L'auto atteignait l'esplanade herbeuse...

Et, sous le regard ravi de Zulma qui promenait ses petits-fils, Thierry et Marguerite-Marie, tendrement enlacés, revinrent vers la vieille forteresse qui leur apparaissait aujourd'hui tel un palais enchanté.

.....
 Au soir de ce jour, pendant que les fiancés prolongeaient la veillée, assis sous les tilleuls, Mme Felletin regagna sa chambre ; elle désirait, avant de chercher le sommeil, faire partager à Guy de Lymbold son intime satisfaction.

« En résumé, écrivait-elle en terminant sa lettre, nous pouvons chanter alléluia ! Ma demeure va ressusciter ; du soleil et de la joie entreront partout avec des bébés ; je pleure d'émotion, en songeant que certains parmi eux ressembleront à mon François.

« A Roc-Aigu également, la santé revient à votre cousin, avec le bonheur ! Quel délicieux ménage ! Puisse ce foyer fortuné abriter pareillement beaucoup de berceaux.

« Une intimité charmante s'établira entre les deux couples. Déjà, les Chambley, ayant loué une villa sur les bords du lac de Côme, engagent mon neveu et ma nièce à les visiter pendant leur voyage de noces. Plus tard, vos cousins cingleront vers la Guadeloupe !

« Tout paraît clair, lumineux, rempli de promesses,

dans l'avenir de nos amoureux... Des nuages se reformeront, comment en douter, cher ami, nous qui avons sondé la fragilité des joies humaines !

« Du moins, il est permis de l'espérer, Chantal, guidée par Maurice, qui chaque jour la conquiert davantage, et Thierry, soutenu par Marguerite-Marie, une vaillante aussi, tous suivront le chemin du devoir qui est le plus sûr chemin du bonheur !... »

« Cette espérance me comble de satisfaction ; je bénis Dieu qui me permet de faire du bien à ces jeunes âmes. Cette satisfaction, vous la partagerez avec moi, c'est justice, vous m'avez beaucoup aidée. »

Cette lettre rejoignit Lymbold dans sa calme maison lorraine, où il passait quelques jours avant son départ pour l'Afrique centrale.

Quand il eut achevé la lecture des lignes tracées par sa vieille amie, une expression émue adoucissait son visage grave.

« Marguerite-Marie et Thierry, pensait-il, heureux l'un par l'autre ! Dieu seul entre ma Gisèle et moi, voici ce qu'il fallait ! »

Et, lentement, à travers le jardin fleuri et le parc ombreux, il marcha vers cette chapelle où, près de ses parents, sa bien-aimée dormait à l'ombre de cette croix que, bientôt, l'explorateur célèbre servirait uniquement.

FIN

Les COURRIERS

du "PETIT ÉCHO de la MODE"

Les courriers du "Petit Écho de la Mode" constituent un merveilleux office de renseignements. Ils renseignent sur tout : Convenances mondaines, Questions juridiques, Santé, Beauté, Ménage, Nettoyage, Modes, Cuisine, Situations, Examens, Concours, Livres, etc.

Trois sortes de réponses

1° **Réponses gratuites.** Ces réponses sont faites soit dans les colonnes du journal, soit directement sous enveloppe fermée, dans un délai variant de trois à six semaines. La lectrice doit indiquer un pseudonyme (en cas de réponse dans le journal) ainsi que son adresse complète, et joindre un bon remboursable du *Petit Echo* et un timbre à 25 centimes.

2° **Correspondances Express.** Ce sont des réponses brèves, mais expédiées très rapidement par la poste, sous enveloppe fermée. Prix : 1 franc, plus 0 fr. 25 de timbre (payable moitié en bons du *Petit Echo*, soit 0 fr. 50 en bon et 0 fr. 75 en espèces : trois timbres). Délai : 8 jours.

3° **Consultations détaillées.** Ces consultations sont expédiées par poste sous enveloppe fermée. Prix : 5 francs (payables moitié en bons du *Petit Echo*, moitié en un mandat-poste de 2 fr. 75). Délai : 8 à 10 jours.

SERVICES SPÉCIAUX

Les services spéciaux suivants ne donnent que des consultations directes détaillées à 5 francs (payables moitié en bons).

1° **Les questions d'impôts.** Le *Petit Echo* s'est assuré la collaboration d'un spécialiste des questions d'impôts. Ses lectrices peuvent donc désormais le consulter sur tout ce qui se rattache à cet important domaine : déclarations à faire, dégrèvements, impôts sur le chiffre d'affaires, sur les bénéfices commerciaux, sur les salaires, taxes diverses, etc. Il leur est recommandé seulement de fournir, à l'appui de leurs questions, tous les renseignements accessoires nécessaires.

2° **"Le conseil pratique"**. Courrier spécial pour les questions de toilettes. Si vous hésitez sur le choix ou le prix d'une robe, vous écrivez au Conseil pratique en expliquant vos désirs. Il vous répond en vous donnant des conseils et, à votre choix, soit des croquis ou des figurines de modes à l'appui de ses conseils et le prix des patrons sur mesures de ces modèles, soit la description avec croquis et le prix d'une toilette répondant à vos désirs, avec indication du magasin où elle se trouve. Il se charge, si vous le désirez, de vous l'acheter.

3° **Le courrier graphologique.** Envoyer de préférence une ou plusieurs lettres intimes, car l'écriture y reflète plus sincèrement le caractère du signataire.

Pour faciliter les recherches et éviter les erreurs, prière de rappeler, dans toutes les réponses et en cas de réclamation, le détail des précédentes lettres.

Adresser lettres et mandats-poste à M. le Directeur du "Petit Echo de la Mode", SERVICE DES COURRIERS, 1, rue Gazan, Paris (XIV').

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *Layette, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents*

:: :: :: :: :: travaux de dames :: :: :: ::

MODELES GRANDEUR D'EXECUTION

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste*, 6 fr. 50; *Etranger*, 7 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXECUTION

Il contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes,*

:: :: :: :: :: *Nappes, Mouchoirs, etc.* :: :: :: ::

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste*, 6 fr. 50; *Etranger*, 7 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie

au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie

:: :: d'application sur tulle, dentelles en filet, etc. :: ::

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste*, 6 fr. 50; *Etranger*, 7 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des

compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du foyer.

Prix de l'Album : 4 francs; *Franco poste*, 4 fr. 25; *Etranger*, 4 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

Le Filet Brodé.

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

Prix de l'Album : 7 francs; *Franco poste*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 6

LE TROUSSEAU MODERNE : Linge de corps, de table, de maison.

56 doubles pages. Format 37x57 1/2.

Prix de l'Album : 7 francs; *Franco poste*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 7

Le Tricot et le Crochet.

100 pages grand format. Contenant plus de 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. Grand choix de dentelles pour lingerie et ameublement.

L'Album n° 7 : 7 francs; *franco France*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 8

Ameublement et Broderie.

Cet album, de 100 pages grand format, contient 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies, dont 120 en

:: :: :: :: :: grandeur naturelle :: :: :: ::

En vente partout : 7 francs; *franco France*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

La COLLECTION complète de 8 Albums : 42 francs ;

franco France, 45 francs; *Etranger*, 58 francs.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (*pas de mandat-carte*) à M. le Directeur du "Petit Echo de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV').

PAR SES COURRIERS. SES CONSEILS
SES PATRONS

Le Petit Echo

RÉSOUT LA CRISE DES DOMESTIQUES



LE PETIT ECHO DE LA MODE

qui paraît tous les mercredis
EST LE JOURNAL PRÉFÉRÉ DE LA FEMME
18 à 24 pages par numéro (0 fr. 25)

*Deux romans paraissant en même temps.
Articles de mode. Chroniques variées. Contes
et nouvelles. Monologues, poésies. Causeries et
recettes pratiques. Courriers très bien organisés.*

ABONNEMENTS

France, six mois : 7 francs ; un an : 12 francs ; Etranger : 18 francs
Adresser commandes et mandats-poste à M. le Directeur du *Petit Echo*
de la Mode, 1, rue Gazan, Paris-14^e.